

9e Année-No 2

Février 1916

NOTRE ROMAN COMPLET :

ROBERT LAVERNY

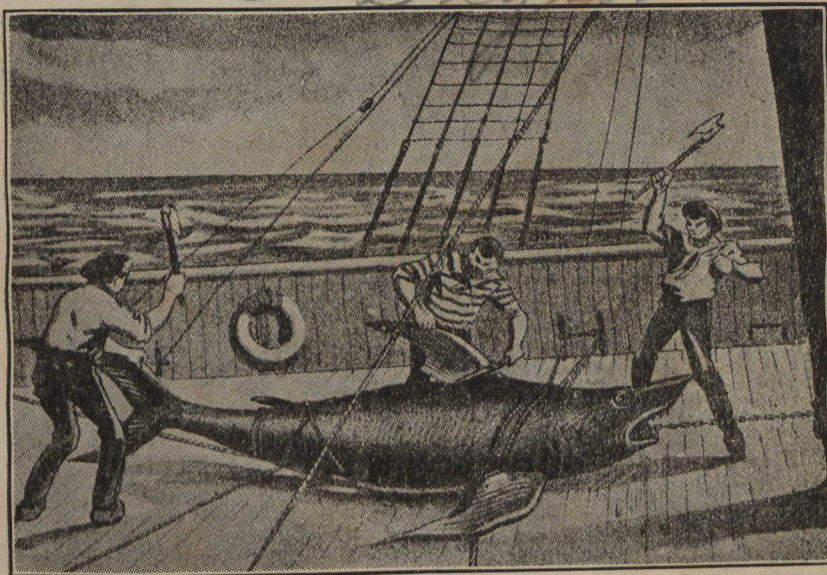
par Auguste Faure

La Revue Populaire

10c

MAGAZINE
LITTÉRAIRE ILLUSTRÉ
MENSUEL.

M. Séguin



La pêche au requin. (Voir page 27).

Dans ce numéro: Soixante-dix articles et de nombreuses gravures. En plus un superbe roman complet par un des meilleurs auteurs contemporains et une jolie nouvelle néerlandaise. Voir de l'autre côté de la couverture le sommaire détaillé de cet intéressant numéro.

POIRIER, BESSETTE & CIE
Edit.-Propriétaires
200, Boulevard St-Laurent
Montréal.

SOMMAIRE DE FEVRIER 1916

	Pages
Un mois	3
Sur les ailes de la lumière	5
Petites manies d'écrivains	8
L'ami du roi des animaux	9
Souverains polyglottes	10
Décoré de la Croix de Fer	10
Origine du vocable mystérieux "La Porte"	10
Travaux féminins—Les Coussins	11
Le moulage à la cire	13
Comment s'habillent les souverains	15
Le Kronprinz à Stenay	15
Peint par lui-même	16
Dès maintenant l'Allemagne est vaincue	16
Mieux que dans nos parcs d'amusement	17
D'où nous vient le chocolat	17
Le Boycottage	18
Le Renégat de Bulgarie	19
Le ravitaillement rapide des locomotives	21
L'utilisation des souris	22
La tournée du maire	22
Un peuple ignorant	23
Vengeance de milliardaire	24
Le pont de la Bérésina	25
Qualifications aux allemands	26
La pêche au requin	27
La Jaque du Japon	28
On fait bombance en Bocharabe	29
La durée du vol des oiseaux	30
Une armée pacifique.—La garde du pape	31
Les araignées en sous-marin	33
Contre les algues vertes	33
Un animal champion de boxe	34

ROMAN :

ROBERT LAVERNY

par Auguste Faure

Les vues animées au Japon	92
Un nouveau genre de bateau	93
Les muscles des insectes et ceux de l'homme	94
Le Chinchilla	95
Les dix préceptes d'un directeur à ses employés	96
La mort de Nelson	97
La simplicité du roi d'Italie	98
L'origine du mot "chauvinisme"	98
Flocon de neige (Légende néerlandaise)	99
Les insectes qui tirent le canon	112
Une montagne de sel	113
Les soldats italiens cyclistes	114
Le martyr d'un peuple	115
L'inventeur du cerf-volant électrique	116
L'astrologie gratuite (mois de février)	117
Les poissons-torpilles	121
Un locataire exigeant	122
La fortune fait-elle le bonheur?	123
Un projectile terrible	125
Les chiens de Constantinople	126
Le merveilleux canon français de 75	127
Ce que deviennent les vieux fusils	128
Le Croissant et la Croix	129
Sauvé par un chat	130
Un sultan collectionneur	131
L'enfant (poésie)	132
Le dasyure	133
Une prédiction de Bebel	134
Duels aériens	134
L'armée des barbares	135
La vraie Allemagne	136
Les fumées industrielles des grandes villes	136
Les torpilles et les navires	137
Musique funèbre	138
Voleurs et réveille-matin	140
Les bons indices	142
Le danger des poudres à bord des navires	144
Rien ne se perd	146
L'École buissonnière	146

La Revue Populaire

Vol. 9, No 2

Montréal, février 1916

ABONNEMENT.

Canada et Etats-Unis:

Un An: \$1.00, — Six Mois: - - - 50 cts

Montréal et Etranger:

Un An: \$1.50 - - Six Mois: - - - 75 cts

*Paraît tous
les mois*

POIRIER, BESSETTE & Cie,
Éditeurs-Propriétaires,
200, Boulv. St-Laurent, MONTREAL

La REVUE POPULAIRE est expédiée
par la poste entre le 1er et le 5 de cha-
que mois.

Tout renouvellement d'abonnement doit nous parvenir dans le mois même où il se termine. Nous ne garantissons pas l'envoi des numéros antérieurs.

UN MOIS

A peine avons-nous eu le temps de changer le millésime de l'année que déjà nous en entamons le deuxième mois.

Il semble que, plus les années se font nombreuses sur la tête, plus les mois paraissent courts sur le calendrier...

Un mois... Qu'est-ce que cela! Peu de chose et pourtant que d'événements qui peuvent arriver pendant cette période de trente jours. Actuellement surtout, les mois comptent beaucoup pour la partie qui se joue en Europe et dont le monde entier se ressent.

En un mois de temps, ce sont des milliards qui se dépensent, des régiments qui disparaissent, d'autres qui arrivent, des villes qui s'écroulent, du terrain qui se bouleverse.

Là, où jadis poussaient de riches moissons, c'est aujourd'hui la ferraille et le sang qui recouvrent le sol. Et chaque mois augmente la ruine, agrandit le désert et multiplie la souffrance.

Chaque mois aussi creuse plus profondément l'abîme où s'engloutiront ceux qui sont causes de cette désolation.

Chaque mois, de part et d'autre, ceux qui combattent endurent de surhumaines

souffrances mais ces souffrances qui sont un châtiment pour les uns constituent une auréole de gloire aux autres.

Chaque mois qui prolonge la formidable lutte signifie des années entières de paix pour l'avenir parce qu'il contribue à l'anéantissement plus complet du barbare.

Combien en verrons-nous passer encore de ces mois avant que le but définitif soit atteint, Dieu seul le sait et les grands généraux ne peuvent qu'établir des prévisions que les événements peuvent modifier à tout instant.

Il serait donc prématurer d'affirmer que l'année 1916 verra le rétablissement de la paix. Tout au moins il est permis d'ajouter foi aux paroles de Joffre—et le grand Chef français ne parle pas à la légère—quand il affirme que 1916 sera une année glorieuse pour les alliés.

Ensuite, il faudra de nombreux mois encore pour tout remettre en état et réorganiser l'Europe sur de nouvelles bases. Il y aura des périodes d'attente, d'énervement qui doubleront la longueur du temps pour les intéressés.

Et pourtant, alors comme maintenant, combien parmi nous rediront fréquemment ces mots: "Encore un mois de passé, que le temps passe vite!"

Roger Francoeur.



*Par une belle nuit petite Gabrielle
Admirait dans l'azur les astres éclatants:
—Si le ciel est si beau vu de dehors, dit-elle,
Que doit-il être par dedans?*

SUR LES AILES DE LA LUMIERE

Dans l'infini de l'espace.--La vision des siècles
disparus.--L'œil de Dieu.

Par Louis Roland

Nous ne connaissons du passé que ce que la gravure ou la chronique nous en apprend; mieux partagées que nous plus tard, les futures générations pourront avoir une idée exacte de notre époque grâce au cinématographe qui en aura enregistré les faits saillants.

Dans un siècle, dans cinq ou dans dix, ceux qui vivront sur la terre pourront revivre les diverses phases de la terrible guerre actuelle et l'on comprend sans peine l'énorme valeur historique qu'auront alors les films pris aujourd'hui.

Si le cinématographe avait existé au temps des gaulois et des romains, avec quel intérêt ne suivrions-nous pas les divers épisodes des combats déjà formidables qui eurent lieu à cette époque; quel instructif tableau serait celui des mœurs alors en usage, des travaux effectués, des catastrophes survenues...

Il faut naturellement renoncer à tout cela; il n'existe aucune possibilité de revenir en arrière, de reconstituer ce qui n'est plus et pourtant... Pourtant une audacieuse théorie scientifique, théorie d'une précision rigoureuse admet et prouve que, pour un œil assez puissant pour

voir aux distances infinies, la vision du passé est chose, non seulement possible, mais **obligatoire**.

Pour bien comprendre ceci, une comparaison s'impose.

Supposez dans une plaine, à un mille devant vous une explosion qui se produit. Vous voyez d'abord un jet de lumière puis, cinq secondes après environ, vous entendez la détonation.

Comment cela se fait-il, puisque lumière et bruit se sont produits en même temps au lieu de l'explosion? Tout simplement parce que le son qui parcourt environ mille pieds à la seconde a dû en mettre cinq pour arriver jusqu'à vous; et quand le silence s'est rétabli à l'endroit où vous êtes, les oreilles d'un observateur placé un mille plus loin encore sont à leur tour ébranlées par un bruit qui cependant **n'existe plus** depuis déjà dix secondes au lieu d'origine.

La chose se passe exactement de la même façon pour la lumière, seulement, comme la lumière parcourt environ deux cent mille milles à la seconde, on peut la considérer comme instantanée à la surface du globe.

Considérons maintenant la lumière des étoiles. On a calculé que l'étoile la plus rapprochée de nous en est encore trois cent mille fois plus éloignée que le soleil et que sa lumière met quatre ans et demi pour nous arriver.

Supposons que cette étoile viennent à disparaître brusquement, nous la verrons encore briller du même éclat au firmament pendant quatre ans et demi alors qu'elle n'existera plus.

Bien mieux et c'est alors où j'en arrive à la possibilité de la vision—théorique—des siècles disparus, si notre vue était assez puissante pour distinguer à la place de cette étoile, non pas seulement un point brillant mais l'étoile elle-même que nous supposerons pour les besoins de la cause être un monde habité; si nous pouvions, dis-je, la voir avec la même netteté qu'un paysage aperçu du sommet d'une montagne, ce que nous verrions, ce serait la vie de ce monde éloigné, telle qu'elle était quatre ans et demi auparavant.

Ce qui s'y passerait au moment de notre observation ne pourrait apparaître à nos yeux que quand se seraient écoulés les cinquante-quatre mois nécessaires au voyage des rayons lumineux.

De même que nous ne pouvions, tantôt, entendre un bruit que cinq secondes après qu'il était déjà évanoui, ce que nous verrions serait accompli déjà depuis plus de quatre ans!

Et si l'étoile est bien plus éloignée, il lui faudra dix ans, cent ans, mille ans pour que sa lumière nous arrive à la vitesse de deux cent mille milles à la seconde... Ce que nous verrions serait alors déjà vécu depuis dix ans, cent, ou mille ans!...

Inversement, de par la volonté de Dieu, s'allument sans doute à l'heure où nous

écrivons ces lignes, d'autres astres flamboyants qui piqueront de quelques diamants de plus la voûte céleste.

Ces nouvelles étoiles, ce ne sont peut-être que ceux qui viendront sur terre dans cinq cents ans qui les verront pour la première fois!

Restons toujours dans le domaine de la théorie et supposons maintenant, sur un monde éloigné de nous de centaines de milliards de lieues, un être à la vue assez puissante pour distinguer ce qui se passe sur le nôtre.

S'il est à cent années de lumière de nous, il verra sur notre globe d'immenses armées aux prises, des escadrons de cavalerie lancés dans un galop éperdu, des navires qui sillonnent les mers et se pourchassent les uns les autres, il verra des rangs entiers de soldats que faucheraient les balles mais ces soldats porteront le costume que nous ne connaissons plus, nous, que par la gravure...

Le lointain observateur aura sous les yeux l'épopée napoléonienne, la guerre de 1815 et peut-être distinguera-t-il, impassible sur son cheval blanc qui se cabre au bruit de la bataille, le Grand Empereur qui dort pourtant à l'heure actuelle depuis près d'un demi-siècle dans son tombeau des Invalides...

Transportons-nous même à la place de cet observateur; allons plus loin encore, à des milliards de lieues plus loin toujours et nous reculerons d'autant dans l'histoire...

Nous arriverons ainsi à des milliers d'années de lumière, à des distances formidables qui laisseront toujours devant nous autant d'espace à parcourir... Nous n'aurons pas avancé d'un point dans l'immensité puisqu'elle est sans fin, nous n'aurons pas augmenté ou diminué le temps d'une seconde puisqu'il est sans



De ces lointaines profondeurs, on aurait les plus étranges visions.

limites mais nous le "verrons" s'étaler sous nos yeux comme un immense tableau ou comme un vaste panorama considéré du haut d'une montagne.

Successivement, à condition de nous éloigner de notre globe plus vite que la lumière elle-même, nous "rattrapperons" les images laissées par les siècles disparus et nous remonterons ainsi jusqu'aux premiers âges de la terre, à ces époques d'effrayantes convulsions qui ont creusé les abîmes et soulevé les montagnes.

Tout cela, toutes ces images existent encore dans l'infini où elles se sont propagées mais notre nature humaine excessivement bornée ne les verra plus jamais; il nous faudrait pour cela la suprême puissance de Celui qui est partout à la fois et pour qui l'infini n'existe pas car il est Infini lui-même.

L'oeil de Dieu seul peut scruter les mystérieuses profondeurs du passé; il y peut lire comme nous lisons dans un livre et tous les faits qui se sont accomplis sur le globe se sont gravés d'une manière indélébile sur les rayons de lumière qui les enregistrent sans cesse.

L'astronomie est une fois de plus d'accord avec la Bible. La deuxième nous enseignant que Dieu est partout, la première est forcée d'en conclure que rien ne peut lui échapper d'un passé toujours présent devant Lui.

— o —

PETITES MANIES D'ECRIVAINS

Maurice Barrès écrit à l'encre violette, sur du papier bleu marginé par le milieu, selon la méthode diplomatique. Sa table ornée d'aigles d'or, a trois verges

de long ; il a tort d'employer l'encre, à laquelle a renoncé sagement le jeune Abel Bonnard ; elle s'altère en vieillissant et les autographes sont ainsi voués à une prompte disparition.

M. Jules Claretie n'écrivait pas une de ses cent mille préfaces sans se coiffer de sa calotte et endosser son gilet breton ; Jean Richepin préfère le veston de drap rouge, et le comte de Montesquiou la chemise roumaine longue et blanche, brodée bleue et rouge. Henry Bataille fait une terrible consommation de plumes et de papier : le crissement de l'acier l'énerve et son tact, aiguïté par la neurasthénie, est tel qu'il ne trouve pas de vélin assez souple ; Paul Bourget n'écrit pas mais ses secrétaires sont de remarquables calligraphes ; c'est à un ancien bénédictin, aussi habile qu'un copiste du quinzième siècle, qu'il dicta "La Barricade."

Pierre Louys écrit au bain, Léon Bloy au lit et Emile Faguet en omnibus.

Paul Hervieu s'enferme à clef, mais Ernest La Jeunesse ne produit qu'en public. Abel Hermant tire la langue en écrivant. Marcel Prévost boit du thé, Capuis du quinquina, Henri Lavedan de l'eau minérale et, quand l'inspiration ne vient pas Brioux envoie sa bonne chercher de la bière.



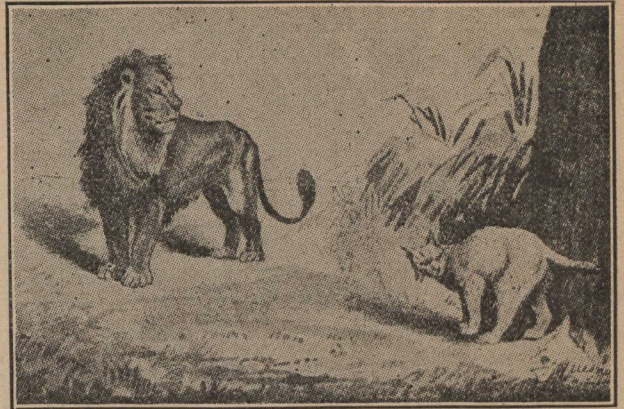
L'AMI DU ROI DES ANIMAUX

Il existe des amitiés et des associations singulières entre des animaux très différents. Telle est, par exemple, la camaraderie du requin, toujours accompagné du pilote; tels sont les bons rapports du trochilus et du crocodile; telle, enfin, l'amitié qui existe entre le lion et le "caracal."

Le caracal est une espèce de chat sauvage, encore connu sous le nom de lynx de Barbarie. Il est plus développé et plus haut sur pattes que les chats de nos maisons. Enfin, son poil, très serré, est plus court; le poil très soyeux et très long de certains chats, comme les angoras, n'est que le résultat de la domesticité.

Malgré sa taille relativement réduite, la force musculaire du caracal est immense. Toutes les parties de son corps sont, en même temps, d'une flexibilité remarquable; aussi peut-il faire des bonds et ramper avec une agilité extrême. Marchant sans bruit sur les tubercules épais dont le dessous de ses pattes est garni, il est toujours rencontré, précédant de quelques mètres le lion avec lequel il chasse de compagnie.

Les Arabes qui appellent le caracal "le pourvoyeur des lions", nous disent qu'il les guide vers les endroits les plus abondants en gibier. Si, par hasard, il se trouve éloigné du lion, il jette un cri particulier dont le but est d'attirer le grand fauve vers une proie qui va passer à sa portée. Le lion, pour prix de ses services, lui abandonne une partie de sa proie.



Le lion et le caracal.

Le caracal est regardé comme le lynx des anciens. Bien des fables ont circulé sur le lynx, à tel point qu'on a fini par le considérer comme un animal inexistant. On a dit que sa vue était assez perçante pour pénétrer les corps opaques. C'est pourquoi l'expression "avoir des yeux de lynx" est devenue proverbiale. Aujourd'hui, on rapporte le lynx au loup-cervier que l'on appelle encore chat-cervier. C'est un animal assez analogue au caracal.

Le fait est que la vue de ce dernier est d'une sensibilité extrême. Il voit également bien le jour et la nuit. C'est, sans doute, à cette qualité qu'il doit d'être devenu l'auxiliaire important du lion.

Le sommeil électrique, que M. Stéphane Leduc signala le premier à l'attention du monde scientifique, est un état analogue au sommeil chloroformique. Le sujet, couché, reste sans mouvement volontaire, insensible aux excitations même les plus douloureuses. Il est maintenu dans cet état pendant toute la durée du courant électrique; dès que celui-ci cesse, il y a réveil instantané, sans la moindre douleur.

SOUVERAINS POLYGLOTTES

De tous les souverains d'Europe, c'est l'empereur François-Joseph qui possède le plus de langues. Il parle couramment l'allemand, le français, le hongrois, le tchèque, le polonais, le serbe, le croate, le ruthène, le dalmatien, le roumain, l'italien. Il parle même un peu l'hébreu.

Le tsar Ferdinand est également polyglotte distingué. Il possède à fond le français, l'anglais, l'allemand, le russe, ainsi que tous les dialectes slaves. Il en est de même du roi Pierre de Serbie.

Le tsar Nicolas connaît le russe, le français, l'anglais, l'allemand et quelques dialectes slaves.

L'empereur Guillaume parle l'allemand, le français, le latin, le polonais et le russe.

DECORE DE LA CROIX DE FER !

Un incident de la vie des prisonniers dans un camp d'Allemagne — inutile d'accroître encore la colère des géôliers en le désignant — a mis en gaieté la colonie étrangère du lieu ! Des Anglais étaient chargés de soigner les chevaux. Une de ces montures qui était très difficile et avait sans doute de l'antipathie pour les Allemands, allongea un jour un de ses fers vers un de ses maîtres et le tua illico... Personne ne vengea le boche et le cheval justicier fut l'objet d'une impériale attention de la part des captifs ! Le lendemain la bête fut retrouvée dans son écurie l'encolure parée d'un ruban et le poitrail orné d'une croix de fer.

Qui s'était permis ce geste de Kaiser ? Après des grondements de tonnerre avec

accent guttural une enquête fut faite pour découvrir le facétieux imitateur et comme un anglais ne dénonce jamais un compatriote quatorze prisonniers britanniques furent emprisonnés pendant huit jours ; mais aucun ne se plaignit, ils avaient emporté pour plus d'une semaine de joie et c'est une bonne provision au camp de X... ! La croix avait été coupée dans le fond d'une boîte de conserves.

ORIGINE DU VOCABLE MYSTÉRIEUX : "LA PORTE."

On sait qu'il est admis communément de désigner le gouvernement de Turquie sous le vocable mystérieux de "La Porte".

"Notre Sublime Porte", dit le sultan lui-même dans les lettres de créance qu'il confère à ses ambassadeurs.

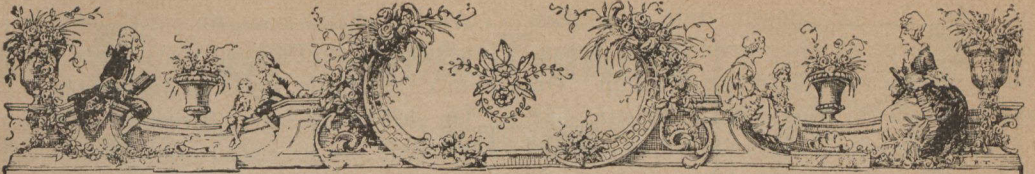
Voici l'origine de cette expression :

Lorsque Masthadem, dernier calife de la race des Abbassides, sortait de son palais, il passait par une grande porte sur le seuil de laquelle il avait fait enchâsser un morceau de la fameuse pierre noire du temple de La Mecque.

De plus, au fronton, il y avait une pièce de velours noir qui pendait jusqu'à terre et à laquelle les seigneurs de la cour rendaient tous les jours, aussi bien qu'à la pierre noire, des honneurs excessifs, les baisant avec le plus profond respect.

La porte, objet de tant de vénération, s'appelait la Porte du calife.

Depuis, on l'appela la Sublime Porte, nom qui servit désormais à désigner la cour du prince, même après que les sultans eurent détrôné les califes, en 1516.



Les Travaux Féminins Utiles et Agréables

LES COUSSINS

Des coussins encore des coussins!... Les canapés en sont peuplés, les fauteuils en regorgent. C'est une folie qui longtemps encore sévira dans les salons. Qui s'en plaindrait? Quoi de plus joli que cet entassement évocateur de toutes les époques, de tous les styles et de tous les caprices sous lequel le meuble disparaît, qui frappe toujours le premier regard des visiteurs, qui répand une impression générale de confort et qui atténue la sévérité du cadre? La multiplicité des coussins est devenue l'une des coquetteries les plus précieuses de la maîtresse de maison. C'est un jeu infini d'étoffes antiques, de nuances étranges, de lingerie fine.

Les coussins affectent toutes les formes. Ils sont carrés, rectangulaires, arrondis, cylindriques ou de forme allongée.

Une nouveauté intéressante, c'est le coussin en quartier de lune, destiné à servir de tête pour les chaises basses à dossier haut, genre ancien que l'on aime avoir au coin du feu, ou dans la chambre à coucher (fig. 1). Le croissant réunit les deux bras du meuble à la hauteur du dossier; on l'attache avec des rubans formant un noeud; une dentelle ou un volant de mousseline de soie badine tout autour, c'est charmant. Plus gracieux encore ce volant si on place à la tête une fine ruche de ruban pareil aux noeuds.

L'exécution en est des plus simples. On taille une enveloppe en cretonne selon la forme; on y introduit un peu de plume, pas trop, ce coussin doit rester souple. Etendre sur cette première enveloppe une petite couche de ouate et poser la soie; il ne reste plus qu'à garnir. L'ampleur du volant doit être soigneusement répartie;

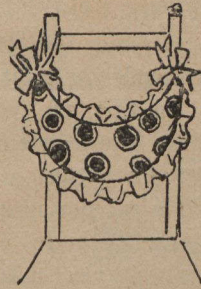


Fig. 1

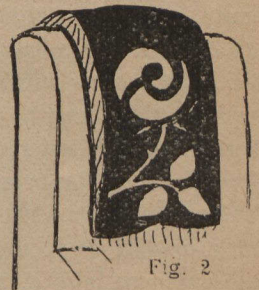


Fig. 2

Deux coussins élégants.

ample du bas, plus légèrement en haut, à la ligne creuse du croissant, et suffisamment aux deux extrémités.

Quand il n'y a pas de volant, on garnit les contours d'une ganse ronde qui sert encore à fixer les extrémités avec deux glands.

Pour servir de tête à un fauteuil de salon, genre "crapaud", voici un coussin qui est la plus jolie chose que l'on puisse

voir (fig. 2). Ce coussin doit être plus long que large et assez grand pour recouvrir la partie supérieure du fauteuil. On met très peu de plume à l'intérieur, car il est essentiel qu'il soit très souple et plat. La première enveloppe sera une percale serrée plutôt que de la cretonne et la couche d'ouate légère. Le volant de dentelle et de mousseline de soie est indispensable pour donner du "fou" à l'ensemble. Ce coussin peut être soit en soie ancienne ou imitation, soit d'un tissu uni de la couleur du meuble, mais d'une tonalité plus claire. Les brodeuses trouveront là à exercer leur talent, et celles aussi qui peignent sur velours ou sur soie. Quelle que soit la nature de la décoration, nous aimons une belle gerbe de fleurs jetée dans l'angle à droite. Pour une salle à manger, on brodera des initiales, assez larges. Pour un bureau, un fumoir, remplacer le volant par une frange.

Voici le coussin modern-style de toute récente création. Celui-ci se fait en velours de laine, le même tissu que l'on emploie pour les costumes et qui a tant de succès en ce moment. S'il n'est pas noir, il sera bleu vif, rouge, jaune orange et même violet; cela crie, cela hurle, mais c'est la mode, et tout ce que mode veut semble investi de je ne sais quel charme. Seule une cordelière, assortie au dessin ou au fond, pour cerner les contours. Comme dessin, une rose en application. Elle est étrange, elle aussi, cette fleur faite de petits morceaux de soie découpés et posés en application. Une fine ganse ou un point de cordonnet relie les parties du dessin aux couleurs multicolores.

Pour une salle à manger encore, un divan de vestibule, ce coussin conviendra. On en fera même un coussin de pied. Il aura un certain chic pour l'auto, la voiture.

Au lieu d'une rose, on peut dessiner un fantastique papillon qui favorisera la réunion de couleurs vives et disparates.

On sait combien les fleurs de laine sont à la mode; on les exécute au crochet, dans le genre de la grosse Irlande, dont les pétales des fleurs sont en relief. Il y a des marguerites blanches au coeur d'or, ou jaunes, au coeur pourpre, dont les pétales réunis en couronne se composent simplement de deux boucles de grosse laine mérinos. Pour le milieu on fait un petit pompon que l'on coupe et qui prend un aspect velouté. Les dahlias s'exécutent de même, avec plusieurs rangs de pétales qui deviennent plus petits vers le centre.

Quand on a un certain nombre de fleurs, on les groupe savamment pour en former une gerbe. Les feuilles sont faites au crochet. Les grosses fleurs forment le motif principal qui s'allège de fleurs plus légères à droite, à gauche, en haut.

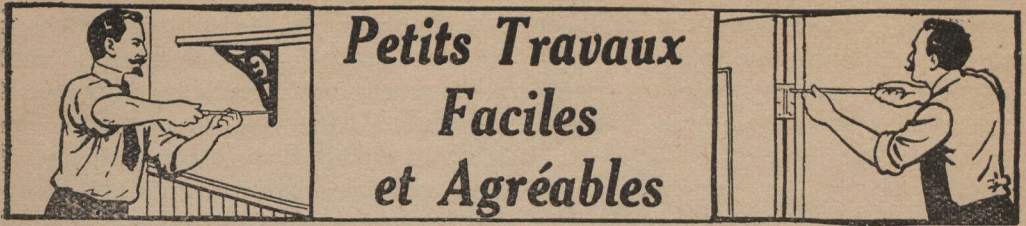
Et quel amusement d'harmoniser les nuances vives selon la mode du jour!

Voilà une jolie décoration pour le velours de laine ou de soie, aux tons chatoyants.

Sur le violet, nous mettrons une gerbe de marguerites jaunes et cette couleur étrange cessera de nous étonner.

— o —

C'est à Halley qu'on doit le calcul de la première comète périodique. Lorsque ce savant calcula en 1705 le cours de la comète de 1682 et annonça son retour pour l'an 1759, tout le monde sourit de son audace. En 1759, Halley était mort, mais la comète fut exacte au rendez-vous. Comme le disait lyriquement Flammarion, "la Vérité astronomique vint resplendir sur le tombeau de son prophète."



LE MOULAGE A LA CIRE

Pour ceux qui voudraient faire des moulages à la cire, voici un procédé à la portée de tous, c'est-à-dire s'appliquant à des travaux ne présentant aucune difficulté particulière. Il convient à la reproduction de nombreux fruits : pêches, abricots, pommes, poires, noix, oranges, citrons, etc.

Le matériel indispensable consiste en 4 livres de sable fin, un grand plat creux, une bassine, une cuillère en bois et un petit couteau, tous objets que nous trouverons à la cuisine.

Nous nous procurerons en outre pour les moules 8 livres de plâtre à modeler et 4 livres de cire blanche.

Il nous faudra aussi un peu de fil de fer et des couleurs d'aquarelle.

Comme essai de moulage facile, nous allons choisir tout d'abord un citron. Prenez la bassine et tenez-y d'une main le citron debout ; de l'autre, versez tout autour une couche de sable bien horizontale jusqu'à moitié hauteur, de telle sorte que la moitié supérieure du citron émerge du lit parfaitement plan. Entourez cette partie supérieure d'une sorte de tube en carton ou en bristol mince d'un diamètre de 1 pouce environ supérieur à celui du citron. Ce tube doit dépasser en hauteur de fruit de 1 pouce $\frac{1}{2}$. (Fig. 1.)

Dans le plat creux, mélangez une quantité suffisante de plâtre avec de l'eau pour qu'elle puisse emplir le tube et couvrir la moitié du citron qui émerge du sable.

Le mélange de plâtre et d'eau, doit avoir la consistance d'une crème épaisse. Versez-le sur le citron et emplissez le tube à ras bord. (Fig. 2.) Laissez les choses en état jusqu'à durcissement du plâtre, ce qui ne tarde pas à se produire. Enle-

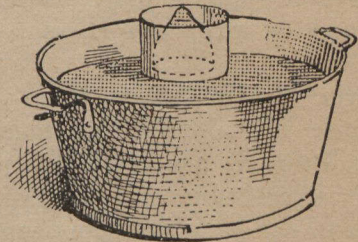
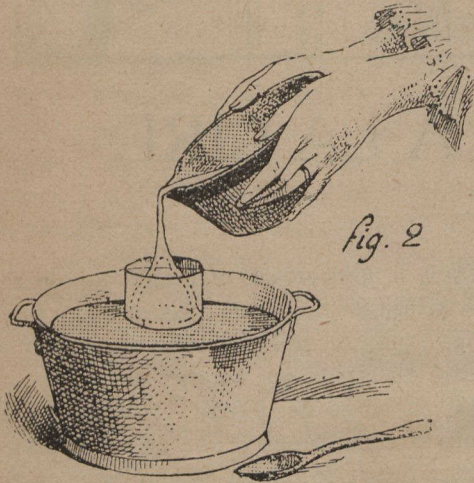


Fig. 1

vez alors doucement le plâtre; retirez-en le fruit en ayant soin de ne pas froisser les bas-reliefs que la peau du citron a marqués à l'intérieur du moule; détachez les grains de plâtre qui ont pu rester adhérents à la base du moule et pratiquez, près de la circonférence de cette base, quatre trous de la grosseur de votre fil

de fer. Enduisez la base et les trous d'un peu d'huile mélangée de graisse; remplacez exactement le citron dans le moule, comme il était auparavant; posez ce moule dans le sable comme vous avez fait pré-



édemment pour le citron; fixez le tube de carton autour de la moitié de citron qui reste à mouler après avoir enfoncé dans les trous huilés quatre petits fils de fer de 2 pouces de long, ressortissant de 1 pouce.

Enlevez des récipients toute trace du premier plâtre; c'est de toute importance. Préparez une bouillie de plâtre de la même consistance que la précédente et versez-la sur la partie supérieure du citron. Le fruit est alors complètement recouvert d'une couche de plâtre. Laissez bien sécher cette deuxième moitié du moulage.

Lorsque le tout est sec, enlevez le moule; passez la lame d'un couteau dans la fente huilée du milieu et séparez ainsi les deux morceaux de plâtre. Enlevez le fruit; vous avez un moule complet. Laissez-le à l'air deux ou trois heures avant de l'utiliser.

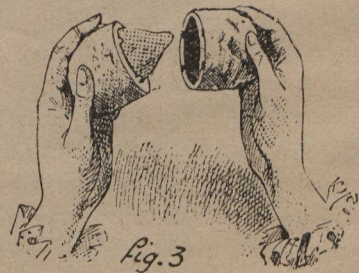
Ce qui reste à faire est plus attrayant

et moins difficile; c'est le coulage de la cire. Faites fondre au bain-marie, dans un récipient assez large, une quantité suffisante de cire pour emplir les deux moitiés du moule. Quand elle est fondue, comme il s'agit d'imiter un citron, mélangez à cette cire une quantité suffisante de jaune de chrome pour lui donner la teinte voulue. Prenez le moule et plongez-le pendant une minute dans l'eau chaude. Versez alors la cire dans une moitié du moule; faites-en autant pour l'autre moitié; rajustez les deux parties dans les emboîtages en pressant fortement la fermeture. Secouez le tout pour que la cire prenne bien tous les détails des rugosités de la peau du citron imprimées dans le plâtre. Au bout de cinq minutes, plongez le moule dans l'eau fraîche pendant deux minutes. Retirez-le; séparez les deux parties du moule, vous trouverez votre citron entier. (Fig. 3.) Pour compléter l'illusion, il n'y aura qu'à ajouter à chaque extrémité un peu de vert de chrome.

On peut procéder de cette façon pour les fruits et les légumes.

Reste le coloris des objets moulés. Voici les couleurs à employer suivant les fruits:

1o Dans la masse: cerises, jaune pâle; pommes, bananes et melons, jaune de



chromé; noisettes, vert; oranges, jaune et rouge bien mélangés; abricots, jaune de chrome; pores, jaune; prunes, bleu de Prusse et rouge bien mélangés; ananas, jaune; grenades, ombre brûlée; pêches et

oeufs, pas de coloration;

2o Applications à la surface: pommes, bananes, melons, poires, abricots, touches de vert d'après le modèle; cerises, laque carminée; ananas, touches de gomme-gutte; grenades, touches de pourpre d'après nature; pêches, touches de jaune de chrome et de laque carminée. Les noisettes, les oranges, les prunes n'ont pas besoin d'être retouchées par application.

Ajoutons que la plus grande propreté est indispensable pendant le travail et qu'il faut opérer à l'abri de toute poussière. La préparation et l'application du plâtre doivent être faites avec la plus grande rapidité, car il durcit presque immédiatement.

-----o-----

COMMENT S'HABILLENENT LES SOUVERAINS

En général, les souverains du XXeme siècle soignent beaucoup leur toilette. Et si nous en croyons un de nos confrères, celui qui s'habil le mieux de tous est le tsar. Il affectionne les couleurs sombres les gris foncés surtout. Chaque année, il dépense près de \$2,400. pour ses costumes de ville et le double pour ses fourrures dont \$1,400. pour ses gants fourrés.

Le kaiser commande deux complets par mois, qu'il paie très cher, surtout ses costumes de chasse et de yacht.

Le roi d'Espagne met de \$25. à \$40. dans ses complets. Il aime la fantaisie et les couleurs osées. Un jour qu'il avait arboré un complet de brocart vieil or rayé de bleu et d'argent, il se fit, paraît-il, fortement blâmer par la reine Ena Victoria qui lui dit que ce complet convenait mieux à un toréador millionnaire qu'au souverain de toutes les Espagnes. Depuis, Alphonse XIII prend des complets plus simples. Il fait vendre ses

vieux complets et en porte le montant à son compte d'habillement. Le kaiser au contraire, ainsi que le roi d'Angleterre, abandonnent les leurs à des oeuvres de charité.

Georges V dépense beaucoup moins chez le tailleur que son père Edouard VII. Chaque année, il se commande une vingtaine de vêtements qu'il paye comme suit : \$55.00 un costume de ville, \$40.00 ses tenues de chasse et de sport, \$60.00 ses pardessus d'hiver et \$50.00 ses pardessus d'été.

Il apporte un grand soin dans le choix de ses chaussures qui sont presque toutes de chevreau glacé et qui lui coûtent \$16.

A l'exception du roi d'Italie dont le budget pour les vêtements est à peu près le même que celui du roi d'Angleterre, les souverains emploient l'eau de Cologne comme parfum : Victor-Emmanuel III préfère l'héliotrope.

-----o-----

LE KRONPRINZ A STENAY

La petite ville Lorraine de Stenay est le séjour de prédilection du kronprinz. Il a reçu la visite de son père, de sa mère, des souverains de Bavière, de Saxe, de Wurtemberg, la kronprinzessin Cécile seule a brillé par son absence. Par son ordre tous les anniversaires prussiens, y compris le sien, ont été célébrés par des illuminations et des orgies.

"Chaque matin, le kronprinz fait sa promenade. Il va à cheval jusqu'à un lieu désigné où l'attend une automobile dans laquelle il revient.

Parfois il arrête les enfants et leur parle. Récemment il caressa la joue d'un petit garçon déclarant à haute voix : "Comme ces jeunes Lorrains ont l'air intelligent et vif ! Je les aime déjà autant que mes petits Prussiens."

Le jeune Français, rouge comme un coq, se mordait les lèvres jusqu'au sang. Il se disait : "Mon frère, qui est à l'armée, ne va-t-il pas nous débarrasser vite de ce sale gringalet qui a un profil de mouton et des pattes de faucheux ?"

Gringalet, c'est le mot. Le kronprinz est un dégénéré dont on peut, en trois traits, dessiner la figure de pied en cap : bassement débauché sottement pillard, incurablement lâche.

PEINT PAR LUI-MEME

Dans une ville de Bretagne, plusieurs officiers allemands sont détenus dans une vieille caserne, au rez-de-chaussée.

Dans deux chambres qui se commandent, se trouvent un major d'infanterie et un sous-lieutenant de cavalerie légère. Chaque matin, régulièrement, quand il veut aller se promener dans la cour, l'officier de cavalerie sort de sa chambre par la fenêtre. Il ne veut pas traverser la chambre du major, son supérieur.

On lui demande si c'est par respect qu'il agit ainsi.

Il répond carrément :

— C'est uniquement parce que je ne veux pas être obligé de saluer un fantasme.

Et, comme on s'étonnait, il s'expliqua :

— En Allemagne, nous mettons Dieu au-dessus de tout ! Après Dieu, il y a l'empereur ; après l'empereur, il y a l'officier de cavalerie, viennent ensuite tous les autres officiers.

— Mais, lui demanda le médecin-major qui l'avait soigné, qui donc vient après les autres officiers ?

Le sous-lieutenant répondit d'un air méprisant

— Après ? Il n'y a plus rien !!!

DES MAINTENANT L'ALLEMAGNE EST VAINCUE

En admettant même que l'Allemagne réussisse à conserver jusqu'au moment de la signature de la paix les territoires qu'elle a conquis, elle n'en serait pas moins vaincue, car les alliés ont en main des gages autrement importants.

Ces gages sont représentés par les 17 milliards du commerce maritime allemand que les alliés ont paralysé, par l'arrêt du trafic de 2,500 navires marchands, enfin par les colonies allemandes conquises par eux.

Si demain, par suite de l'équilibre des forces en présence, la guerre se réduisait à un arrêt total sur les fronts actuels ; si par conséquent, l'Allemagne conservait ses avantages territoriaux, et si, dans ces conditions, les deux parties se rencontreraient à un congrès pour la paix, l'avantage des gages ne serait, certes, pas en faveur de l'Allemagne.

En effet, pour l'Allemagne, la nécessité de reconquérir la liberté de son commerce et de son trafic, afin de pouvoir conjurer la paralysie économique dont elle est frappée et s'épargner la décadence qui en serait la conséquence inévitable, s'imposerait impérieusement, beaucoup plus même que la libération du territoire de la Pologne pour la Russie ou celle de la Belgique et du nord de la France pour la France et l'Angleterre.

Et les "gages supérieurs" dicteraient la paix.

La Mer du Nord qui couvre une superficie de 221,000 milles carrés, atteint sa plus grande profondeur qui est de deux mille pieds, près du détroit de Skager-Rack.

MIEUX QUE DANS NOS PARCS D'AMUSEMENT

Le jeu populaire scenic railway, est un des plus vieux connus. Nous le retrouvons, en effet, sous une forme primitive, aux environs de Cuzco, une ville qui fut autrefois la capitale des Incas du Pérou.

Il reste très peu de documents sur l'ancienne civilisation péruvienne. On sait néanmoins que les Incas furent un peuple d'Amérique étonnamment civilisé, à en juger par les ruines cyclopéennes et par les monuments curieux que les siècles ont respectés.

Comme les Druides, comme les Egyptiens, les Incas tirèrent un admirable parti de la pierre. Ils sculptaient positivement les roches des montagnes. Ils ont, notamment, sculpté le Rodadero, que nous plaçons sous vos yeux, un rocher si luisant et si lisse qu'il brille au soleil à plusieurs lieues de distance.

Rodadero signifie "glisseur" ou "rouleur". Elevé d'environ 300 pieds, ce rocher, qui descend en une succession de vallonnements et de pentes abruptes, fut creusé de quelques pistes ou sillons, aussi polis que de l'ivoire, creux comme des baignoires, et dans lesquels on s'assied. L'inclinaison du sillon vous contraint alors de glisser et vous partez, entraîné par votre propre poids, avec la rapidité d'une flèche, montant et redescendant



Le Rodadero.

suivant les accidents du terrain, sur un parcours d'environ mille pieds.

Les habitants de Cuzco, les soirs d'été, ont l'habitude de faire plusieurs tours de Rodadero. Et une vieille tradition nous dit que ce rocher n'a été aménagé de cette façon que pour permettre aux Incas, qui vivaient, il y a plus de vingt siècles, ce genre de distraction qu'ils avaient inventé.

D'OU NOUS VIENT LE CHOCOLAT

Plus d'un lecteur ignore la forme et l'apparence de l'arbre duquel l'industrie tire ce produit savoureux et nutritif qu'est le cacao. Cet arbre, essentiellement tropical, est d'origine américaine, il croît au Pérou, pays merveilleusement doué par la nature et où l'homme n'a qu'à "gratter" la terre pour en voir surgir d'abondantes récoltes de blé, de café, de cacao, de raisin et de bien d'autres produits.

La cacaoyer est un bel arbre dont la

taille varie entre 4 et 10 verges. Il porte des fruits énormes dont l'aspect extérieur rappelle le concombre et qui contiennent, étroitement serrées comme les grains d'un épi de maïs, une certaine quantité de graines.

Ce sont ces graines qui renferment le cacao; on l'extrait après les avoir soumises à différentes opérations de blutage qui ont pour but de les débarrasser de certaines matières qui communiqueraient à la fécule un goût amer.

On sait que cette fécule, broyée avec du sucre et de l'eau, produit une pâte qui n'est autre que le chocolat. Nous n'entrerons pas dans les détails de la fabrication. Mais nous rappellerons qu'elle fut tenue longtemps secrète par les Espagnols et les Portugais, qui tenaient eux-mêmes ce secret des Indiens du Nouveau-Monde.

La culture du cacaoyer a été entreprise avec succès dans la plupart des pays tropicaux, en Amérique comme en Asie. Elle promet de devenir une source de richesses pour le Pérou où l'on voit depuis dix ans de vastes plantations qui contiennent des milliers de plants.

En moins de deux ans, on a, en effet, planté au Pérou plus de 200,000 cacaoyers, et ce beau et fertile pays commence à exporter annuellement, dans différentes parties du monde, de notables quantités de cacao, tout en satisfaisant la consommation locale.

— o —

LE BOYCOTTAGE

Il y a des mots dont tout le monde connaît le sens et qui sont indispensables pour exprimer une idée, des mots qui circulent de bouche en bouche depuis bien des années, qui ne sont ni vulgaires ni

triviaux, mais que l'Académie semble ignorer, et que la plupart des dictionnaires se refusent à placer dans leurs colonnes.

Le verbe "boycotter" est de ces mots-là. C'est en vain que nous avons feuilleté plusieurs lexiques de la langue française pour le découvrir : en fait, il est "boycotté", ce qui signifie, d'après le Dictionnaire d'Oxford, "ignorer, tenir pour non existant, dans une sorte de mise hors la loi qui s'applique aux personnes, aux marchandises, etc." Pourtant, vous trouverez ce verbe dans tous les journaux et sous la plume d'excellents écrivains, ce qui lui donne de suffisants titres de naturalisation.

Son origine vous l'avez deviné, est anglaise. Le mot a été adopté par presque toutes les langues européennes, peu après sa naissance, en 1880. Il eut pour parrain un capitaine, le "captain Boycott," alors intendant des propriétés de Lord Erne, dans le comté de Mayo, en Irlande.

C'était à l'époque de la terrible agitation agraire fomentée dans la Verte Erin par les Fenians, le capitaine Boycott, qui avait fait expulser des fermiers, Boycott coupable d'être l'agent d'un propriétaire, fut le premier "boycotté." Il fut défendu d'avoir aucun rapport avec lui, sous quelque motif que ce fût : la "Grand League" en avait ainsi décidé. Tous ses domestiques, tous ses ouvriers l'abandonnèrent ; ses fournisseurs refusèrent de le servir.

On fut obligé de lui faire parvenir ces aliments et autres provisions par un bateau, spécialement affrété ; et comme son blé devait être fauché, on lui adressa cinquante moissonneurs, Orangistes résolu d'Ulster, qui se mirent au travail, sous la protection de 900 soldats et de deux pièces d'artillerie de campagne.

— o —

LE RENEGAT DE BULGARIE

par Louis Roland

La guerre européenne aura donné la mesure des Chefs d'Etat comme elle aura mis en relief la valeur morale des peuples engagés dans ce sanglant conflit.

Albert le Grand, de Belgique, ne se verra certainement pas contester la première place parmi ceux qui ont écrit des pages immortelles dans le livre de l'honneur et de la loyauté comme personne n'aura, par contre, d'épithètes assez sanglantes pour stigmatiser Ferdinand de Bulgarie, le roi fourbe et renégat, plus bête encore que Guillaume qui a su l'amadouer et l'entraîner avec lui dans l'abîme.

Né à Vienne en 1861, fils du prince Auguste de Saxe-Cobourg-Gotha, et de la princesse Clémentine, le jeune Ferdinand, quoique apparenté aux principales familles régnantes d'Europe, n'avait pas été élevé dans l'espoir ni dans l'ambition d'un trône.

Ses études terminées, il avait servi quelque temps dans l'armée autrichienne sans atteindre, du reste, à de bien hauts grades. Très riche, de belle prestance, il menait la vie d'un grand seigneur, retiré l'hiver à Vienne et, durant l'été, au château d'Ebenthal, résidence habituelle de sa mère.

Il n'était que simple lieutenant de husards autrichiens—et semblait moins se soucier de la situation politique que du bon classement de ses collections favorites,—lorsque, le 7 juillet 1887, la Sobranité (Assemblée nationale bulgare) le proclama, à l'unanimité, prince de Bulgarie.

A vingt-six ans, Ferdinand se mit à la

tâche.

Les Cours le boudèrent d'abord.

Un jour, il était venu à Chantilly, en France et, sans se faire annoncer, pénétrait dans la bibliothèque où travaillait le duc d'Aumale, son oncle.

Surpris de cette irruption, celui-ci faisait d'abord mauvaise mine à un visiteur aussi peu gêné. Puis, tout à coup, il s'écria en riant :

—Ah! mon pauvre Ferdinand, excuse-moi!... Je faisais comme l'Europe... je ne te reconnaissais pas!

Mais, peu à peu, à force de patience, le prince de Bulgarie triompha de tous les obstacles. A l'intérieur, il sut maintenir son autorité, en dépit des complots, sans souci même des attentats. A l'extérieur, il réussit à gagner à sa cause les puissances signataires du traité de Berlin, qui avaient un droit de contrôle sur le gouvernement de Bulgarie. En 1896, la Sublime-Porte ratifiait son élection. Et bientôt, suprême consécration, le prince était reçu en France, avec les honneurs souverains.

Désirant un peu visiter Paris, les appartements du Palais-Royal, qui évoquaient pour lui tant de souvenirs de famille, le prince Ferdinand avait prié M. Georges Cain de lui servir de cicérone. Mais il ne lui avait pas dissimulé ses inquiétudes.

—Sachez, cher monsieur, lui avait-il dit, que vous courez un certain risque en m'accompagnant. Je suis destiné à être assassiné un de ces jours. La bombe me guette.

Ce sont les petits risques du métier.

Et il l'avait prévenu, en conséquence, de son désir de n'être point reconnu et de ne pas même être signalé à l'attention des fonctionnaires du Palais.

Au jour dit, le prince vint au rendez-vous, vêtu sans la moindre élégance : chapeau de paille défraîchi, complet vulgaire et pas de gants.

La visite du palais commença. M. Georges Cain donnait au souverain les renseignements les plus circonstanciés.



Le roi de Bulgarie

Ils pénétrèrent bientôt de compagnie dans une vaste pièce où se tenait un chef de bureau en redingote, lequel considéra d'un air surpris et quelque peu méprisant ce visiteur sans prestige et sans nom.

Soudain, le prince ne put s'empêcher de dire tout haut avec émotion :

—C'était ici la chambre à coucher de ma mère...

Le fonctionnaire, stupéfait, se leva brusquement et, en bon serviteur de la démocratie, il salua avec respect le futur tsar de Tirnovo...

A cette époque, ce roi aujourd'hui bien changé comme sentiments, parlait en termes chaleureux de son attachement à la France; ce petit-fils, par sa mère, d'un roi de France, ne laissait guère deviner ce qu'il était réellement, c'est-à-dire un traître et aussi un peureux extraordinaire.

On sait en effet qu'il habite des chambres blindées et qu'il porte constamment sur lui une lourde cotte de mailles. Sa casquette à l'aspect débonnaire est, elle-même doublée d'une calotte d'acier.

Connaissant sans doute cette inguérissable maladie de la peur, qui allait retenir loin des balles son nouvel allié, Guillaume II a offert à celui-ci une automobile blindée.

S'il est à blâmer, il n'est guère à plaindre car ce roi couard et félon possède une jolie fortune. Il a de vastes domaines en Autriche et en Hongrie. A Vienne, le fameux palais de Saxe-Cobourg lui appartient, ainsi que Schoenbrunn, dont l'empereur François-Joseph n'est, dit-on, que le locataire à titre gracieux, avec jouissance illimitée.

La crainte de voir confisquer ces immenses propriétés l'a peut-être aidé à trahir la cause de la justice et du droit. S'il en est ainsi, il a fait un bien mauvais calcul; il a d'abord mis ses intérêts avant ceux de son peuple ce qui n'est pas précisément d'un bon Chef d'Etat, il a contribué à prolonger la guerre et à faire massacrer des centaines de milliers d'hommes de plus, ce qui est d'un criminel et il s'est engagé dans une voie dangereuse pour lui et son royaume, ce qui est d'un incapable.

Il avait toutes les aptitudes requises pour le métier qu'il fait; celui de lécher humblement la botte que Guillaume II a tendue sous la menace de la cravache.

LE RAVITAILLEMENT RAPIDE DES LOCOMOTIVES

Une question très importante surtout en Europe actuellement, c'est le ravitaillement rapide des locomotives en charbon.

Des milliers d'engins toujours sous pression doivent être prêts à transporter les hommes, les vivres et les munitions nécessaires à la ligne de combat, il en faut d'autres pour le retour des blessés, d'autres encore pour le commerce intérieur. Toutes les énergies disponibles sont utilisées et l'on s'efforce le plus possible de simplifier les services afin d'en obtenir un meilleur rendement.

Il ne faut pas songer à remplir le tender de charbon en y transportant le combustible par sacs portés sur le dos, comme cela se fait encore sur les réseaux ferrés à petit trafic.

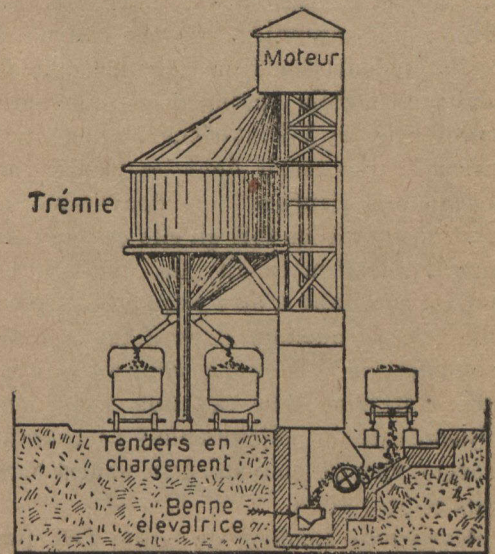
Voici donc, pour résoudre cette difficulté, comment a été installé l'appareil type de ravitaillement.

Il est composé d'un "élévateur" logé dans une tour en charpente de 80 pieds de hauteur, à laquelle est adossée une énorme trémie cylindrique en métal, surmontée d'un cône dans lequel l'élévateur déverse le charbon, et terminée à sa partie intérieure par un autre cône portant à sa base deux "couloirs équilibrés" par lesquels sort le charbon lorsque l'on ouvre des vannes. Chacun de ces couloirs s'ouvre au-dessus d'une voie de garage. Deux locomotives peuvent ainsi venir se placer, avec leur tender, au point de ravitaillement. Dès qu'elles y sont, la vanne des couloirs est ouverte, et la provision

de charbon tombe dans le tender.

Mais il faut donner "à boire et à manger" aux belles machines.

Aussitôt, donc, qu'elles ont reçu leur charbon, elles vont se placer sous une "manche" attachée à un gros réservoir d'eau et le tender s'y remplit d'eau. Cette opération s'effectue encore en quelques instants.



L'appareil de ravitaillement en charbon

Un bref et victorieux coup de sifflet retentit, et les locomotives vont se réatteler à leurs trains respectifs. La capacité de l'élévateur est en moyenne de 40 tonnes à l'heure; celle de sa grosse trémie est de 100 tonnes, qui se renouvellent constamment. L'élévateur puise son charbon dans une fosse où viennent constamment aussi le déverser des trains de houille.

L'UTILISATION DES SOURIS

Au lieu de geindre parce qu'on est envahi par les souris, il serait bien plus sage de les utiliser. C'est ce qu'a tenté jadis un inventeur écossais nommé Hatton. Prévenons honnêtement ceux qui voudront marcher sur ses traces qu'il est mort pauvre!

Il avait eu l'idée peu banale d'employer des souris à produire la force motrice nécessaire pour actionner un minuscule métier à filer le lin. Il acheta, en 1812, à un prisonnier français interné à Perth, un jouet constitué par une sorte de tambour, mobile autour d'un axe horizontal fixe, et à l'intérieur duquel était enfermée une souris dont les pattes imprimaient à l'appareil un mouvement de rotation toutes les fois qu'elle essayait de marcher. Hatton se dit que, toute force motrice méritant d'être employée, il pouvait y avoir quelque chose à faire en tirant parti de celle que produisait la captive: c'était en tous cas une force peu dispendieuse, le moteur animé ne coûtant presque rien et pouvant être nourri sans frais appréciables.

Savez-vous combien de milles fait par jour une souris enfermée dans un tambour à rotation, comme un écureuil dans sa cage? 11 en moyenne et quelques sujets en ont fait jusqu'à 19! 11 milles par jour pour un animal qui ignore, naturellement, le repos hebdomadaire, cela fait par an 4015 milles, presque le tour de la France par conséquent.

Pendant deux ans, Hatton eut deux souris au travail et utilisa la force motrice qu'elles produisaient. En cinq se-

maines, ces deux involontaires collaboratrices fabriquèrent 3350 fils de 2 pieds. Le journal "The Scotsman" qui donne ces chiffres, a calculé qu'en évaluant leur travail par comparaison avec celui d'une ouvrière d'usine recevant les salaires habituels, chacune aurait, en un an, gagné \$1.80. Hatton, du reste, avait fait le calcul, lui aussi, mais il avait en même temps conçu le projet fantastique d'en faire la base d'une exploitation industrielle: il annonça qu'il était acheteur de 15,000 souris, loua un vieil immeuble désaffecté où il commença à faire installer des roues à tambour, tout en exposant à ses amis qu'il allait faire fortune en peu d'années. Malheureusement sa mort subite arrêta net ses projets.

On ne les a jamais repris depuis. Au nom du pittoresque il est permis de le regretter.

— o —

LA "TOURNEE" DU MAIRE

La reine Hélène, très aimée du peuple italien, traversait les Romagnes, il y a quelque temps, et fut invitée à s'arrêter un instant à Roncigno où la municipalité lui offrit un vin d'honneur.

La souveraine accepta une coupe de champagne: quelques gouttes de vin étant tombées sur sa robe, elle ouvrit son sac à main pour y prendre un mouchoir.

Vivement, le maire esquissa un geste de protestation, et rougissant:

— Laissez, laissez, Majesté, dit-il, tout est payé...

UN PEUPLE IGNORANT

Un missionnaire racontait un jour la difficulté qu'il avait eue de prêcher la Bible aux Esquimaux. Bien des textes du livre sacré sont, en effet, intraduisibles, pour la bonne raison que lorsqu'on parle de légions, de trompettes sacrées, de lyres, de tours, les habitants des régions polaires n'ont aucune idée de ce que signifient ces mots dans un pays où l'on ne trouve ni soldats, ni instruments de musique, ni monuments d'aucune sorte.

Une anecdote, pour vous donner une impression des conditions d'existence très spéciales sous ces températures polaires :

Le missionnaire devait parler d'un arbre dans un de ses sermons. Il se tourna vers son interprète pour trouver le mot. L'interprète savait bien de quoi il s'agissait, mais il affirma qu'il ne serait jamais compris :

—Il faut faire 200 milles pour trouver le premier buisson, expliqua-t-il.

Et vous allez voir la conclusion de cette ignorance du bois (en certains lieux, du moins). Le capitaine Ross, qui fut un des premiers explorateurs des régions arctiques, rappelle l'étonnement des Esquimaux quand ils le virent débarquer.

—Quel est cet animal? demandèrent-ils, en voyant le bateau. Vient-il du soleil ou de la lune?

—C'est une grande maison en bois, répondit le capitaine.

—Non, s'écrièrent les Esquimaux, c'est une créature vivante. Nous l'avons vue

agiter ses grandes ailes. (Ils voulaient dire ses voiles).

Et, en effet, la terreur qu'ils éprouvèrent en s'approchant du navire, démontrait qu'ils continuaient à le prendre pour une créature animée. Quand on fut parvenu à les persuader que le navire était du bois, leur stupéfaction fut sans égale, car



Un Esquimau et son enfant

ils ne connaissaient d'autres bois qu'une bruyère naine dont la tige n'était pas plus grosse que le doigt.

Ils n'avaient, non plus, aucune idée de la pesanteur. L'un d'eux, monté à bord, mit la main sur un mât de rechange, avec l'idée de l'emporter, un autre tâta une enclume et fut étonné de ne pas pouvoir la remuer. Ils furent saisis de terreur à la vue d'un cochon qui s'était mis à gro-

gner.

Naturellement, les Esquimaux n'avaient pas le moindre soupçon de ce que pouvait être un miroir grossissant. Et l'on observa chez eux une mimique qui rappelle étonnamment celle du singe auquel on soumet, pour la première fois, un miroir. Ils regardaient d'abord devant eux, puis derrière le miroir, en tendant le poing, avec l'espoir de trouver, pour le battre, le monstre qui exagérait leurs traits hideux.

Le premier Esquimau auquel on soumit une montre, demanda, en l'entendant battre à ses oreilles, si elle était bonne à manger. Un autre, en voyant une bougie allumée, voulut savoir "si elle volait vite." On fut longtemps avant de comprendre ce qu'il voulait dire. On apprit plus tard que les Esquimaux emploient, comme éclairage, un oiseau, le pétrel, naturellement fort gras, et qu'ils font sécher pour l'enflammer ensuite comme une torche. En voyant une bougie minuscule, en comparaison de la taille du pétrel, ils croyaient qu'ils avaient affaire à un oiseau inconnu.

On pourrait multiplier à l'infini ces exemples qui nous représentent ce qu'est l'humanité à son échelon le plus rudimentaire. Il est cependant un point où les Esquimaudes n'ont rien à envier aux femmes de nos pays: c'est la coquetterie.

A l'occasion de certaines fêtes, elles passent un temps infini à leur toilette et surtout à leur coiffure. Vous en aurez une idée par l'échafaudage compliqué de cheveux de la naturelle visible sur notre photographie, et qui représente le dernier mot de l'élégance polaire.

Ajoutons que leurs costumes, tuniques, capuchons et bottes, sont souvent faits de fourrures d'animaux très rares. Un

explorateur fut dernièrement saisi d'étonnement, en voyant, sur le dos d'une pauvre, des fourrures qui, à Montréal, auraient valu, au bas mot de 4 ou 5 mille dollars.

— o —

VENGEANCE DE MILLIARDAIRE

M. Pierpont Morgan, le milliardaire américain, devant faire un paiement dans une banque de New-York, présenta un chèque qui lui fut refusé. Le milliardaire fut obligé de solder en espèces.

Cette mortification, assez rare d'ailleurs dans les annales de la Banque, n'est pas particulière au riche Yankee. Pareille mésaventure arriva, en 1870, au baron James de Rothschild, en Angleterre. Le célèbre banquier ne voulut pas supporter cet affront sans vengeance.

Le lendemain, il arrive avec une voiture de camionneur à la Banque d'Angleterre, et, tirant de son portefeuille une liasse de billets de mille livres, il en demande le remboursement en or. A la fermeture des bureaux, il avait fait sortir de la banque la somme rondelette de 400 millions. Le jour suivant, il continuait avec une somme à peu près pareille. Les conséquences de cette transaction furent désastreuses.

L'agio montait à des hauteurs fabuleuses, et la Banque d'Angleterre, le plus grand institut financier du monde, commençait à craindre sérieusement pour son existence.

On alla trouver M. de Rothschild en lui faisant les excuses les plus humbles, et on lui promit d'accepter à l'avenir ses chèques pour n'importe quelle somme.

LE PONT DE LA BERESINA

Elle est tragique et grandiose cette page d'histoire que nous offre M. Georges d'Espèrès :

Le froid, devenu intense, aiguïsait le vent; chaque souffle d'air charriait de minuscules couteaux qui taillaient les doigts, fendaient les bouches, et tombaient, aigus, des gosiers aux coeurs. Déjà, on se taisait. Du pied des piles s'exhalaient de l'eau des bras noyés, des grimaces; les voisins arrachaient l'outil, et le cadavre noir, au loin, fuyait dans la fuite jaune des flots. Des grappes de chairs sombres et rousses, pendaient à chaque poutre; il fallait dix efforts pénibles, pour avancer une volige, enfoncer un coin. La table de ce pont, pour s'édifier, fit surgir plus d'hommes qu'on n'en devinait dans le grouillement de ces eaux. Ils étaient trois cents. On en vit de plus insensibles qui restaient dans la froide mort jusqu'au cou, fermes sous l'assaut des glaces, et qui, d'en bas, observaient le travail d'en haut, silencieux. Pour le salut de tous, sept heures durant, se multiplièrent ces énergies, par chaînes raides. A la fin, le pont put servir. Les hommes reprirent leurs outils, revinrent; mais on s'aperçut qu'un grand nombre n'obéissaient pas au signal...

C'étaient ceux qui étaient demeurés dans l'eau, têtus, comme pour mieux voir. On les appela.

Immobilité. Réunis, ils s'étageaient, entas, les uns sur les autres, inertes tragiquement; et, bloqués aux pieux par la soudure des glaces, ils semblaient eux-mêmes

porter le pont. On fit place à l'empereur, qui s'approchait.

A pied, les mains dans le dos, voûté dans sa capote de renard, il regarda ces groupes de givre, ces piliers de chair, cette "planche de salut" qui reposait sur des âmes,—et fit un songe...

Il avait sous ses yeux l'image de son règne, un pont entre le vieux monde et le nouveau; porté par qui?... Sincère, il s'interrogea. Les ressources de sa pensée, même, lui parurent insuffisantes; cet inutile génie, d'ailleurs, désarmé par le ciel, ne cheminait plus dans les neiges que comme un fantôme. Alors, qui donc; de 1796 à 1812, quels efforts lui avaient bâti ce pont de gloire? A ce moment, la rumeur de l'immense armée l'éclaira: c'était elle. Sans elle, qu'eût-il fait? Eût-il pu, sans ce pont, refouler le passé dans l'avenir?

—Rien, murmura-t-il n'eût existé.

Sur ce pont trapu, d'épaules campagnardes et ouvrières, obscures, naïves, dévouées, la jeune Révolution avait pu s'élançer dans le siècle ouvert, et les fusils de l'Empire la protéger dans le monde par l'effroi. En considérant ses piliers de cadavres, les voûtes de soldats qui l'exhaussaient du flot, on devinait ce pont éternel; il enfonçait sa base hors des passions, les désastres le solidifiaient, l'étaient, et chaque défaillance, même, y apportait son pavé. Lumière... L'oeil sur ces fantômes cramponnés aux piles, Napoléon, pour la première fois, devina qu'il était peu de chose, rien peut-être, et que son génie ne valait que par la croyance

des foules : les ondes d'un sanglot, muettes, se déroulèrent en lui.

—Que les tambours du 2e corps, dit-il, traversent le pont et s'arrêtent.

Deux cents ours pelés, leurs caisses de neige à la cuisse, piétinèrent aussitôt le pont, et se réunirent sur trente rangs, derrière la canne d'un colosse, piller de Moscou, habillé en pope. Napoléon regarda Murat :

—Les croix du 2e corps.

Eblé vint avec le coffret.

—Allez, dit le Songeur, allez, général, les porter vous-même à ces pontonniers ; les hommes capables de pareilles choses ne meurent pas.

Eblé prit une pioche ; ce geste remua douze mille hommes...

Il passa sur le pont, de pile en pile,—et, les bras nus, l'habit ouvert, en bottes, ce général-terrassier accomplit l'effrayant travail. Ce qu'il faisait, par ordre, comme un manoeuvre, devait rouler l'orage aux seins de l'armée, car sur tous les points de la plaine des clameurs rauques, d'orgueil et d'enthousiasme épouvanté, rougirent ! Quand tout fut terminé, l'empereur leva un doigt. Une canne, au bout du pont, raya le ciel gris ; et la meute en loques, balancée sur place, aboya le lourd "défilé" ! A ce signe, partout, des voix montèrent ; les régiments s'effilaient en noires colonnes ; les canons, balayés par des mains soigneuses, remontraient leurs gueules bourruées ; les étendards lamentables se haillonnaient hors des gaines, et, dardant griffes et becs, les vieux oiseaux du Symbole, quoique à l'agonie, hérissaient encore sur les hampes leurs ailes de lutte ! A l'appel des tambours de deuil, tout s'ébranla vers le fantastique et lugubre pont, dans une lenteur de retraite, un silence qui osait à peine souffler... L'em-

pereur marchait devant, à pied, froid, la neige de l'horizon amassée en lui, déjà tué par ces morts. Quand il entra sur le pont, il tira le chapeau, traversa tête nue, les yeux à terre, redoutant de voir... —et, après le vide, exigé par son geste de solitude, les colonnes mornes, à leur tour, passèrent, entre deux haies de cachemars de blocs humains, miroitants, aux rigides barbes, le long d'une avenue de cariatides pétrifiées qui semblaient soutenir de leurs bras et de leurs épaules le salut final de la retraite, et dont il avait fallu, à coups de pioche, crever les poitrines de glace pour y enfoncer des croix.

— e —

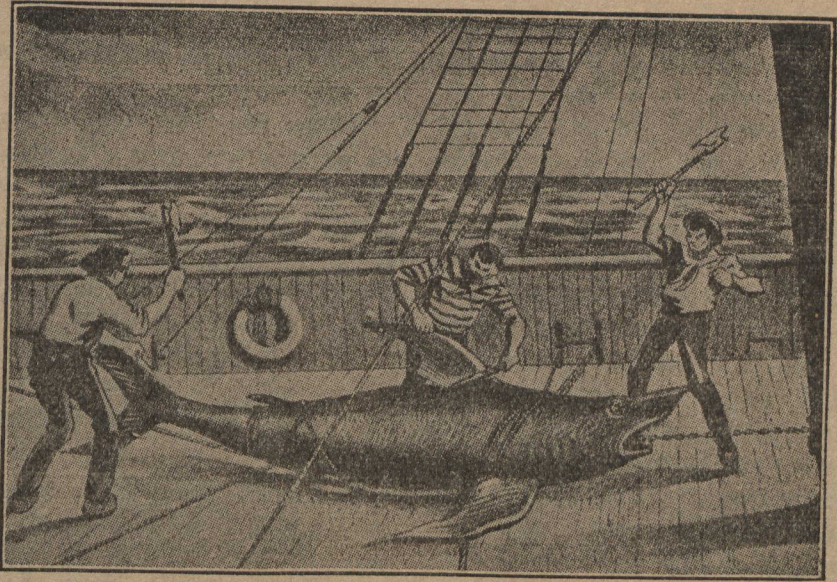
QUALIFICATIONS AUX ALLEMANDS

—

"Il n'est pas soldat, disait lord Kitchener à la Chambre des lords, qui ne ressent profondément la honte et la souillure infligée par les Allemands à la profession des armes."

Par des façons et une mentalité de goujats, ils ont avili la guerre et en ont ravalé la tragique grandeur. Le barbare ne connaît pas la pitié : le goujat ne connaît pas la honte. Le goujat, c'était jadis le valet d'armée, il portait le casque de l'homme d'armes, le mousquet du mousquetaire. C'est aujourd'hui l'officier et le soldat allemand. La guerre en gants blancs la guerre en dentelles, ce n'est pas leur affaire, mais l'orgie et l'ordure. Ivres de champagne, de liqueurs, de vin bu à même des tonneaux, ils mêlent aux âcres fumées des brasiers les relents de la crapule. Ils tuent et ils puent.

Où ils ont brûlé leur poudre, il faut brûler du sucre, et quand ils sortent d'une cantine, c'est une sentine.



LA PÊCHE AU REQUIN

Dans toutes les îles équatoriales du Pacifique la pêche du requin est une industrie rémunératrice pour les naturels. Ceux des îles Gilbert, Marshall et Kingsmill s'y montrent particulièrement adroits, mais ils pourraient trouver leurs maîtres dans les tribus sauvages qui peuplent Naura et Paanopa, deux îlots du Pacifique, juste au-dessous de la ligne équatoriale.

Montés dans de frêles embarcations faites de morceaux de bois assemblés avec des fibres de cocotiers, ces Canaques fixent, au bout de leur ligne, des "hameçons de bois". C'est à l'aide de ce primitif appareil qu'ils parviennent à prendre des requins de telle taille qu'aucun équipage non entraîné, ne se serait essayé à les capturer du haut du pont d'un grand navire.

Ces quelques lignes vous ont indiqué qu'on pêche le requin. On ne le harponne

pas comme une baleine. Voici maintenant comment cette industrie se pratique à bord des bateaux spécialement armés qui font "une campagne de requin".

Les lignes sont faites de forte corde terminée par une chaîne d'environ 6 pieds à laquelle est fixé un gros hameçon bien acéré. On amorce l'hameçon avec du lard ou, à défaut, avec un morceau de tortue de mer.

L'appât est lancé dans la direction des voraces. Parfois, les requins témoignent quelque méfiance et hésitent. Ils finissent toujours par mordre, disparaissent une seconde avec leur proie, puis, se sentant accrochés et blessés, entrent dans une violente colère, se trémoussent, mordent la chaîne, mais en vain. Du bord, on tire alors la corde jusqu'à ce que la tête du squal sorte complètement de l'eau.

Alors commence la tâche délicate. On

lance des cordes terminées en noeuds cou-lants, de telle manière qu'elles s'enrou-lent autour du corps de la bête. Ceci fait, les hommes hissent et montent lentement le requin sur le pont où on le tue à coups de hache, pour le dépecer ensuite.

Les ports de Sidney (Australie) et d'Auckland (Nouvelle-Zélande) sont les grands marchés de requins. Tout schooner qui revient d'une tournée polynésienne rapporte toujours quelques tonnes de queues et de nageoires. Elles sont ven-dues à des commerçants chinois qui les dirigent alors sur Hong-Kong.

La peau de requin, qui est hérissée d'u-ne multitude de petits tubercules pier-reux, devient fort dure par la dessiccation et est employée dans tout l'Extrême-Orient à la fabrication de limes et de po-lissoirs.

Mais la valeur commerciale des peaux de requins n'est pas la seule raison qui fasse donner la chasse à ces animaux : certaines parties sont aussi comestibles et les Chinois en sont excessivement friands.

Ce sont les queues et les nageoires des squalés qui constituent ce mets recherché. Lors d'un repas de cérémonie, elles appa-raissent sur les tables des mandarins, mê-me sur les points les plus éloignés du vaste Empire du Ciel. Leur chair, tendre et gélatineuse, préparée à souhait, est, au dire des Européens qui en goûtèrent, ex-cellente. Comme cette chair, ayant sou-vent à accomplir plusieurs mois de voya-ge, ne saurait arriver fraîche à destina-tion, elle est préalablement salée comme de la morue.

La gélatine, qui se trouve en abondance dans certaines parties du squalé, est aus-si très appréciée en Chine où on l'emploie pour la fabrication du vernis dont les marchands de thé glacent le papier de

leurs sacs et dont ils rendent imperméa-bles les boîtes de thé qui ont à voyager par caravanes.

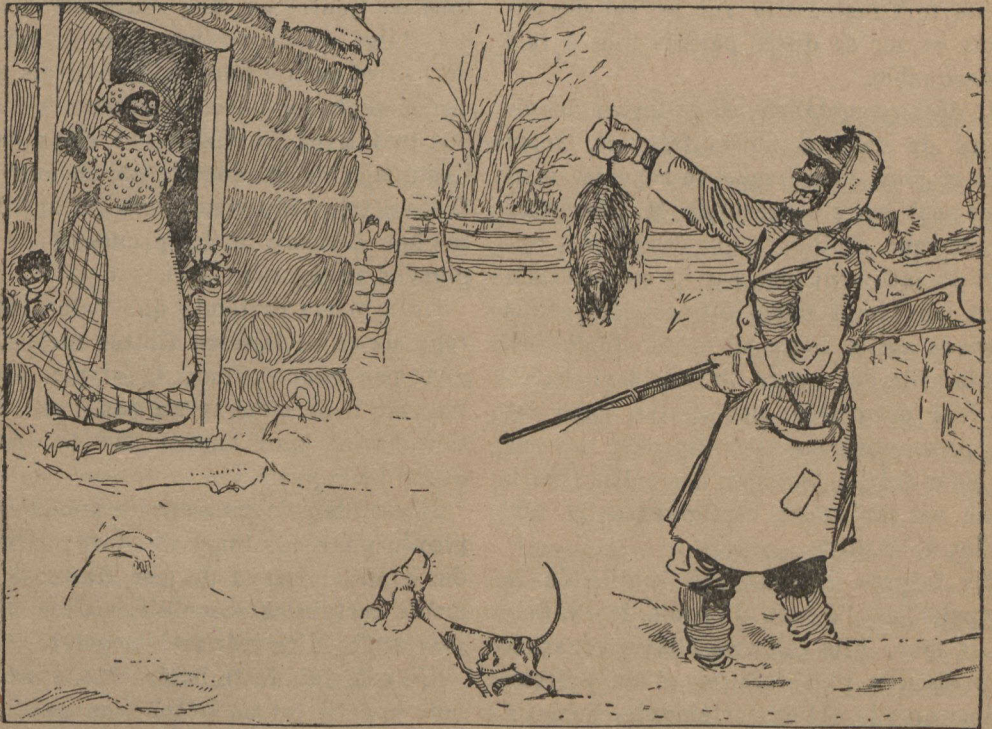
Comme vous êtes, sans doute, plus fa-miliarisés avec le prix d'un steak qu'avec celui d'un plat de nageoires de requins, vous n'apprendrez pas sans intérêt que la chair du squalé se vend communément à Hong-Kong, de 15 à 30 cents la livre, sui-vant la qualité.

LA LAQUE DU JAPON

On a pensé jusqu'à une époque récente que la beauté de la laque du Japon te-nait à l'emploi de sucs de plantes incon-nues. Cependant en Hollande, avant la guerre, on fabriquait depuis longtemps des objets en laque incrustée de nacre à la manière japonaise et qui passaient fa-cilement comme provenant du Japon.

Il n'est pas sans intérêt de donner un court aperçu de cette fabrication, dont la perfection ne dépend pas seulement de la nature de la laque employée, mais aussi du travail lui-même.

La laque est préparée avec les variétés les plus dures de copal, notamment le copal de Zanzibar, qu'on colore en noir avec de l'encre de Chine. On recouvre les objets de plusieurs couches de cette la-que. On opère l'incrustation de la nacre sur la dernière couche pendant qu'elle est encore pâteuse. On sèche au four, on dé-pose une nouvelle couche de laque, et, après une seconde dessiccation, on ponce les surfaces. On répète cette dernière sé-rie d'opérations jusqu'à ce que les surfa-ces soient bien unies. On polit finalement au tripoli. La peinture et l'incrustation de la laque dépendent évidemment de l'ha-bileté de l'artiste.



ON FAIT BOMBANCE EN BOCHARABIE.

Le garde-chasse.—Tenez, fraulein, portez vivement ceci au palais de Sa Majesté Guilleboche Ier... Comme ils ne seront qu'une trentaine à table, ils vont avoir de quoi faire un superbe repas...

LA DURÉE DU VOL DES OISEAUX

Un savant, M. Lancaster, a rapporté d'un séjour prolongé en Floride des documents fort instructifs sur le vol des oiseaux et sur sa durée parfois tout à fait remarquable.

Il déclare, notamment, avoir vu des oiseaux de mer, nommés frégates, voler nuit et jour, sans jamais se reposer, pendant sept jours consécutifs. M. Lancaster a remarqué, d'ailleurs, que ces grands voiliers se fatiguent peu, car ils se maintiennent longtemps dans l'atmosphère, sans presque agiter leurs ailes qui, déployées, ont la belle envergure de 12 à 14 pieds. Elles leur permettent par contre, dans les cas pressants, pour aller chercher la proie ou pour fuir la tempête, de réaliser la vitesse véritablement vertigineuse de 100 milles à l'heure.

La frégate, il n'est pas inutile de le rappeler, est l'oiseau de proie, le vautour de la mer. Elle fait une chasse acharnée aux oiseaux plus faibles, et on prétend même qu'elle oblige certains de ceux-ci à pêcher pour son compte, leur saisissant au vol la proie qu'ils s'apprêtent à dévorer après capture. D'un plumage entièrement noir, la frégate est considérée par les marins comme un oiseau de mauvais augure annonçant l'approche de la tempête.

L'albatros, un des plus gros parmi les oiseaux, en en exceptant l'autruche, bien entendu, a été également observé. Plus grand que la frégate et aussi beaucoup plus familier, il atteint l'envergure de 16 pieds. Il a l'habitude d'accompagner les navires et de se ravitailler de ce qui est à sa convenance parmi les détritiques que l'on

jette par-dessus bord. L'albatros n'a pas, néanmoins, l'endurance de la frégate : tous les quatre ou cinq jours environ, il est obligé de se percher dans la mâture du navire qu'il a adopté, le mauvais goût de sa chair huileuse le mettant à l'abri des tentatives de chasse des matelots de l'équipage. C'est encore, on en conviendra, un très beau résultat et qui laisse assez loin derrière lui les prouesses de nos pigeons voyageurs.

On a même prétendu que l'albatros se reposait en se laissant flotter sur les vagues par temps calme. C'est peu probable, car il ne manquerait pas d'amateurs sous-marins pour happer par les pattes une si belle proie.

Il y a, dans la puissance musculaire déployée pour ces tours de force naturels des grands oiseaux de mer, des enseignements certains à recueillir, mais enveloppés encore d'un véritable mystère.

Un seul fait reste indéniable, c'est que leur appétit est en proportion avec leur dépense énorme d'énergie.

Chacun de ces oiseaux engloutit chaque jour au moins l'équivalent de son propre poids de nourriture et quand leur bonne fortune les met sur la trace d'un banc de harengs ou d'un passage de poissons volants, ils font dans les rangs de ces malheureux animaux des hécatombes terribles.

—o—

Les présidents de la Suisse sont élus pour un an seulement.

UNE ARMÉE PACIFIQUE

La Garde du Pape

La garde suisse est chargée du service militaire intérieur du Vatican, ses attributions sont semblables à celles de toutes les troupes destinées à maintenir l'ordre dans les palais royaux et en même temps à rendre les honneurs militaires aux souverains.

Depuis la spoliation dont le pape fut victime de la part du roi d'Italie en 1870, les troupes pontificales n'existent plus.

Leurs glorieuses annales sont trop connues pour qu'il nous soit nécessaire d'insister, l'héroïsme des zouaves pontificaux, leur dévouement et leur abnégation pendant la guerre de 70-71 sont restés inscrits en caractères ineffaçables dans l'histoire et les noms de Sonis et de Charette évoquent pour tout le monde le noble souvenir de Loigny et de Patay.

Les dragons du Pape, sans avoir un passé aussi glorieux, ont vécu dans nos souvenirs popularisés par la gravure, dans leurs luttes contre les brigands. De toutes ces troupes il ne reste plus que les Suisses, car les gardes-nobles ne peuvent être assimilés à une troupe de formation militaire. Les Suisses, jadis nombreux, ont vu successivement, sous les deux derniers pontificats, leur nombre diminuer.

Ils sont actuellement réduits à une seule Compagnie, placée sous le commandement d'un officier qui a le titre de colonel.

Les hallebardiers ou "gardes suisses" sont d'une stature respectable. Ils sont remarquables par leur costume, dans lequel ils ressemblent aux valets de nos jeux de cartes. Raphaël dessina cet uniforme, en 1505, lorsque le pape Jules II créa la garde suisse, qui, bien que ne formant pas la troupe la plus nombreuse du Vatican, en est la véritable armée, si l'on peut ainsi parler. Elle est la seule qui grève les finances du Saint-Siège et dont la petite caserne soit comprise à l'intérieur du palais.

Les gardes suisses touchent une solde de 10 dollars par mois, sur lesquels ils doivent payer un de leurs repas quotidiens. Leur rôle consiste surtout à se poster dans tous les couloirs, à garder toutes les issues du Vatican. On ne peut franchir la fameuse porte de bronze sans l'assentiment d'un de ces gardes, aussi solide que du bronze et à peu près aussi cordial. On ne rencontre encore que des gardes suisses sur le palier des appartements du pape et dans la grande antichambre à laquelle ce palier donne accès. On parcourt ensuite une série d'antichambres.

La première est gardée par des "gendarmes pontificaux". Ceux-ci, de haute taille également, — ils ne peuvent avoir moins de six pieds, — portent le grand costume de la maréchaussée française, avec le bonnet à poil. Ils sont cent vingt

et ont pour mission de surveiller les escaliers, la cour Saint-Damase, les corridors, les jardins. Aucun visiteur ne peut dire qu'ils ne s'acquittent pas, avec un zèle parfois excessif, de leur mission.

Une deuxième antichambre est confiée à la "garde palatine". Celle-ci forme le corps le plus nombreux: quatre compa-



Un soldat du Pape

gnies de soixante hommes. Recrutée, depuis Pie IX, dans la petite bourgeoisie et les corps de métiers, elle fait, avec le dernier corps, la "garde noble", plutôt un service de cour qu'un service militaire.

Les gardes nobles sont préposés à la

surveillance des dernières antichambres qui précèdent immédiatement la salle où le pape reçoit les fidèles. Les gardes nobles, créés par Pie VII, se recrutent dans la fraction de l'aristocratie romaine qui n'a pas déserté le Vatican pour le Quirinal. Ceux-là ne sont pas aussi grands: 5 pieds 6 pouces est pour eux une taille suffisante. Le colonel qui les commande a sous ses ordres vingt-et-un officiers et sous-officiers, quarante-huit gardes et quatre clairons. Dans cette troupe de choix, les moindres postes sont fort recherchés. Seuls y sont admis ceux qui justifient d'un titre de noblesse reconnu depuis soixante ans au moins. Ils doivent posséder un capital qui ne soit pas inférieur à 4000 dollars et jouir d'une santé parfaite. Et s'ils ne peuvent se marier sans l'autorisation du commandant, en revanche, ils reçoivent la rare mission d'aller porter aux prélats, hors d'Italie, la nouvelle de leur élévation au cardinalat et de remettre à ceux-ci la calotte rouge.

Telle est la petite armée du pape, la plus pacifique de l'univers. Elle est bien aussi la plus inoffensive, car l'armement de ces gardes suisses, si valeureux dans les guerres d'autrefois, est resté ce qu'il était au moyen âge. Le Saint-Siège se contente de cette défense fictive. Il témoigne ainsi, une fois de plus, de son indifférence sereine à l'égard du progrès armé, car il n'est pas de force qui prévale sur son pouvoir spirituel.

— o —

Quelques personnes prétendent que le drapeau tricolore français est une création de la reine Marie d'Ecosse; elle l'aurait créé pour la garde suisse de France. Le blanc représentait la France, le bleu l'Ecosse et le rouge la Suisse. Si non e vero...

LES ARAIGNÉES EN SOUS-MARIN

Il est déjà étrange de voir une araignée nager: c'est le cas de l'argyronète. Or, cette curieuse petite bête a d'autres titres pour retenir notre étonnement: elle est munie d'une ceinture de natation et elle bâtit son nid sous l'eau, dans une cloche à plongeur.

L'argyronète est un tout petit insecte. Il habite les eaux stagnantes des mares. On l'y peut surprendre se livrant au plai-



L'araignée aquatique

sir de la natation. En l'observant de près, on remarque que son abdomen est entouré d'une mince couche d'air, une sorte de vessie qui facilite ses évolutions aquatiques en l'allégeant.

La maison qu'habite l'araignée d'eau est située au-dessous de la surface liquide. Elle est construite en fine toile imperméable à l'eau. Sa grosseur est celle d'u-

ne noisette. Son entrée est en bas. Elle est "amarrée" par un grand nombre de fils aux herbes voisines du bord.

La façon dont l'argyronète remplit ou renouvelle l'air de son domicile est très adroite. Elle monte à la surface de l'eau. Une fois qu'elle y est arrivée, elle soulève son extrémité abdominale, dont la pointe émerge à l'air respirable. Une bulle vient aussitôt se joindre à la couche de fluide qui enveloppe déjà une partie de son corps. C'est tout ce qu'elle voulait.

Ainsi chargée de sa provision, elle disparaît rapidement sous l'eau, nage jusqu'à l'entrée de son domicile, et, à l'aide de ses pattes postérieures, elle détache une bulle d'air. La bulle monte de quelques millimètres dans l'élément liquide et va se loger sous la cloche.

Petit à petit, les bulles, qui s'agglomèrent, finissent par regonfler le nid comme un aérostat. En un mot, c'est une parfaite cloche à plongeur.

L'araignée sort seulement de sa retraite pour chercher les insectes dont elle se nourrit. Quand elle s'en est emparée, elle les emporte dans son domicile.

— o —

CONTRE LES ALGUES VERTES

Quand un bassin d'un jardin se trouve envahi par une sorte de petite algue verte qui le couvre totalement ou en très grande partie, il n'y a guère d'autre remède que de vider le bassin; on le nettoie complètement, on le passe à la brosse très dure et on le laisse ensuite à sec pendant quelques jours.

UN ANIMAL CHAMPION DE BOXE

Les kanguroos se rencontrent en grand nombre en Australie et en Nouvelle-Zélande. Ce sont des mammifères dont la taille atteint souvent 6 pieds. Ils se nourrissent de fruits et d'herbes. Une de leurs principales caractéristiques est la disposition de leurs pattes postérieures qui sont, en proportion, beaucoup plus grandes que celles de devant. Vous remarquerez aussi sur notre gravure leur forte queue dont ils se servent pour se soutenir, lorsqu'ils marchent.

A cause de cette inégalité de leurs jambes, ils ne sauraient qu'occasionnellement se tenir à quatre pattes: ainsi, l'habitude d'avoir les deux pattes antérieures libres, les dispose naturellement à s'en servir comme nous le faisons de nos mains. Quand ils mangent, ils portent leur nourriture à leur bouche, comme des singes ou comme des hommes.

La bizarrerie de ces animaux et la vague ressemblance que leur attitude leur donne avec l'homme, a incité différents barnums à apprendre la boxe aux kanguroos.

Ils se montrent d'excellents élèves et rencontrent actuellement, sur les scènes de différents théâtres, de légitimes succès.

Un journaliste de Chicago a donné un jour aux lecteurs du "Boxing", le compte-rendu d'un match en règle au cours duquel, Jim, kanguroo de sept ans, avait vaincu un pugiliste nègre.

"Il apparut, écrit notre confrère, dès les premières rounds, que la supériorité de l'animal sur l'homme était incontestable:

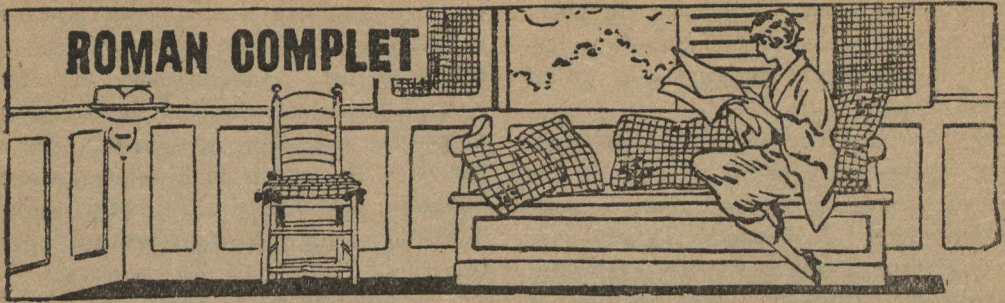
vitesse supérieure, énergie à recevoir les coups et à les donner; enfin, une très grande force qui, par trois fois, envoya rouler le combattant noir sur le sol. A la septième reprise, ce dernier était définitivement vaincu".



Le kanguroo-boxeur.

M. J. Baxter, le maître du kanguroo et son professeur de boxe, dit que Jim prit, dès le début, un vif plaisir à cet exercice. Les trois ou quatre premières leçons seules, où le pauvre animal "encaissait" les coups sans savoir les rendre, lui semblèrent désagréables. En une dizaine de séances, il devint un boxeur présentable.

Ajoutons que les kanguroos boxeurs sont munis de gants fortement remboursés destinés à amortir le choc.



ROBERT LAVERNY

Par Auguste FAURE

... Il y avait foule ce soir là, au Châtelet, à l'occasion de la rentrée du grand premier rôle Robert Laverny, dans une pièce militaire à spectacle : "Les Va-Nu-Pieds de l'An Deux !"

Tout Paris, non pas le tout Paris des oisifs et des snobs, mais le grand Paris des faubourgs, tout vibrant d'enthousiasme et de chauvinisme, (on était à la fin de l'Empire), était descendu des plébéiennes hauteurs de Belleville, et des sphères roturières de la Gaité Montparnasse, pour saluer, de ses acclamations, son idole qui revenait d'une fructueuse et brillante tournée au pays des boyards.

Quel heureux homme que ce Laverny ! La voix tonnante, le geste large et dominateur, il avait été tour à tour Marceau le beau hussard de la première République, le Kléber, le fougueux défenseur de Mayence, Hoche, le pacificateur de la Vendée. Depuis dix ans, entre onze heures et demie et minuit moins le quart, il conquerrait crânement, à l'assaut, toutes

les capitales du monde ; à cheval, le chapeau en bataille, le sabre au poing, écrasant infailliblement l'ennemi, il opérait, à la fin du cinquième acte, son entrée triomphale, suivi d'un resplendissant état-major, au milieu des resplendissantes fanfares de douze trompettes de cavalerie, payés trois francs par soirée, par un directeur parcimonieux.

A ce moment, Laverny, campé fièrement sur sa monture gris-pommelée, était tout simplement superbe, et il se rengorgeait sans fausse modestie, en écoutant le "représentant du peuple, commissaire de la Convention", déclarer, entre deux roulements de tambour, que le général en chef "avait bien mérité de la patrie !"

En avait-il taillé des croupières, celui-là, aux Allemands, aux Autrichiens voire même à nos bons amis les Russes ! Inutile de vous dire, n'est-ce pas ? qu'après la représentation, ce sabreur s'humanisait, et qu'à la brasserie du "Sapin des Vosges", sise boulevard de Strasbourg, on aurait pu voir, vers deux heures du matin, "l'intrépide général français", se livrant, en compagnie de Blücher, de Souwaroff, de l'Archiduc Charles, de Wel-

lington, et d'autres ennemis de notre pays, à de copieuses libations, dans lesquelles le patriotisme ne jouait plus qu'un rôle secondaire.

Les "Va-Nu-Pieds de l'An Deux" n'étaient guère autre chose qu'une de ces grandes parades militaires, dans le goût du "Napoléon" d'Alexandre Dumas, sortes de fresques scéniques, découpées en innombrables tableaux, dans lesquels le personnage principal se détachait en relief. Ce personnage, auquel Laverny apportait l'appoint plus ou moins documentaire, de sa carrure athlétique et de sa voix claironnante, n'était autre que Hoche, dominant la pièce, tour à tour garde-française, aide-de-camp du général Levequeur à l'armée des Ardennes, chef de bataillon à l'armée du Nord, général de division, commandant en chef l'armée de la Moselle.

Tous les épisodes de la vie de Hoche défilaient dans cette épopée quelque peu déclamatoire et emphatique ; c'étaient Woerth, Froeschwiller, le blocus de Landau, le mariage de Hoche à Thionville avec Adélaïde Dechaux, la captivité du général à la Conciègerie, Quiberon, l'écrasement des derniers Vendéens, la descente en Irlande, puis l'immortelle page de l'armée de Sambre-et-Meuse, les batailles de Neuwied et d'Altenkirchen, et, enfin, la mort du héros à Wetzlar.

La représentation ne fut pour Laverny, qu'une ovation indescriptible. Au neuvième tableau, l'entrée à Wissembourg, quand il apparut, lançant hardiment son cheval du fond du praticable, et arrivant sur la scène, à la tête de son corps d'officiers, le paradis frémissant et houleux se leva, prévoyant avec sagacité qu'il allait se passer quelque chose.

Fanfares de gloire ! Sur les étiques chevaux du manège de la rue des Lavandières Sainte-Opportune, la figuratio

étalait ses grâces, avec une morgue princière. Sous un arc de triomphe orné de feuillage, les "Va-Nu-Pieds de l'An Deux" passaient, étalant les héroïques défroques exhumées du magasin des accessoires. Au milieu de la scène, Laverny écoutait, avec une dignité magistrale, le boniment sonore du représentant Lacoste...

"...Au nom de la Convention Nationale ! Au nom de la République Française, une et indivisible, le représentant du peuple Lacoste, déclare que Lazare Hoche a bien mérité de la patrie !"

Dans un geste large, les deux grands hommes, s'étreignaient d'une accolade prolongée devant le front des troupes. Alors, aux accents de "Sambre et Meuse", les héroïques défroques recommencèrent à défilier sous le triomphal portique. Cette fois, le paradis n'y put tenir ; semblable à une machine qui n'aurait pas de soupape de sûreté, son enthousiasme creva à la chute du rideau, et, de cette atmosphère ou flottait une indéfinissable odeur de chien mouillé et de cervelas à l'ail, une clameur s'éleva tonitruante, formidable :

— Laverny ! Laverny !

Laverny dut revenir saluer huit fois ! Il ressentait une émotion sincère en retrouvant son bon peuple de Paris, cet aréopage de titis qui berce, de ses suffrages exubérants, l'oreille vaniteuse des cabots. Oui ! Paris ! Il n'y avait que Paris, et maintenant qu'il y était rentré, il se proposait bien de ne plus le quitter, quand bien même on lui offrirait de jouer, comme Talma à Erfurt, devant un parterre de rois !

Oui, il était heureux de retrouver son

Paris, vibrant et tapageur, et d'y interpréter des oeuvres moins littéraires, mais plus populaires, que les comédies d'Augier et de Dumas, qu'il venait de jouer

à Pétersbourg. Malgré son désir intime, qui était de pontifier un jour, à la Comédie-Française, dans le sillage des Bressant et des Delaunay, il se sentait plus à son aise dans un répertoire moins affiné, mais plus retentissant, que celui de la maison de Molière.

La représentation se termina dans une véritable apothéose pour Laverny...

Il était minuit, et le comédien remontait à sa loge pour se déshabiller, quand il rencontra le gros Monrose, un de ses camarades de la pièce, qui lui dit, tout en lui donnant une vigoureuse poignée de main :

— Mes compliments, vieux frère ! tu les as littéralement 'empaumés' avec ton geste à décrocher les lustres, et ton coup de gueule patriotique ! Aussi, pour fêter ton retour, je t'offre l'hospitalité cette nuit dans ma petite maison d'Asnières, à "Cabot's House"; nous allons prendre un sapin pour ne pas manquer le dernier train... Un petit souper nous attend là-bas, préparé par quelqu'un que tu connais bien... Ça te changera un peu de la cuisine des moujicks !

Laverny accepta, sans se faire prier... Il avait une solide amitié pour Monrose, dont les conseils lui avaient été d'une précieuse utilité, à ses débuts dans la carrière dramatique.

C'était la gaieté personnifiée que Monrose ; joufflu comme une pomme d'api et replet comme une tonne, il était, depuis un temps immémorial, voué à l'emploi de comique. Le public était aux anges, quant à l'endroit le plus sombre du mélodrame en vogue, il voyait apparaître la bonne figure de Monrose, aussi ronde qu'un fromage de Hollande, et éclairée par deux petits yeux mobiles, rieurs, pétillants de Malice... Au milieu de cette physionomie, et la relevant en quelque sorte, un nez retroussé en pied de mar-

mite, moins grand que celui de l'immortel Cyrano, mais aussi spirituel : le nez de Scapin, de Mascarille, et des valets de Molière, trompette goguenarde et narquoise, lançant finement le lazzi hilarant ou l'ironie acérée.

Dans les Va-Nu-Pieds de l'An Deux", Monrose remplissait un rôle bourré de gros effets comiques ; celui de cuisinier d'un marquis de l'armée de Condé. Il traversait la pièce, toujours contrarié dans ses désirs de balthazars et de ripailles, par ces satanés sans culottes qui, ennemis des délices de Capoue, arrivaient toujours à temps pour renverser le couvert qu'il s'était donné tant de mal à dresser.

Monrose était un excellent homme, adoré de ses camarades du théâtre, d'abord à cause de son inaltérable bonne humeur, ensuite, à cause de sa bonté, dissimulée sous une rudesse apparente. C'était un "enfant de la belle", dans toute l'acceptation du mot : d'abord, apprenti ciseleur, chez un bronzier du Marais, il avait contracté le goût du théâtre en allant, tous les samedis, à Beaumarchais, où sa mère était ouvreuse, déguster les beautés de ce vieux répertoire dramatique, qui eut autrefois pour artisans : Bouchardy, Pixéricourt, Ferdinand Dugué, Brisebarre, Eugène Nus, et enfin Adolphe d'Ennery, père du mélodrame larmoyant, auquel nous devons la "Grâce de Dieu" et les "Deux Orphelines."

Quelque chose avait gêné Monrose au début de sa carrière : son physique qui, on l'a vu plus haut, n'avait rien de sombre et de sinistre, au contraire. Avec sa large face, rubiconde, sur laquelle flottait perpétuellement un sourire plein de finesse, il avait forcément versé dans l'emploi de comique, qu'il remplissait, depuis plus d'un quart de siècle, à la satisfaction générale.

Oui ! cet homme qu'avaient bercé tant

de fois les tirades songuinaires de "Lazare le Pâtre", du "Sonneur de Saint-Paul", de "César Borgia", avait dû se résigner au rôle de pître et de queue-rouge. Avec sa figure de Roger-Bontemps, il apportait dans toutes les machines lugubres, bourrées de coups de poignard, d'enlèvements, de rapt, de massacres, son rire énorme et français, chantant la joie de vivre, sa gaieté naturelle et de bon aloi qui jamais, ne s'ombrait dans la charge.

Monrose habitait à Asnières, un petit pavillon en bordure du chemin de fer, cottage coquet enfoui sous la vigne vierge et le chèvrefeuille. Sa femme était morte, il y avait de cela, une vingtaine d'années, en mettant au monde une fille, Marcelle, qui, à l'époque où commence ce récit, était bien la plus adorable créature qu'on pût rencontrer. C'était une brune ravissante, avec ce teint mat et doré des Napolitaines, qu'on retrouve aux pays du soleil, au bord de la mer de Sorrente. Elle vivait, dans le pavillon, en compagnie de sa bonne, la vieille Marianne, s'occupant à des ouvrages de broderie, et à la peinture à l'aquarelle, pour laquelle elle annonçait de véritables dispositions. Avec cela c'était une musicienne exquise, possédant un contralto superbe, une voix à la Falcon, grave et profonde, avec laquelle elle charmait, pendant les après-midi d'été, les loisirs du vieux Monrose.

Dans leur compartiment, les deux cabots échangeaient leurs impressions, tout heureux de se retrouver, joyeux et bien portants, après une longue séparation. Avec une indéniable complaisance, Monrose écoutait Laverny, narrant avec cette fatuité, un peu enfantine, qui est le défaut des comédiens les étapes de son exode triomphal au pays des Romanoff.

— J'espère bien, dit Monrose, que tu es revenu avec des cadeaux ?

— J'en ai plein mon sac de voyage,

dit Laverny, et Marcelle, j'en suis sûr, sera heureuse, un de ces jours, de fouiller dans tous ces bibelots. Le Tzar lui-même un soir que je jouais, à Pétersbourg, Armand Duval, de la "Dame aux Camélias", m'a fait remettre cette magnifique épingle, ce saphir de l'Oural de toute beauté, qui étincelle à mon plastron. Quant aux grands ducs, ils étaient aux petits soins pour moi...

— Peste ! mon empereur ! tu m'en bouches une surface ! s'exclama Monrose un peu estomaqué par le récit de son camarade.

A ce moment la portière du wagon s'ouvrit. Asnières ! criaient les employés.

Les deux amis descendirent et sortirent de la gare. Au bout de cinq minutes de marche ils étaient à une centaine de mètres du pavillon de Monrose "Cabot's House"; de la rue, on apercevait, au premier étage, une table brillamment servie, qu'égayait, au centre, une énorme corbeille de fleurs.

— Vois-tu, dit Monrose, en désignant du doigt le pavillon... Tout est prêt ! Nous allons faire là, tout comme des Roués du temps de la Régence, un petit souper dont tu me donneras des nouvelles...

Comme ils arrivaient près de la grille du jardin, une ombre gracieuse se dressa devant eux, pendant que, s'efforçant de prendre le ton militaire, une voix claire et mélodieuse (c'était Marcelle), lança ces mots :

— Qui vive !

— France et Russie ! riposta Monrose, avec à propos.

— Avance à l'ordre !

La grille s'ouvrit ; la tête charmante de Marcelle apparut... Les deux hommes entrèrent... Monrose embrassait sa fille... Puis, doucement, la poussant vers le nouveau-venu :

— Allons, fit le vieux cabot, je vois Marcelle, que tu t'es mise en frais... Je ne sais si tu as tué le veau-gras, mais ce dont je suis sûr, c'est que je ramène l'Enfant prodigue !

— Oh ! quel bonheur ! Monsieur Robert, s'écria Marcelle, en sautant au cou de Laverny. Quel bonheur ! Venez vite faire honneur à mon souper... Vous me raconterez des histoires de Russie, des chasses à l'auroch, des repas de table d'hôte avec des oeufs de sterlets et des beefsteaks d'ours...

Et, légère et vive comme un oiseau, les précédant, une lampe à la main, elle gravit les marches du péristyle.

II

Les deux cabots avaient une faim terrible : en un clin d'oeil et avec la rapidité qui convient aux gens de théâtre, ils expédièrent le souper de Marcelle, puis, devant la théière fumante, ils causèrent un bon moment. Ils éprouvaient une béatitude infinie à remuer quelques instants la cendre de leurs souvenirs. Et, comme Laverny affirmait, une fois de plus son ambition d'entrer à la Comédie Française, Monrose avec sa paternelle bonhomie, le morigénait doucement :

— Nous sommes tous les mêmes, vois-tu, dans le métier de comédiens... des fantoches qu'emplit une vanité démesurée, et qui jaugeons une formidable dose d'outrecuidance ! Je me demande un peu, par exemple, ce que tu feras, chez Molière, à vouloir chausser les cothurnes de Ligier ou de Beauvallet... Tu seras peut-être passable dans le drame romantique, dans "Henri III", dans "Ruy-Blas" dans "Hernani"... Mais je ne te vois pas bien installé devant la mangeoire classique, et triturant, avec tes mâchoires faubouriennes, les indigestes alexandrins de

"Mithridate" ou de "Britannicus"... Chimère ! folie que tout cela, vois-tu bien ! N'as-tu pas de quoi être le plus heureux des hommes !

Ne sais-tu pas que tu fais battre, tous les samedis de paie, aux accents de tes borygmes patriotiques, le coeur de ces faubourgs de Paris, qui, sur un signe de toi, marcheraient t'escortant dans les rues, tels à Rome, les licteurs précédant l'Impérator. Ne sais-tu pas que les fillettes aux frisons d'or et au nez retroussé, qui poussent l'aiguille dans les ateliers de couture, et qui déjeunent avec deux sous de pommes de terre frites, rêvent des heures entières en contemplant ton profil de médaille à la vitrine des libraires... Alors, que te faut-il ?

Il avait allumé sa bouffarde, et regardant la fumée qui montait au plafond, en spirales, il continua :

— J'aurais bien voulu, moi aussi, faire autre chose que ce que je fais... J'aurais voulu être comique, mais un comique fin, délicat... un comique de race... Malgré mes efforts, je n'ai pu y réussir... J'ai dû me cantonner dans la farce, dans la basse pîtrerie, car mon physique trahissait ma bonne volonté... Oui, j'aurais voulu jouer les "Faux Bonshommes", être Jonas de "Patrie", un être hybride, ayant à la fois le don du rire et le don des larmes, le Triboulet du "Roi s'amuse" par exemple... Hélas ! j'ai dû rogner les ailes à ma fantaisie, et renoncer à mettre, quelque jour, un masque de tristesse sur ma face en pleine lune !

Il disait cela, sans colère, sans amertume, en homme pesant le néant des choses... Puis, tirant la morale de son discours...

— Après tout, vois-tu, il y a des instants où je suis heureux de remplir consciencieusement ce rôle de perpétuel bouffon... Que veux-tu ? je fais rire ! ce qui

est énorme, et sur toutes ces figures que je vois, chaque soir, s'entasser à l'amphithéâtre, haletantes des soucis quotidiens et de la bataille de la vie, je place, moi, Monrose, un rayon de soleil, et je donne, à tous ces pauvres diables, un morceau de cette galette de santé, que Mürger appelait avec sa verve bon enfant, le pain béni de la gaieté ! Voilà, mon vieux ! Et souvent, je remercie Dieu de m'avoir gratifié de ce facies ennemi de la mélancolie, qui me permet d'amuser tant de gens, auxquels tant d'autres ne savent apporter que tristesses et idées moroses...

— Tu as raison ! dit Laverny, et ta maison est la maison du philosophe.

— Oui, répliqua Monrose, ma maison est celle du philosophe... Tout cela grâce à cette Marcelle qui me gêne, et qui, lorsque, par hasard le spleen vient cogner à ma porte, le met en fuite avec son rire d'enfant !

— Ah ! fit Laverny en regardant Marcelle, si tu m'avais dit cela au début de ta harangue, j'aurais appris tout de suite le secret de ton inaltérable bonne humeur ! Bien souvent, j'ai fait ce rêve d'avoir, à mon tour, quelque chaste et divine créature assise à mon foyer, et, n'ayant pas, comme toi, une fille adorable, j'ai dû chercher, dans mes pérégrinations à travers le monde, la compagne exquise et désirée, qui, unissant ses destinées aux miennes, viendrait apporter un calme dénouement à mon existence orageuse de célibataire. J'ai eu parfois de vagues désirs de bonheur tranquille, d'idylle à la Bernardin de Saint-Pierre, se continuant dans la félicité du mariage, et venant se fleurir, plus tard, d'une guirlande de berceaux emplis de marmots jouchus et roses... Malheureusement, moins heureux que le plongeur du Sonnet à Madame de Rouvres, je n'ai pu trouver encore la

perle idéale, étincellant du feu de toutes les perfections, du rayonnement de toutes les grâces, et comme le pèlerin qui, épuisé de fatigue et de lassitude, s'assied sur le bord de la route, désespérant d'atteindre le but de son voyage, s'est renoncé à l'espoir de rencontrer l'âme soeur et tutélaire à laquelle j'aurais voulu consacrer le reste de mes jours, dans l'attitude de constance et de fidélité du page de la légende, chantant un perpétuel "lied" d'amour, au pied de la reine Berthe.

— Mais, dit Marcelle, fixant sur Laverny ses grands yeux noirs et songeurs, sachez-vous, Monsieur Robert, que cette perle d'un orient si pur, cette créature exquise en un mot, si vous ne l'avez pas rencontrée... c'est peut-être parce que vous avez mal cherché...

Elle s'arrêta tout à coup, rougissante, comme honteuse d'en avoir trop dit et, pour cacher son trouble, elle se leva pour apporter sur la table un cabaret à liqueurs en vermeil... Elle plaçait devant les deux amis, les gobelets finement ciselés, et Laverny, rendu soudain rêveur, regardait avec complaisance, le bras blanc de la jeune fille, émergeant de la manche du peignoir de surah...

— Allons ! déclara Monrose, tu me fais l'effet de devenir singulièrement pompier, et tu risques fort, si tu attends, pour te marier, d'avoir mis la main sur cette créature étourdissante, de mourir célibataire... Tu te contenteras, comme tout le monde, d'une bonne fille qui te donnera de beaux garçons, que tu seras heureux de voir grandir... Je t'aiderai à trouver la personne qui te conviendra.

A ce moment, on entendit un bruit de pas, devant la maison... Monrose se leva, et, allant à la fenêtre, se faisant un porte-voix de ses grosses mains, il héla vigoureusement une ombre qui passait, portant un objet de forme oblongue, as-

sez semblable à une boîte à violon :

- Ohé ! Bonvalet ?
- Qué s'acco ?
- Montez trinquer avec nous !
- Avec plaisir.

Deux minutes après, le dénommé Bonvalet faisant son entrée ; Bonvalet auquel Monrose sous-louait le deuxième étage du pavillon, était le Philémon d'un ménage sans enfants, touchant exemple d'accord et de parfaite uniformité de goûts. Le père et la mère Bonvalet, comme on les appelait à Asnières, avaient dépassé la cinquantaine : le mari, petit homme bedonnant à barbiche grisonnante, employé dans une grande administration, partait à son bureau, tous les matins, à neuf heures, et rentrait le soir à cinq heures et demie. La femme s'occupait chez elle, à divers travaux de ravau-dage, qui augmentaient quelque peu les ressources de la maison.

Le père Bonvalet était un ancien premier prix de violon du Conservatoire, que les vicissitudes de l'existence avaient fait verser dans la bureaucratie. Il avait eu le tort, ou peut-être le bon esprit, de se marier très jeune, et voyant que son stradivarius ne lui permettait pas de joindre les deux bouts, il s'était résigné, lui cent-millième, à s'atteler au timon du char de l'Etat, moyennant un traitement de 2,400 francs par an. Après un travail de termites, étant donné son peu de relations, le bonhomme était arrivé à rentrer comme premier violon à l'Opéra-Comique, ce qui, joint à son traitement, permettait, comme il le disait, de faire "bouillir le pot-au-feu".

Monrose tenait ces braves gens en singulière estime ; il aimait à causer avec le vieux Bonvalet... Pourtant une chose intriguait l'acteur : il entendait souvent, la nuit vers trois heures du matin, le pas du rond-de-cuir au-dessus de sa

tête. Mais ce n'était plus le pas tranquille et posé du père Bonvalet, partant à son bureau ou rentrant chez lui ; c'étaient de fiévreuses allées et venues entrecoupées parfois d'exclamations de triomphe, voire même de fredons musicaux. Que diable peut faire ce bonhomme à pareille heure ? songeait Monrose.

Ce qu'il faisait ? Mystère impénétrable !

Nul n'avait pu le savoir : en vain, Monrose scrutait-il, le lendemain, le visage du bureaucrate, espérant y découvrir une trace des agitations de la nuit. Peine perdue ! le masque de l'employé restait impénétrablement placide, aussi reposé que celui d'un homme qui aurait dormi vingt-quatre heures.

Bonvalet se tenait debout, sanglé dans sa redingote... Il serra la main de Monrose et de Laverny, et présenta ses compliments à Marcelle... L'on causa... des banalités... de la pluie, du beau temps, de la durée probable du Ministère, de Gambetta que le procès Baudin venait de mettre en relief, des bruits de guerre avec la Prusse.. Monrose avait rempli les verres d'un Pomard, couleur de rubis :

— A la vôtre ! père Bonvalet !

— A la vôtre ! Messieurs ! Serviteurs ! Mademoiselle !

Le vieux bureaucrate lampa consciencieusement son verre, puis faisant claquer sa langue contre son palais, avec un air connaisseur :

— Fameux ! fit-il.

Il s'était accoudé sans façon au buffet, les prunelles dans les yeux clairs de Monrose, quand l'acteur lui dit à brûle-pourpoint.

— Ah ça ! père Bonvalet ! vous allez me trouver bien curieux, mais, que diable pouvez-vous fabriquer toutes les nuits à trois heures du matin ?...

Le bureaucrate rougit jusqu'aux oreilles ; sa petite figure de pomme tapée passa par toutes les nuances de l'arc-en-ciel, et d'une voix troublée, il répondit :

— Ce que je fabrique ! Monsieur Monrose ? ce que je fabrique !...

Et, enflant ses joues, avec un orgueil non déguisé :

— Monsieur Monrose... je fais un opéra !

— Un opéra ?

— Tout ce qu'il y a de plus opéra ! Trois actes et quatre tableaux ! Voilà dix-sept ans que je suis là-dessus !

Le gros rire de Monrose éclata, sonore :

— Vous ne devez pas être loin de la fin ?

— Erreur ! Monsieur Monrose ! erreur ! Je ne suis jamais content de mon oeuvre, et je recommence le lendemain, ce que j'ai fait la veille... Du reste ! attendez !

Et, avec l'agilité du chat sauvage, Bonvalet enjamba son étage, et redescendit, porteur d'un volumineux manuscrit, sur la couverture duquel se détachait, en ronde moulée, ce titre plein de promesses.

ALAIN BLANCHARD Opéra en trois actes.

Le rond-de-cuir laissa tomber sur la table son manuscrit, et frappant sur la couverture de son petit poing fébrile...

— Monsieur Monrose ! il y a là-dedans dix-sept années de travail, et le jour où je pourrai faire jouer cet opéra, je serai riche... Mais vous allez me demander ce que c'est que cet Alain Blanchard qui tombe de la lune... Alain Blanchard, Monsieur Monrose, n'est autre qu'un héroïque soldat, capitaine des arballétriers en 1419, et défendant, pour le roi de France, la ville de Rouen contre Henri V d'Angleterre... le digne Alain Blanchard,

trompé par le traître Guy le Bouteiller, gouverneur de Rouen, se vit obligé de rendre la ville aux Anglais... Il pouvait racheter sa vie, moyennant une rançon ; il dédaigna ce honteux marché et fut décapité proprement... On connaît son histoire ! Voilà ce que c'était que cet Alain Blanchard, dont la loyale figure m'a séduit... Le pauvre soldat ! il pourra se vanter d'avoir été soigné après sa mort, celui-là ! J'ai composé moi-même mon poème, et comme en fait de musique, je ne crains personne, j'ai fait ma partition d'un bout à l'autre, depuis la première mesure de l'ouverture, jusqu'au point d'orgue du finale... Il y a là-dedans, je le dis sans fatuité, du talent à revendre... et voilà !

— En ma qualité de profane, dit Monrose, je regrette de ne pouvoir juger des mérites de votre oeuvre, mais un de ces jours, montrez donc cela à Marcelle qui est une musicienne experte... Vous vous comprendrez certainement tous les deux, sur ce, excusez mon indiscrétion !

— Il n'y a aucune indiscrétion, Monsieur Monrose, et dans l'avenir, j'espère avoir le plaisir de vous convier, ainsi que Mademoiselle et Monsieur, à la première représentation...

— Je le souhaite de grand coeur, mon cher Bonvalet !

Le vieux bureaucrate remonta chez lui et remplaça, religieusement son manuscrit dans sa bibliothèque.

C'était donc vrai ! le père Bonvalet avait fait un opéra. Cette partition, c'était la plus grande pensée de la vie de ce pauvre musicien ! combien de fois à l'orchestre de l'Opéra-comique, Bonvalet s'était-il fait rappeler à l'ordre, alors que plongé dans une secrète extase, il laissait vaguer ses yeux sur le rideau rouge qui allait se lever une fois de plus, sur le "Chalet" ou le "Pré aux Cleres". Et,

quand le ténor adoré du public faisait son entrée, le buste cambré dans son pourpoint cerise, il semblait à Bonvalet que son Alain Blanchard entrait en scène... quel rêve ! Le violoniste, brisé au répertoire, tenait sa partie en virtuose, mais sa pensée flottait ailleurs ! Il avait déjà parlé de son oeuvre au Directeur, lequel lui avait répondu avec un sourire indulgent : "On verra ! Monsieur Bonvalet ! on verra !" Ce "on verra !" pour le violoniste, équivalait à une promesse formelle ; il n'y avait plus qu'à patienter ! Le vieux musicien se voyait déjà au foyer, pendant les répétitions de son ouvrage, donnant à tous un avis judicieux, engageant le ténor à ne s'échauffer qu'aux bons moments, la basse à éviter ses tendances mélodramatiques. Comme il les stylerait tous... tous ! Et, pendant qu'il se jetait à corps perdu, dans cette vision grisante et paradisiaque, le bâton du chef d'orchestre frappant sur son pupitre, le rappelait à la réalité, et Bonvalet, premier prix de violon du Conservatoire, levait son archet, cherchant encore, Tantale de la musique, à retrouver sa chimère envolée dans les frises de l'Opéra-Comique !

III

Quand Laverny monta se coucher, il pouvait être trois heures du matin : un peu surexcité par le Pomard de Monrose, le comédien se mit à la fenêtre, et passa encore un bon moment à fumer plusieurs cigarettes. Il faisait un temps magnifique : le ciel, d'un bleu de velours, était piqué d'étoiles, et le grand silence de la nuit n'était troublé que par le monotone susurrement d'un grillon tapi dans la verdure.

Et Laverny se sentait tout heureux de vivre une bonne journée de campagne, en

compagnie de Monrose et de sa fille (le théâtre ne donnant pas de matinée, pour ne pas surmener les artistes.) Il revoyait passer devant ses yeux le ravissant profil de Mlle Monrose : soudain, il tressaillit en apercevant, dans le jardin, l'ombre svelte de Marcelle... La jeune fille allait fermer la grille du pavillon et détacher la chaîne de Roméo, un énorme danois préposé à la garde de la maison. Tout en revenant, elle fredonnait les couplets de "Mireille":

Voici la saison mignonne !

Voici la saison !

Où les galants font leur choix !

L'amour vole et papillonne

Par les prés et par les bois !

Les jouvenceaux sont en quête

De filles à marier,

La mère fait la coquette,

Le père se fait prier,

Et plus d'un anneau se donne,

Qu'on passe à de jolis doigts !

Un bruit de porte qu'on referme. Marcelle montait l'escalier ; le comédien ferma sa fenêtre, se coucha, mais il ne put fermer l'oeil, et jusqu'à l'aube, à son oreille préoccupée le refrain de la jeune fille vibra, frais et printanier :

Voici la saison, mignonne !

Voici la saison !

Le lendemain matin, à sept heures, Laverny, chaussé d'espadrilles, coiffé d'un gigantesque yokohama, descendit au jardin. Il ne voulait pas réveiller Monrose qui, il le savait, aimait à faire la grasse matinée. L'heure était délicieuse, à peine troublée par le cri sonore d'un coq du voisinage qui, esclave de la Diane, ébranlait les échos d'un retentissant : cocorico !

Le comédien se promenait dans les allées du jardin, tout heureux de respirer le parfum subtil et pénétrant, qui montait du calice des fleurs ; quel changement pour lui d'évoluer dans l'admirable décor de la nature, au milieu d'une herbe qui, pour ne pas être luxuriante, n'en était pas moins véritable, loin, bien loin de ces toiles de fonds de théâtres, dont il avait, tant de fois, plus que personne, apprécié les multiples et déplorable aspects.

Tout à coup, il tressaillit : là-bas, tout au bout du jardin, il venait d'apercevoir Marcelle. Elle était accroupie, occupée à arracher des radis roses. Dans son négligé du matin, elle lui apparaissait encore plus jolie qu'auparavant.

En l'apercevant, elle eut un petit cri effarouché :

— Monsieur Robert ! Oh ! la bonne surprise ! Venez ici, vilain paresseux... Vous allez m'aider à finir ce carré de radis...

Il obéit, docile, et se mit en devoir d'arracher les radis roses... Elle le regardait du coin de l'oeil, et soudain, éclatant d'un rire perlé qui découvrit ses dents éblouissantes :

— Oh ! dit-elle, que vous êtes drôle dans ce costume... En vérité ! qui reconnaîtrait en vous l'illustre général, tout chevronné de victorieuses batailles... Ah ! si le "paradis" du Châtelet pouvait vous voir avec ce yokohama ! Je crois que votre prestige n'y gagnerait pas... Si les Autrichiens de la figuration pouvaient vous contempler ainsi, pendant un quart d'heure, vous seriez perdu de réputation, mon pauvre ami, et tous ces gens-là quitteraient bien vite leurs illusions devant cet Annibal transformé en Cincinnatus !

— Vous êtes méchante ! répliqua-t-il... Vous ne savez donc pas que cet illustre

général tremble, auprès de vous, comme une feuille, et que lui, qui est habitué à entrer à cheval dans toutes les capitales de l'Europe, ressent un trouble indicible, en arrachant près de vous... de prosaïques radis roses...

— Tiens ! tiens ! je vous croyais une âme plus stoïque... Décidément, papa me conte des histoires, quand il me dit, tous les soirs, en rentrant : Ah ! si tu voyais Laverny dans les "Va-Nu-Pieds" ! Il est tout simplement superbe ! Quels gestes ! quelle envergure ! surtout quand il va débloquer Landau, en criant : En avant ! mes amis ! et vive la Nation !

Puis, l'observant, malicieuse :

— C'est égal ! pour un homme qui débloque Landau tous les soirs, vous n'avez pas la patte pour arracher les radis. Tous ceux que vous tirez sont creux... comme les pièces de Monsieur Ponson du Terrail :

Elle avait saisi quelques radis arrachés par le comédien, et les cassait, entre ses ongles roses, lui faisant voir qu'ils étaient épouvantablement creux... Il se mit à rire, et laissant là sa besogne :

— Décidément, dit-il, je ne suis bon à rien !

— Il faut vous rendre utile, fit Marcelle, avec un petit air d'autorité qui lui allait à ravir... Prenez donc l'arrosoir, mon cher général, et daignez jeter un peu d'eau sur ces dahlias qui meurent de soif !

Obéissant, il courut à la fontaine, et arrosa consciencieusement les fleurs... Quand ce fut fini, elle reprit :

— Ici, on ne mange pas comme au théâtre, avec un poulet en carton doré et de la garniture de vol-au-vent, si vous le voulez bien, nous allons aller au marché. Oh ! n'ayez pas peur ! Ce n'est pas bien loin ! vous avez fait des campagnes plus difficiles.

Elle jeta une mantille sur ses épaules, et prit un grand panier qu'elle lui confia, en ajoutant :

— Vous voilà chargé de l'intendance... Cela vous changera un petit peu...

Il éprouvait une sensation délicieuse à écouter ses boutades... Quand elle eut fait ses provisions, elle donna cinquante centimes à un gamin, pour reporter le panier à la maison, et dit au comédien :

— Allons faire une petite promenade au bord de l'eau... voulez-vous ?...

Il accepta, offrit son bras... Ils descendirent vers la Seine, encore couverte d'une buée légère et vaporeuse... Dans le lointain, le Mont-Valérien estompait sur l'horizon sa masse énorme et sombre...

Ils allaient à petits pas ; dans les peupliers du chemin de hâlage, les merles sifflaient à plein gosier... Alors, Laverny, prenant la belle voix profonde des situations pathétiques, laissa tomber ces mots :

— Ecoutez-moi, Marcelle ! Je ne sais comment m'y prendre, pour vous dire ce que je ressens, en retrouvant dans la jeune fille accomplie et charmante que vous êtes aujourd'hui, la fillette en robe courte et en nattes que, le dimanche soir, je reconduisais souvent à sa pension, en compagnie du père Monrose... Aussi, aidez-moi un peu... Je vous disais hier que dans mes pérégrinations à travers le monde, je n'avais pu rencontrer la femme à laquelle, je serais heureux de donner mon nom... Eh ! bien ! je me suis aperçu depuis que je n'avais pas besoin de la chercher plus loin... Elle demeure... pas bien loin d'ici... à "Cabot's House," comme dit votre père, et, si vous voulez m'y autoriser, je viendrai maintenant lui faire régulièrement ma cour...

— Dieu me pardonne ! répliqua Marcelle, mais vous me faites l'effet d'être amoureux... Eh bien ! vous allez vite en

besogne, vous !... On voit que vous êtes habitué à mener les choses militairement, et que vous croyez qu'un coeur de jeune fille s'enlève, comme cela, à la baïonnette, absolument comme lorsque vous donnez l'assaut à une de vos forteresses de théâtre... Détrompez-vous, mon ami car, comme Mirza dans "Lallah-Roukh", je vous répondrai :

"Si vous ne savez plus charmer,

"Ne vous en prenez qu'à vous-même,

"Et si vous voulez qu'on vous aime

"Cher Seigneur ! faites-vous aimer !...

— C'est tout ce que je demande, s'empressa de dire Laverny... Je ne demande qu'à me faire aimer... Mais voilà ! vous me déconcertez avec votre babî si finement ironique ! Tenez... tout à l'heure, je m'apprêtais à vous émouvoir, à vous éblouir aux facettes de ma rhétorique... J'entendais chanter dans mon coeur des madrigaux plus éclatants que les trilles de ces oiseaux qui chantent sur nos têtes, et maintenant, tout cela s'est envolé, mis en fuite par un de vos éclats de rire !

— Ecoutez, mon ami, riposta Marcelle... Faites-moi grâce, je vous prie, de toute cette phraséologie banale que, depuis tant de temps, les soupirants débilitent à l'objet de leur flamme une main sur le coeur, et les yeux en boules de loto ! Je ne me marierai jamais qu'avec un homme qui s'identifie à mes goûts, à mes fantaisies, à mes caprices... Ah ! vous ne me connaissez pas ! Je suis si heureuse de vivre comme je vis, avec mon bon père, qui me laisse la plus entière liberté... Tous les jours, je viens dans un bateau que je fais manoeuvrer moi-même, m'installer là-bas, tout là-bas, à la pointe de cette petite île que vous apercevrez ici... J'apporte mon cheva-

let, mes pinceaux, mes couleurs, j'amarre mon bachot sous les saules, et je reste là toute la journée à confectionner des pochades et des aquarelles. Tous les marinières connaissent la fille du père Monrose, car je fais le portrait de tous ces braves gens, "à l'oeil", bien entendu... J'aime à les croquer dans leurs gestes, dans leurs attitudes, quand, courbés sur le plat-bord de leur bateau, ils lancent l'épervier dans une courbe hardie, et le ramènent tout palpitant du frétillement des goujons aux écailles argentées. Mais vous ! cette existence ne vous plairait pas... Vous êtes un Parisien un vrai ! un mondain qui passez une demi-heure, tous les matins à choisir la nuance de vos gants, ou la couleur de votre cravate. Puis, vous avez vos répétitions, vos courses chez les auteurs en vogue, chez le critique influent, dont le gilet blanc vous hypnotise, et qui, avec deux ou trois lignes perfides, tombées de sa plume d'or, déboulonne en "cinq sec", votre réputation... Vous avez aussi les photographes : ceux qui vous prennent de face, de profil, de trois quarts, en habit, en redingote, en robe de chambre, en veste de molleton, et transmettent vos traits augustes à la postérité gobeuse... Je ne parle pas de la partie de cartes et du petit souper traditionnel, après la représentation... quand on a retiré tout cela, ne ne vois pas combien de temps il reste, à une femme mariée à un comédien, pour posséder son mari !

— Allons ! fit Laverny, vous êtes injuste... Je vois que vous avez des préjugés contre la corporation. Je me suis mis en tête de vous les faire perdre : j'y arriverai, et, de même que Charles Quint se baissait pour ramasser le pinceau du Titien, je vous préparerai vos couleurs, je vous rapporterai de Paris tous les tubes possibles et imaginables, toutes les nuan-

ces de l'arc-en-ciel, et je passerai ma vie à vous contempler, jetant sur la toile des tons qui, pour être jolis, me paraîtront moins beaux que le rayonnement de vos doux yeux !

A ce moment, une horloge du voisinage sonna neuf heures, et Marcelle s'écria :

— Avec tout cela, il faut songer au solide... Vous me faites oublier le déjeuner, et papa qui est porté sur sa bouche ne plaisante pas sur ce chapitre-là... Nous n'avons que le temps de retourner. Une autre fois, vilain bavard, je ne vous écouterai plus !

IV

Le 19 juillet 1870, date néfaste s'il en fut, la guerre fut déclarée à la Prusse.

Quelques jours après, Monrose et Laverny dinaient quai de la Mégisserie, avec quelques camarades du théâtre. La discussion touchant les événements était fort animée, et le père Monrose, rouge comme un coquelicot, exultait, tout en prenant son café, en lisant à haute voix, à un auditoire aussi tapageur que possible, un virulent article d'Emile de Girardin... Il fallait entendre Monrose :

"...Ecoutez ! les enfants ! Voilà ce que dit notre Emile "... Nous reconduirons ces Vandales, à coups de crosse dans le dos, jusqu'à Berlin !... Est-ce envoyé ! ça ! Oui ! nous y entrerons à Berlin ! tambours battants et drapeaux déployés, à peu près comme Laverny entre dans Wissembourg, tous les soirs, à minuit moins un quart !

Le père Monrose était sincère en disant cela. Il était, lui aussi, atteint de ce patriotique enthousiasme qui faisait que les Parisiens conduisaient aux gares de chemins de fer nos régiments partant pour l'Alsace, tout en accompagnant nos braves pioupious, par "Mourir pour la Pa-

trie", la "Casquette du père Bugeaud" "la Victoire en chantant nous ouvre la Carrière", et autres couplets de même allure. Il ne parlait plus que de notre invincible armée, de nos braves chacals, de nos vieux généraux d'Afrique. Il avait dit à Marcelle de se précautionner, au plus vite, des lampions et drapeaux indispensables pour fêter convenablement la première victoire de nos troupes.

Quelquefois, le matin, avec le père Bonvalet, sous la tonnelle du jardin d'Asnières, Monrose, courbé sur une immense carte du théâtre des opérations, suivait la marche triomphale de nos armées... Il fallait voir les deux amis, armés de petites épingles ornées de minuscules drapeaux tricolores qu'ils plantaient sur la carte, en criant : "Tel jour, nous sommes à Mayence... à Cologne ; le temps d'éternuer, nous sommes à Berlin... Ah ! les pauvres Boches ! les gros sacs à bière et à saucisses ! quelle pile nous allons leur flanquer "

En vérité, ils étaient amusants tous les deux, promenant, dans les rues d'Asnières, leur bedaine importante, et roulant des prunelles d'Indiens Comanches tout en parlant de marches, de contre-marches, de rivières franchies, de villes fortifiées, subtilisées en un tour de main... Le dimanche, tout en battant leur Pernod, au café de la "Belle-Poule", tout près de l'île de la Grande Jatte, ils fixaient déjà les conditions du traité qui mettrait fin à la guerre, ne parlant rien moins, entre deux Polignacs, que d'une colossale indemnité, que de l'annexion de la Prusse rhénane, voire même du Palatinat, et, parfois, ils ponctuaient l'étranglement de leur perroquet, par le vers magistral de Musset :

Nous l'avons eu, votre Rhin allemand !
Il a tenu dans notre verre !

A Paris, l'enthousiasme débordait. A l'Opéra, au troisième acte de la "Muette de Portici", quand le sublime duo de Pietro et de Masaniello "Amour sacré de la Patrie", avait chauffé à blanc l'âme chauvine des spectateurs, la grande Marie Sasse attaquait la "Marseillaise"... Au Châtelet, quand le rideau était tombé, le public réclamait l'hymne immortel de l'armée du Rhin, et Laverny, doué d'un baryton-martin, sonore et généreux, faisait vibrer l'âme de la foule, quand il disait :

"Nous entrerons dans la carrière,
Quand nos aînés n'y seront plus !

Pourtant, le comédien ne participait que d'une manière factice à cet emballage populaire. Il connaissait l'Allemagne, pour y avoir voyagé au cours de ses tournées artistiques ; il s'était rendu compte du travail de ce peuple qui, depuis tant d'années, tournait toutes ses facultés, toutes ses énergies, vers son développement militaire. La première fois que Laverny osa émettre quelque doute sur le succès de nos armes, il fut reçu par Monrose et Bonvalet, comme un chien dans un jeu de quilles :

— Oui ! s'écriait Bonvalet, vous êtes désolant, Monsieur Laverny, avec votre pessimisme à outrance : nous sommes sûrs de nous-mêmes, c'est moi qui vous le dis. Comment ! vous qui, tant de fois, avez incarné, sur la scène, les héroïques figures de la Révolution, comment pouvez-vous douter du succès de nos armes, de la valeur de nos vieux brisquarts à chevrons, de nos troupes d'Afrique qui ne feront qu'une bouchée de tous ces mangeurs de choucroute ! On annonce ce soir notre première victoire à Sarrebrück ; lisez la lettre de l'Empereur à sa femme. Vous y verrez que le prince impérial a

ramassé des balles sur le champ de bataille, et que des régiments de durs-à-cuire ont pleuré d'attendrissement.

— Je ne demande qu'à vous croire, répondait Laverny, mais j'ai voyagé en Allemagne et j'ai pu apprécier les solides qualités de cette race germanique, plus froide, mais plus profonde, plus studieuse, plus tenace que notre frivole nation française. Mon plus grand désir est de me tromper, et de ne pas tenir, plus longtemps, auprès de vous, le rôle ingrat de Cassandre, mais... c'est plus fort que moi... Je vois du noir dans l'avenir...

Quelques jours après, une avalanche de mauvaises nouvelles s'abattait sur la capitale : c'était Douay, vaincu et tué, le 4 août, à Wissembourg ; le surlendemain, 6, c'était la navrante aventure de Mac-Mahon, anéanti à Woerth, à Freschwiller, à Reischoffen. C'étaient les grands cuirassiers, dignes fils de ceux de Ligny et de Mont-Saint-Jean, tombés, la latte haute et la cuirasse au flanc, derrière les épaulettes du général de Bonnemaïn.

C'était l'époque où les journalistes s'escrimaient à démontrer que pour investir Paris, il faudrait au moins un million d'hommes, qu'une place de guerre de ce calibre, susceptible de ravitaillement et possédant l'aisance de ses communications, ne pouvait être prise qu'à l'assaut. Pour l'assaut, la population en faisait des gorges chaudes, et faisait le compte de l'armée de secours, de cette phalange de cinq cent mille gardes-nationaux qui surgirait du sol, au premier appel des chefs... Ah ! oui ! ils pouvaient venir, les Prussiens ! on les attendait !

Bonvalet et Monrose baissaient la tête, commençant à reconnaître "in-petto" que ce diable de Laverny avait deviné juste. A présent, on racontait que l'armée de Mac-Mahon, au lieu de se replier sur Paris, s'en allait vers le Nord pour

débloquer Bazaine enfermé dans Metz. On s'énumérait avec complaisance, le nombre des régiments de Mac-Mahon, appelés à opérer leur jonction avec les 180,000 hommes de Bazaine.

Il fallut encore déchanter : un samedi soir se répandit sur les boulevards, la nouvelle de la capitulation de Sedan. Le lendemain, 4 septembre, la République était proclamée !

Cette proclamation de la République fit grand plaisir aux Parisiens : le dimanche, 5 septembre fut une de ces journées d'automne qui, parfois, sont si belles dans notre pays. Une foule énorme se pressait sur les boulevards : le père Bonvalet, Monrose, Laverny et Marcelle qui, pour la circonstance, avait arboré une petite cocarde, étaient descendus faire un tour jusqu'au Vaudeville. La joie était peinte sur toutes les figures : on causait, on riait, on chantait. De temps en temps, des bataillons de la garde nationale, équipés de façon disparate, passaient sur la chaussée, tout en braillant des refrains guerriers, qu'ils scandaient, par intervalles, de cris de "Vive la République !" auxquels répondaient une immense acclamation. Sur des échelles, des ouvriers, des gavroches, des titis parisiens, s'occupaient, sous l'oeil égayé de la foule, à démolir les aigles et les N, se détachant, en relief, sur les boutiques des fournisseurs de la cour. Les cafés regorgeaient de monde, remplis de consommateurs qui, tout en sirotant leur appétitif, prenaient consciencieusement leur part de l'allégresse générale.

On faisait relâche au Châtelet ; devant la lugubre théorie de nos revers, la Direction avait jugé convenable d'arrêter, en plein triomphe, les "Va-Nu-Pieds de l'An Deux", et de reprendre une inoffensive féerie des frères Cogniard.

Le soir, comme la petite troupe rega-

gnait la gare Saint-Lazare pour prendre le train, Marcelle, qui donnant le bras à Laverny, précédait son père et Bonvalet dit au comédien :

— Ah ! Monsieur Laverny ! j'ai une question à vous poser ?

— Posez ! posez ! répliqua l'interpellé. Je serai bien heureux, si je puis répondre de façon à vous satisfaire...

— Eh bien ! voilà ! Vous allez me trouver sans doute curieuse, indiscreète, mais je voudrais bien savoir ce que vous ferez, au cas où l'avenir nous apporterait de nouveaux désastres...

— Ce que je ferai, ma mignonne, répondit Laverny... Je vais vous le dire. Le jour où la patrie aura besoin de tous ses enfants, je ne serai pas le dernier à répondre à son appel suprême. Je prendrai un fusil et j'irai me battre. Si j'en reviens, cela me fera plaisir de pouvoir conter à mes petits-neveux, quelque page vécue de l'histoire de l'Année Terrible. Si je succombe, je m'en irai avec la satisfaction du devoir accompli, et en n'emportant dans la tombe qu'un seul regret : celui de n'avoir pas eu, à mon heure dernière, votre main blanche et diaphane, pour me fermer les yeux !

Elle fixait sur lui ses grands yeux noirs, profondément émue par l'accent de sincérité qui s'échappait de ces paroles, et tout à coup, avec un petit tremblement dans la voix.

— Merci... Robert ! Vous êtes bien l'homme que je pressentais ! A partir d'aujourd'hui, je suis votre fiancée, et je crois que j'aimerai encore mieux en vous, le petit soldat de France qui, sans bruit, sans jactance, sans vantardise, s'en ira défendre son pays, que le grand général de théâtre qui s'est battu tant de fois, à la tête de la figuration... avec la certitude de remporter la victoire !

V

Un soir, (on était en novembre), Monrose, Laverny, Marcelle, le père et la mère Bonvalet dînaient ensemble dans le petit pavillon d'Asnières. Oh ! un dîner de spartiates ! Un dîner du siège de Paris, dont une grosse boîte de boeuf conservé, et un morceau de fromage, constituaient le menu... Monrose, dont le triomphal appétit s'accommodait fort mal de cet ordinaire lacédémonien, s'écriait :

— Où allons-nous ! mes pauvres enfants ? Je me demande ce que nous allons devenir ! Une oie qui valait 6 francs est cotée maintenant 30 francs ; les poulets qu'on offrait aux Halles à 3 francs 50 valent 15 francs... J'ai vu vendre hier une paire de pigeons 12 francs, et une dinde 53 francs... Quant aux lapins, leur cours ordinaire est de 28 francs... Le jambon fumé vaut 16 francs le kilogramme, le saucisson de Lyon 32 francs. Quant au poisson d'eau de mer, il n'existe plus... et pour cause... Une carpe se vend 30 francs, un hareng 2 francs 50... C'est l'abomination de la désolation !

“Et les légumes ! parlons-en ! des légumes ! Un chou : 1 fr. 50, un pied d'escarolle : 75 centimes, une botte de carottes : 2 fr. 25... Quant au lard, c'est un mythe ! On n'en trouve plus dans Paris ! Le beurre salé atteint 14 francs, mais il est de mauvaise qualité. L'huile a triplé son prix ordinaire... A la place de la graisse de porc ou de volaille, disparue du marché, on écoule à 4 francs le kilogramme, un horrible mélange de graisse d'animaux... Le roquefort, le gruyère, le hollandaise, le brie... chimères ! rêves ! visions pantagruéliques ! On mange les bêtes du jardin d'Acclimatation : l'yack, l'ours, l'antilope, l'autruche... Il y a des boucheries de chats, de chiens et de rats. Vous allez me dire qu'en revanche, Vic-

tor Hugo, nous est rendu ; que Berton, Coquelin, Madame Favart, récitent les "Châtiments" : tout cela ne nous remplit pas le ventre, et, comme à l'oiseau du fabuliste, le moindre grain de mil ferait bien mieux notre affaire !

— Tu ne penses qu'à manger, dit Laverny en riant. Je ne vois pas le mal qu'il y a pour toi, après tout, dans l'état de choses actuel. L'été, tu te plaignais assez de ce ventre proéminent qui, disais-tu, te gênait, tout en nuisant à ton esthétique. A présent, tu vas devenir maigre comme un clou, et, d'ici trois mois, si cette diète forcée continue, tu pourras jouer Montefeltro dans "Lucrèce Borgia", ou bien le spectre, dans "Hamlet". Que veux-tu de plus !... Quant à Bonvalet, chez lequel les siestes prolongées sur le rond-de-cuir, ont développé exagérément les tissus adipeux, il va devenir, lui aussi, plus svelte qu'un poète élégiaque... Le seul qui, dans tout cela, soit véritablement intéressant, c'est votre serviteur qui, n'étant pas aussi joufflu que vous deux, n'avait pas besoin de ce carême...

— A propos ! interrogea Bonvalet... y a-t-il du nouveau ?

— Il y a du nouveau ! et du bon ! répliqua le comédien... Une dépêche vient d'arriver, par voie de pigeons, qui annonce que d'Aurelles de Paladine a refoulé les Prussiens et repris Orléans !

— Je savais bien, moi, cria Monrose que ça ne durerait pas toujours, cette guigne noire !... Vous voyez comme il faut croire les journaux quand ils accusent d'indifférence, d'hostilité même à notre égard, cette province qui, par un héroïque effort, vient de rassembler une armée qui a battu les Prussiens, et se trouve à peine à vingt-cinq lieues de nous... Oui ! malgré nos petites querelles, nos mesquins antagonismes, nous som-

més Français avant tout ; au moment du danger, nous ferons face à l'ennemi, et chacun fera son devoir !

— Puisque tu parles si bien, vieux camarade ! reprit Laverny, ne t'es-tu pas dit, dans ton for intérieur, que la patrie attendait de nous autre chose que des paroles : des actes ! Après l'épouvantable suite de revers qui vient de nous accabler, voici que l'âme même de la nation se réveille, et, qu'à la parole enflammée de notre cher et déjà grand Léon Gambetta, surgira du sol cette armée de la Loire, qui vient de s'illustrer à Coulmiers. Pendant ce temps, nous restons là, le dos au feu et le ventre à la table, (une table un peu chichement servie, il est vrai) mais qui n'en est pas moins un luxe, à côté des épouvantables agapes qui, à l'heure actuelle, trompent la fringale des Parisiens. Il faut secouer notre torpeur, et aller nous battre... J'ai été, tous ces jours-ci, voir des camarades des théâtres, avec lesquels je veux former une compagnie de francs-tireurs, que nous appellerons les "Menton-Bleus"... Je tiens essentiellement à en être le chef, et à prouver à ceux qui dénigrent notre corporation, que ces comédiens vantards, fanfarons, dont le galoubet orgueilleux s'époumonne à claironner, aux oreilles de leurs contemporains, des tirades aussi creuses que retentissantes, sont capables de se faire tuer à l'ennemi, simplement, sans vaine morgue et sans pose, comme il sied pendant les heures tragiques que nous traversons !

— Voilà qui est bien parlé ! approuva Monrose... Laverny ! je m'inscris à la compagnie des "Menton-Bleus" ! Et vous, Bonvalet ?

— Avec enthousiasme ! Monsieur Monrose !

— Maintenant, reprit ce dernier... il ne nous reste plus qu'à régler l'ordre et

la marche du cortège ! Nous allons partir le plus tôt possible... Maman Bonvalet vous garderez la maison, n'est-ce pas ? et, à vous deux Marcelle, vous tâcherez de ne pas avoir trop peur !

— Peur ! dit Marcelle, allons donc ! père ! on croirait que tu ne me connais pas... Je suis un vrai garçon pour le courage, et, les temps derniers, dans le jardin, je me suis entraînée au tir à la carabine... J'ai fait des centaines de cartons... Ah ! ils peuvent venir les Prussiens ! Ils s'apercevront qu'on a l'œil américain, à "Cabot's House !"

— Moi, fit la mère Bonvalet, d'une petite voix douce et tranquille, je ne suis pas si vaillante que cette diablesse de Marcelle ! mais, c'est égal ! je ferai mon possible pour me mettre à l'unisson de tout le monde !

— A présent que nous sommes d'accord, continua Laverny, voici ce qui a été convenu avec nos camarades... Nous partirons demain soir... Rendez-vous à minuit au café de la Belle-Poule, où l'on boira, quoique fantassins, le coup de l'étrier ! Dans le hangar, au fond du jardin, vous trouverez des armes et des équipements... Ah ! par exemple, cela ne vous ira peut-être pas comme un gant, et il faudra, sans doute, mettre un soufflet à vos capotes ! mais bah ! à la guerre comme à la guerre ! Nous ne posons pas pour le torse, et les quidams qui nous verront passer, bizarrement accoutrés et l'allure un peu épicrière, nous épargneront, espérons-le, l'ironie de leurs sourires, surtout s'ils réfléchissent quelque peu au but de notre expédition ! Et maintenant, allons nous coucher !

Tout le monde se leva et comme Laverny allait monter à la chambre qui lui était réservée quand il couchait chez Monrose, Marcelle avec ses libres allures

d'enfant gâtée, lui sauta au cou en disant :

— Monsieur Laverny ! vous n'avez jamais eu un rôle aussi beau que celui que vous venez de jouer ce soir... Vous avez tellement bien parlé que... voyez-vous... c'est plus fort que moi... il faut que je vous embrasse !

Le lendemain... minuit... au café de la Belle-Poule. Dans une salle éclairée par deux quinquets fumeux, les "Mentons-Bleus" fraternisaient devant un saladier de punch. Incapables de dépouiller absolument leurs tendances à épater le bourgeois, ils étaient vêtus des costumes les plus disparates. Les uns ressemblaient à des brigands d'opéra-comique, à des Fra-Diavolos à l'eau de rose ; d'autres étalaient une débauche de plumes, de ceintures multicolores, de bottes à revers, de torsades d'or, de liserés et de galons étincelants. En dépit de cette mise en scène tapageuse, on disait sur toutes ces faces épilées, bleuies par le rasoir, une sorte de préoccupation, une gravité qui peignait bien les angoisses de ces heures tragiques.

Les conversations allaient leur train... soudain... un silence... Laverny venait de monter sur la table et s'appropriait à parler... Il avait endossé un costume fort simple... composé d'une houppelande de couleur sombre, que venait égayer la note vive d'une ceinture tricolore... A présent, il parlait avec sa belle voix sonore et généreuse un peu voilée par une émotion sincère et communicative... Des mots hachés, entrecoupés par des pauses impressionnantes, revenaient plusieurs fois sur ses lèvres : devoir... honneur... patrie... sacrifice... suprême effort... Il termina :

— Nous allons tâcher de joindre cette

armée de Vinoy, qui cherche à ouvrir le cercle de fer dans lequel étouffe notre cher et grand Paris. Si nos efforts sont stériles, nous aurons du moins la consolation d'avoir fait tout notre devoir, et d'avoir payé notre dette envers la France... Quant à moi, je réclame l'honneur de marcher à votre tête, et de vous conduire au feu !

— C'est justice ! Vive le capitaine Laverny !

— Merci, mes amis ! reprit-il... Vous tous, comiques, disciples du rire et de la gaieté, tragédiens à la voix caverneuse qui, chaque jour, prenez un bain de sang, dans les horreurs du répertoire, jeunes premiers pommadés, musqués, frisés au petit fer, chanteurs de cafés-concerts qui lancez, pour la plus grande joie des gavroches parisiens, la scie infantine ou la romance sentimentale et pleurarde, voici que les faits vous grandissent et vous font verser dans l'épopée. Vous allez connaître les longues factions sous la neige, les nuits passées auprès des bivouacs sans feu, les embuscades au fond des bois remplis d'embûches et de casques à pointe, les assauts à la baïonnette, avec la faim qui bat le rappel au creux de votre estomac, et de tout cela, de toutes ces souffrances, de tout ce dévouement, de tout cet héroïsme, vous tisserez l'étoffe du drapeau des "Mentons-Bleus"... J'ai dit ! et maintenant... allons nous faire tuer pour la France !

Il sauta à terre... Tous avaient des larmes dans les yeux, secoués qu'ils étaient par sa parole vibrante, par son éloquence chaleureuse... Alors, tirant son sabre, le grand général des "Va-Nu-Pieds de l'An Deux" poussa un retentissant : "En avant ! marche !" et, quittant le café de la Belle-Pouille, son pas bien rythmé scandant le heurt des fusils, la petite troupe disparut dans la nuit.

VI

Si jamais le jour de l'An, ce 1er Janvier, fait d'ordinaire de souhaits, de cadeaux, de réunions de familles, fut empreint d'une tristesse poignante, ce fut certes le 1er Janvier 1871. Comment, reconnaître, en se réveillant, cet anniversaire de joie auquel le bruit du canon, la famine, les maladies, imprimaient un caractère lugubre. Toute la nuit, étrennes d'un goût douteux, les bombes allemandes tombaient sur la banlieue Est, sur Rosny, sur Bondy.

On avait, malgré tout, construit les traditionnelles baraques du Jour de l'An, mais adieu les étallages somptueux... Les boulevards et les rues étaient affreusement déserts, et, vu sous la neige, privé de lumière et de clarté, Paris ressemblait à quelque fantastique cité crépusculaire, sortie du cerveau halluciné de quelque scandinave, dilettante de l'horrible et du nébuleux...

Certes, cette année-là comme les autres, les infortunés petits enfants que leur destin forçait à demeurer dans la grande ville endeuillée, eurent des polichinelles, des soldats de plomb, des arches de Noé, des cymbaliers tapageurs, des bergeries à la Florian, et des chevaux mécaniques. Mais les étrennes les plus appréciées par les grandes personnes, c'étaient les cadeaux comestibles : la volaille, le beurre, les oeufs et surtout le fromage. Les bourses modestes se faisaient des gracieusetés avec d'inquiétantes saucisses de rats et d'étranges pâtés de chiens...

Quant aux gens huppés, que leur gourmandise faisait considérer comme des sa-trapes, ils se mettaient sous la dent, la chair des deux éléphants du jardin d'Acclimatation, achetés 27,000 francs par la Boucherie anglaise, convertis en aloyaux, et vendus aux millionnaires de la capitale.

Le soir, la Comédie Française représentait le "Misanthrope" et le "Mallade Imaginaire"... L'Opéra s'en était tenu à l'admirable symphonie du "Désert", de Félicien David, le maître "d'Herculanum" et de "Lallah Roukh". Il faisait dans la salle un vrai froid de Pologne, et qui formait un singulier contraste avec les décors sur lesquels la brosse chatoyante des peintres avait jeté une lumineuse traînée de soleil qui, en ce moment, paraissait tout simplement, une véritable débauche d'ironie...

Le 2 janvier se passa, morne, lugubre. Pas de nouvelles ! Silencieuse, la grande ville se terrait, anxieuse.. Elle se réveilla à un bruit de victoire : l'armée de Frédéric Charles était en pleine déroute. On avait trouvé la relation du désastre ennemi, dans une bouteille charriée par les eaux de la Marne, relation annonçant avec force détails, la défaite et la mort du prince prussien... Hélas ! cette bouteille était sans doute une invention de vaudevilliste aux abois !

Le 5 janvier, les quartiers de l'Observatoire et du Panthéon essuyèrent, les premiers, le feu des batteries allemandes. Tout d'abord, Paris entendit ce vacarme sanguinaire, sans savoir ce que cela voulait dire. Les projectiles meurtriers éclataient dans le Luxembourg, la rue Vaneau, la rue de Sèvres... A présent, toute la rive gauche écoutait, hypnotisée par la terreur, le giclement affreux de ces bombes, sifflant en "si bémol", comme", comme l'a dit le grand musicien Vincent d'Indy, un maître en l'art des tonalités.

Oui, pendant de longues nuits et de sombres journées, la mitraille des canons Krupp faisait rage sur l'Institut, la Monnaie, le Muséum, l'Hôpital Necker, l'Enfant Jésus, le Val-de-Grâce, l'hospice des Incurables... Tous ces projectiles

avaient une portée extraordinaire, puisque l'un d'eux, parti de Bagneux, vint éclater sur le parvis de Notre-Dame !

Les baraquements du Luxembourg, où était établie une ambulance, ne furent pas épargnés... Là se passèrent des scènes navrantes... Les blessés capables de marcher voulaient s'enfuir : ceux qui étaient cloués sur leurs grabats demandaient qu'on les éloignât au plus vite... Les habitants de la rue d'Assas et du boulevard Saint-Michel se multipliaient de leur mieux pour cette besogne...

Ici, laissons la parole à Monsieur Louis Moland :

"Quand j'arrivai, dit-il, on évacuait les dernières salles. Dans une, près de la rue d'Assas, il ne restait plus que deux blessés : un obus survint, et tua l'un d'eux. L'autre poussait des cris perçants. C'était un jeune mobile du Tarn, qui ne savait pas un mot de français. Pendant qu'on l'enlevait sur un brancard, il pleurait à chaudes larmes. Quant aux soeurs, sous la surveillance desquelles s'était effectué ce triste déménagement, elles firent preuve de beaucoup de calme et de sérénité et je vis, dit toujours Monsieur Louis Moland, leur cortège s'éloigner définitivement dans la nuit, sans précipitation, comme un détachement de vieux soldats, battant en retraite sous le feu de l'ennemi."

Marcelle Monroe était restée, nous l'avons dit, à "Cabot's House", avec la mère Bonvalet, sans nouvelles de ceux que nous appellerons désormais les "Mentons Bleus". La jeune fille avec sa gaieté vaillante et son rire bien français, sonnait haut et clair, avait du courage pour deux, et réconfortait un peu la femme du vieux musicien, que terrifiait le bruit du canon du Mont-Valérien, tonnant de minute en minute... Un matin, le 19 janvier, comme Marcelle était à sa fenêtre, elle pous-

sa un cri de surprise, et, le bras tendu vers l'horizon :

— Maman Bonvalet ! venez voir ! vite ! Là-bas, vers le pont d'Asnières, des soldats ! des milliers de soldats !

La mère Bonvalet, occupée dans la cuisine à confectionner le déjeuner composé de quelque morceau de cheval, accourut et regarda aussi... Des régiments entiers défilaient sur le pont d'Asnières : c'étaient les troupes de Ducrot et de Carey de Bellemare, se pressant dans un désordre incroyable, sur toutes les routes conduisant au Mont-Valérien. Tout se confondait : l'infanterie, l'artillerie, le génie, les ambulances... Cette cohue militaire annonçait le lever du rideau d'un grand drame : c'était le prélude de la tuerie de Buzenvault !

Marcelle était descendue dans le jardin ; insoucieuse et folle, elle voulait voir de plus près, quand soudain au-dessus de sa tête, elle aperçut voletant, une forme ailée... C'était un ciseau, un beau pigeon, d'un gris d'ardoise, qui vint s'abattre aux pieds de la jeune fille... Sans doute, la balle d'un tireur prussien l'avait frappé à mort, car un filet de sang coulait sur son plumage cendré... Marcelle à présent, le reconnaissait : c'était Vermouth, un voyageur que Bonvalet, qui s'occupait de colombophilie, avait dressé et emporté avec lui, le soir du départ des "Mentons-Bleus". Il portait, lié par trois fils à une des plumes de sa queue, un léger tube, où se trouvait roulé un carré de papier de quarante millimètres sur trente millimètres. Cela ressemblait à une planche typographique, à un journal imprimé sur quatre colonnes, mais qu'on ne pouvait lire qu'avec un verre grossissant. Marcelle alla chercher une loupe, et d'une voix tremblante d'émotion, voici ce qu'elle lut à la mère Bonvalet

"Chère Marcelle, chère maman Bonvalet,

"C'est sous l'aile de Vermouth que Dieu protégera, nous l'espérons, que nous plaçons cette correspondance, que vous devez attendre avec impatience. Tous les "Mentons-Bleus" vont bien ; ils ont reçu le baptême du feu en diverses escarmouches, et, quand cette lettre vous arrivera, ils prendront part à la grande bataille qui doit délivrer Paris et donneront l'assaut à la redoute de Montretout.

"Le moral des hommes est excellent malgré les temps affreux dont nous avons été gratifiés. Laverny est un véritable chef de corps qui communique à tout le monde sa belle flamme patriotique... Bonvalet, comme votre serviteur, se plaint amèrement de l'ordinaire qui, véritablement, devient un peu primitif... Nous campons, si cela peut s'occuper, dans les bois de la Jonchère et de Ville d'Avray n'ayant guère à nous mettre sous la dent, que quelques patates ou quelques raves, maraudées dans les environs... Si cela continue nous rentrerons dans nos foyers, Bonvalet et moi, plus maigres que le cheval de l'Apocalypse...

"Nous avons dans la compagnie des "Mentons-Bleus" de véritables types, dont la jovialité ne contribue pas peu à entretenir, parmi nous, la gaieté et la bonne humeur... C'est d'abord Saint-Yves, le comique de l'Eldorado, un joyeux boute-en-train qui endort nos misères avec des scies idiotes, qui nous font rire malgré nous... Puis, c'est Lachenal, un pince-sans-rire, excellent dans les imitations singeant avec une maestria sans pareille, Ducrot, Vinoy, Trochu, tous ceux auxquels nous voudrions pouvoir décerner l'épithète de grands chefs... Nous avons jusqu'à un chien d'une intelligence remarquable, un caniche à grandes oreilles

qui entre dans de véritables rages, aux seuls noms de Bismarck et de de Moltke.

“Demain à sept heures et demie, nous rejoindrons le 139e de ligne, et le 2e régiment de la garde nationale mobilisée, pour donner l'assaut à la redoute de Montretout... Nous serons aidés en cela par les Francs-Tireurs des Ternes...”

“Nous avons avec nous, combattant à nos côtés, des gens personnifiant, au plus haut point, la bravoure et l'honneur... C'est d'abord (à tout seigneur tout honneur), le peintre Henri Regnault, ce talentueux artiste dont nous avons autrefois admiré ensemble “Salomé” le “général Prim” l’“Exécution à Grenade”. Quoique exempté, par son prix de Rome, de tout service militaire, il s'est engagé dans un bataillon de marche et se bat en héros. A côté de lui, c'est Gustave Lambert, l'explorateur, c'est Sevestre, de la Comédie-Française, c'est le vieux marquis de Coriolis, un volontaire de soixante-sept ans... C'est bien le diable, si avec autant de dévouements et un peu de chance, nous n'arrivons pas à flanquer une râclée monumentale à tous ces Prussiens de malheur !

“Et notre petit jardin ? Comme il doit être triste à présent ! Où sont nos oeillets d'Inde et nos dahlias orgueilleux ? Où sont nos matinées de printemps, nos déjeuners sous la tonnelle quand on prenait le café en chantant du Nadaud : les “Trois-Hussards” et le “Nid abandonné !” En tout cas, à l'heure où vous entendrez le canon, vous pourrez vous dire que nous donnons l'assaut à la redoute, et vous pourrez, toutes deux, embrasser Vermouth en haut du cou, sur son petit collier de plumes noires... Vous y trouverez peut être la trace du baiser qu'y ont déposé à votre adresse, Laverny, Bonvalet, et votre vieux père et ami.

Monrose.”

Les deux femmes se regardèrent les yeux pleins de larmes ; dans le lointain, le canon tonnait, funèbre et sourd... Alors, dans un mouvement spontané, elles saisirent l'oiseau, et leurs lèvres émues se rencontrèrent sur le plumage de Vermouth, à la place, à la petite place sur laquelle s'était posé, pour elles, le baiser des “Mentons-Bleus”.

VII

Il était six heures du matin. Les “Mentons-Bleus” avaient marché presque toute la nuit avant d'arriver aux avant-postes du 139e de ligne... Ils étaient exténués, et avaient heureusement découvert, près du parc de Montretout, un vieux hangar abandonné dans lequel ils avaient fait halte pour faire le café.

Il restait dans ce hangar quelques boîtes de paille pourrie, qui firent en ce moment, à ces braves gens, l'effet d'une moëlleuse et délicate couchette. Ceux qui n'étaient pas décorés se couchèrent là-dessus, enroulés dans leur couverture, et attendirent patiemment le “jus” que leurs camarades étaient en train de confectionner.

A présent, le café d'une teinte problématique, fumait dans une grande bassine de fer blanc. Au moment où ils s'apprêtaient à y plonger leurs quarts, Monrose s'écria, tout en débouclant son sac, dont il tira avec précaution un litre de rhum :

— Camarades ! j'ai une surprise à faire à la compagnie ! Je régalle ! A l'occasion de notre première grande bataille avec les Prussiens, cassons le col à cette vieille bouteille de tafia ! Et maintenant les “Mentons-Bleus” ,tendez vos gobelets, et trinquons à une santé qui m'est chère... à la mienne !

Ils riaient tous, regaillardis par la bonne humeur de Monrose qui, son litre à la

main, distribuait le rhum à la cantonade.
Le gros comique continua :

— Autre surprise ! J'ai l'honneur de vous informer que notre capitaine Robert Laverny, qui taquine la Muse à ses moments perdus, a composé pour notre compagnie, une marche qui s'appelle "La Marche des Mentons-Bleus." Notre excellent camarade Bonvalet, pour lequel la fugue et le contrepoint n'ont pas de secrets, a bien voulu souligner les spirituels couplets de notre chef par une musique des plus enlevantes... Or, il est à présumer que plusieurs d'entre nous auront aujourd'hui la tête cassée ; il serait vraiment regrettable qu'ils partissent dans l'autre monde sans connaître seulement le premier couplet de la Marche des Mentons-Bleus, paroles de Laverny, musique de Bonvalet. Donc, vu l'urgence, j'invite notre capitaine à nous présenter son oeuvre... Et maintenant, Messieurs, du silence ! et prenons place à l'orchestre !

Il enfla ses joues, exécutant avec sa bouche un irrésistible solo de piston. Tous étaient assis, en cercle, sur la paille du hangar... Alors, sans pose comme sans gaucherie, Laverny, de sa voix vibrante, attaqua la Marche des Mentons-Bleus.

Le Menton-Bleu est bon enfant,
Et, rire aux lèvres, dans la vie
Il déambule, nez au vent.
Oeil brillant et trogne fleurie !
C'est le gavroche de Paris,
Dont l'esprit pétille à la ronde,
Et qui, narguant pleurs et soucis,
Sème sa gaité par le monde !

Vivent les cabots joyeux,
Dont la chanson carillonne,
Et dont la belle humeur sonne.
Sous les cieux !

O Mélingues des raubourgs,
Vous qu'adore Belleville,
N'êtes-vous pas les amours,
De Paris, la bonne ville.

Tonnerre d'applaudissements ; il continua :

Le Menton-Bleu est un coeur d'or,
Toute misère l'intéresse,
Il voudrait avoir un trésor,
Pour mieux partager sa richesse !
De tous les malheurs du prochain,
Il solde crânement la note,
Bien heureux de tendre la main,
A tout ce qui pleure et sanglote !

"Au troisième !" cria Monrose :

Le Menton-Bleu est un peu fou,
De par la verve du poète,
Il va sans peur du casse-cou,
Son rôle lui monte à la tête !
Et dans un décor lumineux,
Fait de kilomètres de toiles,
Il lance, gosier vigoureux,
Des strophes d'or jusqu'aux étoiles !

Dans le lointain, on entendait toujours le grondement sourd du canon du Mont-Vallérien, et un crépitement de fusillade accompagnait maintenant Laverny, chantant son dernier couplet :

Le Menton-Bleu devient soldat
Au cri d'alarme de la France !
Narguant le péril, il se bat
Sans faiblesse et sans défaillance !
Et quand la mitraille en fureur
Siffle, démon que rien n'apaise,
Dans la danse, il entre sans peur,
En fredonnant la "Marseillaise".

Vivent les cabots joyeux,
Dont la chanson carillonne,

Et dont la belle humeur sonne,
 Sous les cieux !
 O Mélingues des faubourgs,
 Vous qu'adore Belleville,
 N'êtes-vous pas les amours,
 De Paris, la bonne ville !

Soudain, un garde national, le front bandé par un linge ensanglanté, entra en courant, dans le hangar, criant :

— Alerte ! camarades ! alerte ! On attaque la redoute de Montretout !

Tous se levèrent ; en un clin d'oeil, ils furent dehors et partirent au pas gymnastique, Laverny, en tête, se dirigeant du côté de la redoute, et suivis par le chien de la compagnie, le caniche noir à longues oreilles, dont parlait Monrose dans sa lettre à Marcelle et qu'un loustic avait baptisé du nom de "Frédéric-Charles."

La redoute, désertée par les Français pendant les derniers jours de septembre, ne renfermait à l'aube du 19 janvier que quelques hommes de garde. Au bruit du clairon français sonnante la charge, 90 hommes du 58^e régiment d'infanterie, et du 5^e bataillon de chasseurs, commandés par le lieutenant de Kauffungen, se jetèrent dans l'ouvrage s'appêtant à y tenir le plus longtemps possible.

— Il faudrait du canon ! criait Laverny.

Du canon ! Nos généraux n'en avaient pas une seule pièce en action. Heureusement que les francs-tireurs des Ternes étaient parvenus à s'emparer des maisonnettes étagées sur le coteau de Montretout. Les Allemands allaient être enveloppés : ils s'enfuirent et soixante des leurs, enfouis dans des casemates, comme des lapins dans leurs terriers, furent faits prisonniers...

Il était huit heures trois quarts.

Quant aux Mentons-Bleus", ils venaient

d'envahir le potager de la propriété Pozzo di Bargo, puis le parc de Buzenval et s'appêtant à donner l'assaut au château du même nom.

Laverny était partout à la fois, encourageant ses hommes de la voix et du geste... Les Mentons-Bleus criblaient de balles les fenêtres du château, dont la façade était littéralement déchiquetée par les projectiles.

Soudain, le gros Saint-Yves, le comique de l'Elldorado, mit un genou en terre, visant un casque à pointe qu'il apercevait là-bas, droit devant lui, dans l'embrasure d'une fenêtre... Tout en épaulant, avec un grand sang-froid qui, en pareil moment, avait bien son mérite, Saint-Yves fredonnait une de ces scies de café-concert dont il avait la spécialité :

Y'a rien d'aussi bon,
 Qu'un gigot, sauc' mayonnaise !
 Y'a rien d'aussi bon,
 Qu'un haricot de mouton !
 Y'a rien...

Il n'acheva pas, et tomba, la face contre terre, le front troué par une balle !

— Tonnerre ! dit Laverny, voilà le premier qui ne chantera plus la marche des Mentons-Bleus... Un coup de main, Monrose, et portons-le là-bas, contre un arbre.

Ils le prirent, et, sous les balles qui sifflaient sur leurs têtes, allèrent l'adosser contre le tronc d'un hêtre. Il semblait dormir, n'eût été ce petit trou sanglant qu'on apercevait sous une mèche de ses cheveux, qu'il portait à l'artiste. Le caniche noir, Frédéric-Charles, s'était couché à côté du mort et hurlait lugubrement... Le pauvre chien adorait Saint-Yves, qui, autrefois, l'avait bourré de morceaux de sucre, et, en ce moment, par les hurlements plaintifs qui avaient pres-

que l'éloquence de la voix humaine, il pleurait son grand ami, pétrifié dans l'effrayante immobilité de la mort !

Monrose avait les larmes aux yeux et comme il regardait Laverny, ce dernier lui dit, avec une voix qu'il s'efforçait de raffermir :

— C'est la guerre ! vois-tu, mon vieux ! Aujourd'hui son tour, demain le nôtre ! Pauvre ami ! il ne fera plus rire les Parisiens ! Embrassons-nous ! tiens ! ça nous fera du bien !

Ils s'embrassèrent tout émus, puis abandonnant le pauvre Saint-Yves, ils coururent rejoindre leurs camarades.

D'autres "Mentons-Bleus" avaient mor du la poussière ; quant aux Allemands, un de leurs officiers, le capitaine Junemann, était tombé foudroyé.

Voyant qu'ils ne pouvaient décidément continuer l'attaque de front, et, suivant l'exemple du commandant de Lareinty qui, à la tête de ses mobiles, essayait de tourner l'obstacle par la gauche, Laverny et ses francs-tireurs tournèrent le château par la droite. Malheureusement, ils avaient oublié que l'ennemi était fortement installé dans une villa désormais historique : la villa Zimmermann. Par les fenêtres, par les ouvertures, par les baies des greniers, une pluie de balles, un véritable déluge de mitraille s'abattit sur les assaillants.

— Il ne rentrera dans Paris, que mort ou victorieux ! disait l'imitateur Lachenaal, le pince sans-rire incorrigible, singeant le général Ducrot. Il n'en dit pas plus long et tout à coup s'affaissa comme une masse, l'épaule fracassée par un obus.

Monrose et Laverny, d'une intrépidité remarquable, étaient presque arrivés à une des portes du château, Bonvalet moins vaillant, était à quelques mètres derrière eux. Cette porte, sise au rez-de-chaussée avait, en ce moment, un aspect

paisible, contrastant avec les autres ouvertures de l'édifice. Elle était en chêne presque ajourée par les trous qu'y avaient fait la mitraille et les balles... Résolument, Laverny la poussa d'un coup de crosse, suivi de Monrose... Mais soudain, une douzaine de vigoureux gaillards à barbe fauve et à prunelles de faïence, s'abattirent sur eux, et les ligotèrent rapidement, tout en poussant des cris gutturaux... Ceci fait, ils les couchèrent contre un mur, et se remirent en embuscade derrière la porte..

Cela avait été fait si rapidement que Monrose qui, dans les circonstances les plus tragiques, gardait toujours le mot pour rire, ne pût s'empêcher de regarder Laverny, tout décontenancé par ce dénouement inattendu, et de lui dire .

— Il me semble, capitaine, que notre Iliade finit en parade foraine ! Avec tout cela, nous voici prisonniers, et je crois que, nous aussi, de même que ce brave Saint-Yves, nous ne chanterons guère longtemps la marche des Mentons-Bleus !

VIII

Revenons à Asnières, où nous avons laissé Marcelle et la mère Bonvalet, occupées à lire la lettre apportée par le pigeon-voyageur Vermouth.

Le pauvre pigeon, lui, était bien malade : il avait été blessé par une balle prussienne... Marcelle le pressait contre sa poitrine, cherchant vainement à le ranimer. Peine inutile ! les yeux du volatile se fermaient doucement... doucement... Tout à coup, dans un léger soubresaut, il expira.

Marcelle était au désespoir... Cette petite bête, pour elle résumait ce qui lui tenait le plus au coeur : la dernière pensée des Mentons-Bleus. Elle ne pouvait s'empêcher de pleurer, en voyant étendu, sur

la terre gelée, le minuscule cadavre de l'oiseau.

Tout à coup, elle prit une détermination... Elle s'arma d'une bêche, et s'essuyant les yeux se mit à creuser un petit trou. Quand cela lui parut assez profond, elle prit le pigeon et, lui plaçant la tête sous l'aile saignante, se mit en devoir de l'ensevelir...

La mère Bonvalet, la regardait faire, attendrie devant les soins infinis que prenait la jeune fille pour enterrer l'oiseau. Quand ce fut terminé, la vieille femme dit à Marcelle :

— Allons, mignonne ! du courage ! Maintenant que Vermouth repose en terre chrétienne, il faut prendre un parti et songer à nous ! Nous ne pouvons rester ici, car les Prussiens vont arriver d'un moment à l'autre, et, à nous deux, nous ne pouvons prétendre défendre la maison ! Il va falloir nous en aller... J'ai un frère qui est fermier du côté de Chevreuse, et chez lequel tu as passé autrefois tes vacances, en été. Nous allons tâcher de nous rendre chez lui... Si nous rencontrons des Allemands, ils nous laisseront peut-être passer, car deux femmes n'ont rien de bien dangereux ! Nous allons prendre nos bijoux avec l'argent qu'il y a ici : ce qui me fait de la peine, c'est d'abandonner le piano de Bonvalet, un Erard de première marque, auquel mon mari tenait comme à la prunelle de ses yeux !

— Moi ! répliqua la jeune fille, ce qui me désespère, c'est de laisser, dans la cave, trois pièces, de ce vieux Bordeaux que le père Monrose adorait, et de penser que ces sauvages d'Outre-Rhin vont pouvoir se désaltérer à notre santé, à des prix défiant toute concurrence. Papa doit être furieux, quand il pense à tout cela ! Il y a aussi deux ou trois paniers de Champagne, qui, assurément, ne déplai-

ront pas à ces Messieurs... Ah ! si on avait pu prévoir ce qui arrive, nous aurions bu tout cela, n'est-ce pas, maman Bonvalet

— Pour moi, cela me navre absolument, répondit la mère Bonvalet, mais j'ai une idée... Avant de partir, nous allons descendre à la cave ; nous ferons un trou dans les tonneaux avec un villebrequin... Comme cela le vin sera perdu, mais au moins, l'ennemi ne pourra pas faire ripaille à nos frais...

— Ça, c'est une idée ! s'exclama Marcelle en frappant dans ses mains, tout heureuse de la trouvaille de la mère Bonvalet.

Elles descendirent... Marcelle aligna les bouteilles de champagne, et se mit en devoir de les casser avec une énergie dont on ne l'aurait pas cru capable. Quelques minutes après, la cave faisait l'effet d'un lac minuscule, sur lequel flottaient des tessons de bouteilles, historiées à l'étiquette de Moët et Chandon.

Alors, elles remontèrent... La mère Bonvalet fit un paquet avec quelques mouchoirs et un gros manuscrit, tout empli de portées musicales, et sur lequel on lisait : "Chevreuse ! drame lyrique, en quatre actes"... C'était la dernière oeuvre du père Bonvalet...

Quant à Marcelle, elle aussi rassemblait les objets qu'elle tenait à emporter. D'abord quelques bijoux de famille : une broche cerclée d'or portant à son centre, une miniature représentant une femme d'une resplendissante beauté, et qui n'était autre que Madame Monrose, à vingt ans ; puis, quelques bagues, des boucles d'oreilles, des breloques... Mais, ce qu'elle n'oublia pas, ce fut un superbe album à couverture de maroquin rouge, contenant les photographies de Monrose et de Laverny, dans leurs principaux rôles...

Au dehors, la neige s'était mise à tomber, couvrant la campagne d'un manteau d'une blancheur éblouissante. Elle tourbillonnait en gros flocons, dans une clarté crépusculaire, jetant, sur le paysage, une tristesse indicible, et, assise à un guéridon d'acajou, près de la fenêtre, Marcelle tournait avec mélancolie, les pages de son album...

A présent, elle souriait à l'image de son père, à toute une suite de photographies représentant Monrose, dans Gorenflot de la "Dame de Monsoreau". Quelle bonne figure joviale, dont l'aspect rieur s'égayait encore d'un nez rubicond, à teinte vermillonnée, nez auquel pouvait s'adresser le distique d'Olivier Basselin :

... Tu ne ressembles point au nez de quel-
[que hère,
Qui ne boit que de l'eau !

D'autres photographies montraient Monrose, à l'époque où son ventre n'était pas encore compromettant, et où, dans une troupe qui jouait "Ruy Blas" en banlieue, il faisait un Don César de Bazan très acceptable. Il était, en vérité, fort pittoresque avec sa légendaire cape en dents-de-scie, et son vieux feutre à plume fanée, outrageusement cabossé par les vicissitudes de l'existence.

Sous les petits doigts aux ongles roses et noirs, les pages défilèrent toujours. Maintenant, c'était Laverny qui passait sous les yeux de Marcelle, campé dans des poses théâtrales, vêtu de costumes tapageurs, empanaché de plumes tricolores. C'étaient Marceau, Kléber, Hoche, Kellermann, Desaix ! toute l'histoire éblouissante de nos gloires passées, les batailles immortelles et légendaires : Valmy, Fleurus, Wattignies ! C'était toute la prodigieuse épopée du peuple en sabots, courant à la frontière, et piquant des

lauriers au bonnet phrygien de la République, au cri de : "Vive la Nation !"

Et Marcelle revivait tout cela : il lui semblait encore entendre vibrer à son oreille, la belle voix grave et profonde de l'illustre général, lançant à son public ordinaire, l'un de ces grands mots sonores et creux, comme les historiens savent en fabriquer... le "Du haut de ces Pyramides..." ou "la garde meurt et ne se rend pas !" par exemple.

Elle avait des larmes dans les yeux ! Elles lui paraissaient singulièrement ironiques, à cette heure, à la pauvre petite, ces photographies tapageuses, évoquant notre gloire d'antan ! Où était-elle notre gloire, hélas ? Qu'avaient de commun tous les infortunés combattants de cette guerre néfaste, conduits à la tuerie par un caprice impérial, avec les héros de quatre-vingt-douze défendant leur terre contre tous les rois coalisés, et faisant se lever, sur ce monde, une aurore de justice et de liberté ! Qu'avaient de commun tous ces généraux incapables et avachis, traînant, depuis quinze ans, dans les salons des Tuileries ou de Compiègne, leur désœuvrement et leurs épaulettes à graines d'épinards, avec les grandes et martiales figures des généraux de la Révolution, nimbées d'une auréole d'héroïsme et de vertu civique !

Elle avait refermé l'album et s'abîmait dans une méditation douloureuse ! Elle pensait à ses trois signataires de la lettre : à son père, à Laverny, à Bonvalet. Oh ! disons-le : un peu plus à Laverny, qu'à son père et au vieux musicien. Elle sentait, maintenant, qu'elle aimait le comédien : qu'un amour profond, inéluctable, invincible et fort, liait sa destinée à celle de Robert... Dieu ! s'il allait être blessé, tué... Et une vision tragique et lamentable, passait devant ses prunelles ; elle voyait Laverny se battant, au fond

d'un bois, à la tête de ses francs-tireurs... Soudain derrière le tronc des hêtres et des bouleaux, les casques à pointe apparaissaient... Un coup de feu ! un petit nuage de fumée blanchâtre, et battant l'air de ses deux mains, Laverny tombait, la poitrine ensanglantée, en criant : "Adieu Marcelle ! Adieu ! pour toujours !"

Comme elle en était là de cette poignante hallucination, le canon du Mont-Vallérien se remit à tonner, cette fois à coups précipités, mettant le comble aux terreurs de Marcelle qui, tout à coup, défaillante, glissa et s'abattit sur le tapis de la chambre !

Quelques minutes après, la mère Bonvalet rentra... Elle poussa un cri en apercevant Marcelle inanimée, et lui frictionnant les tempes avec du vinaigre, elle poussa un soupir de satisfaction, quand elle la vit revenir à elle :

— Eh bien ! dit la vieille femme, en voilà des histoires... Moi qui me reposais sur votre courage... il me faut déchâter... Qu'allons-nous devenir, méchante, si vous n'êtes pas plus vaillante ?

Marcelle promit d'avoir plus de fermeté à l'avenir... Munie, elle aussi, de son petit paquet, elle jeta un "waterproof" sur ses épaules, ferma toutes les portes, et descendit, donnant le bras à la mère Bonvalet.

Elles restèrent quelques minutes pensives, disant adieu à cette demeure où elles avaient autrefois vécu tant d'heures fleuries par le bonheur et la gaieté... Et, sous la neige persistante et obstinée qui descendait à gros flocons, leur glaçant le visage, elles revirent à travers le prisme de leurs souvenirs, les dimanches ensoleillés d'autrefois, les bons déjeuners de printemps, sous la tonnelle toute enguirlandée de volubilis, déjeuners qui duraient jusqu'au soir, égayés par le violon de Bonvalet, par les calembours de

Monrose, et par les chansons de Laverny... Enfin, s'arrachant à leur rêverie, elles sortirent, évitant de se retourner, de peur d'être obligées de pleurer...

Elles s'en allaient bien tristes sur la route de Colombes, le cœur gonflé d'angoisses en entendant, dans le lointain, le crépitement de la fusillade... Là-bas, vers Montretout, c'était la déroute ; partout, sur les coteaux, des soldats débandés s'enfuyaient loin du champ de bataille, en criant : "La paix ! La paix !" Seuls, le commandant de Lareinty, ses francs-tireurs et les Mentons-Bleus, prolongeaient, dans la villa Zimmermann, une résistance qui ne devait cesser qu'à la nuit... Quant à la masse, elle s'en allait après une journée où l'on avait tenu tête honorablement à l'ennemi, comme on s'en serait allé après la plus épouvantable déroute !

IX

Les Allemands venaient d'installer autour d'une table boiteuse, une espèce de cour martiale, destinée à procéder au jugement et à l'exécution des Français pris, les armes à la main, en particulier de tous ceux faisant partie de corps irréguliers, tels que les francs-tireurs.

C'était bien une scène à tenter le pinceau d'un de Neuville ou d'un Detaille, que cette cour martiale, composée de trois officiers prussiens : un "oberst" ou colonel, un "hauptman" ou capitaine de uh-lans, et un major de cavalerie, figures glaciales, impassibles qui, à la suite de questions posées aux prisonniers par un interprète, laissaient tomber de leur barbe fauve, quelque monosyllabe implacablement inexorable, et que traduisait clairement, quelques minutes après, une fusillade significative.

Monrose et Laverny étaient toujours

étendus, côte à côte, congruement ficelés dans la cour du château. Cette situation peu réjouissante n'aurait en rien la bonne humeur de Monrose, chez lequel la gaité reprenait toujours ses droits :

— Oui ! disait le gros comique en soupirant, comme je te le disais tout à l'heure, sympathique capitaine, notre Iliade revêt une tournure bouffonne, et se termine en farce à la Gauthier-Garguille qui pourra, à la vérité, prendre un petit air tragique, si j'en juge par ces détonations régulièrement espacées, destinées à probablement soulager les nerfs de nos vainqueurs. C'est égal ! mon vieux Menton-Bœuf, nous devons avoir une tournure suffisamment grotesque, ficelés tous deux comme de prosaïques andouilles... avec cela qu'une corde de ces maudits Bava-rois me coupe littéralement les poignets ! Adieu nos héroïques prouesses ! il nous faut en rabattre, et notre carrière militaire aura été de courte durée. Tout à l'heure, on va venir nous relever de cette faction saugrenue, et nous expédier proprement dans l'autre monde, avec douze balles de fusil Mauser dans la peau, sans respect pour toi, l'illustre général des "Va-Nu-Pieds de l'An Deux", ni pour moi ton bras droit, ton lieutenant ! Que veux-tu ? ces gars-là ne respectent rien ! Enfin ! résignons-nous ! l'essentiel, c'est de soigner notre mise en scène finale, et de tomber crânement, moi, avec un geste plein de dignité, toi, en poussant, avec une conviction suprême, ce cri de "Vive la France !" qui t'a valu les plus beaux lauriers de la couronne dramatique !

— Oui ! dit Laverny, plus grave que son camarade, il y a des instants où je me demande s'il ne devient pas une épouvantable et navrante ironie, ce cri de : "Vive la France !" qui clamait autrefois si haut, notre orgueil patriotique, et nos

enthousiasmes retentissants ! Pauvre pays sur lequel Dieu semble vouloir accumuler à la fois tous les désastres et toutes les catastrophes, et que de nouveaux Vandales voudraient rayer de la carte du monde. Enfin ! nous aurons fait notre devoir jusqu'au bout, et le crépuscule de notre heure dernière se dorera d'un rayon de gloire. Tu le sais, Monrose, il est bon, par ce temps de lâchetés et de défaillances, d'être de ceux dont parle notre grand Hugo, dans ces vers que Marcelle aimait tant à m'entendre déclamer :

Ceux qui, pieusement, sont morts pour la
[patrie,
Ont droit qu'à leur cercueil, la foule vien-
[ne et prie,
Entre les plus beaux noms, leur nom est
[le plus beau !
Toute gloire, auprès d'eux, passe et tom-
[be éphémère,
Et comme ferait une mère,
La voix d'un peuple entier, les berce en
[leur tombeau !

— Tu n'as jamais eu semblable occasion de donner un cadre aussi émouvant à ces strophes de notre sublime poète riposta Monrose. Malgré cela, je vois les choses sous un aspect plus terre à terre que toi, qui ne peux te résigner à ren-tier ton panache, et je serais fort heureux de mourir, comme mes modestes aïeux, sur un bon lit de plume ! Que diable ! on n'est pas sur terre deux fois, et je n'ai pas de peau de rechange ! Et puis, si de par la fantaisie de ces tudesques, nous venions à être rayés du nombre des humains, il nous deviendrait impossible de narrer à nos petits enfants, pendant les longues soirées d'hiver, le récit de nos campagnes, et de les endormir avec ce Plutarque d'un nouveau genre. Donc, pour toutes ces raisons, il est de premiè-

re nécessité de vivre, et je te promets que tous mes efforts tendront à arracher aux balles prussiennes, une existence qui, par un effet d'optique, me devient, au moment où je la vois se terminer, singulièrement précieuse !

Laverny ne put s'empêcher de rire, égayé par la bonne humeur persistante de son camarade, et reprit :

— Dieu me garde de porter un coup mortel à l'espoir qui me paraît fortement enraciné dans ta vigoureuse nature, mais je ne vois guère d'issue folâtre à l'impasse dans laquelle nous nous trouvons acculés... Tu parlais d'enfants, tout à l'heure... Sans doute, ta pensée a dû s'envoler comme la mienne, vers Marcelle, que nous aimons tous deux, toi, avec ton coeur de père, moi, avec mon coeur de fiancé... Tu penses bien que, pour elle, je tiens à vivre, mais, pour nous sauver, il faudrait un miracle, et il y a longtemps que le bon Dieu n'en fait plus !

Ils se regardaient tous deux, des larmes au fond des yeux, à ce seul nom de Marcelle qui à lui seul résumait tout ce qui les rattachait à cette terre, et comme une pleur perlait au bord des cils de Monrose, Laverny s'écria :

— Eh bien ! voilà donc tout ce qui reste de cette triomphante philosophie que n'avaient pu entamer les plus furieux assauts du sort ! Voilà donc le joyeux Monrose, l'hilarant comique adoré des Parisiens, avec du chagrin plein le coeur et de la tristesse plein l'âme, en songeant à sa petite Marcelle ! Ah ! comédien que tu es ! tu vois bien que ton scepticisme n'est qu'apparent ; le nom de Marcelle a fait jaillir de ton coeur un ruissellement de larmes, comme autrefois le rameau de Moïse faisait jaillir en cascades, l'eau de cristal du rocher d'Horeb ! Allons ! pleure ! pleure ! ces larmes-là,

vois-tu, vieux frère, c'est le meilleur de toi-même !

Ils restèrent muets quelques instants, plongés dans une méditation, que troublaient à intervalles réguliers, les fusillades prussiennes... Soudain, Monrose reprit :

— Assez pleuré, comme cela ! L'embêtant, c'est de ne pas pouvoir s'essuyer les yeux... Attendons les événements... Quelque chose me dit que tout espoir n'est pas perdu... Qui sait ! le bon Dieu n'est peut-être pas si mauvais homme que tu le crois, Laverny ; il te réserve peut-être des étonnements...

Il n'eut pas le temps d'achever sa phrase, car une masse bedonnante s'abattit à leurs pieds... C'était notre ami Bonvalet qui, ayant escaladé une fenêtre du château, venait de sauter dans la cour. En un clin d'oeil, le petit homme, avec sa baïonnette, coupa les liens qui attachaient ses deux amis, et s'écria, avec une volubilité dans laquelle éclatait la nécessité de prendre vivement une décision :

— Quelle chance ! je vous retrouve ! Nous avons juste le temps de filer, sans tambour ni trompette. En nous faisant la courte échelle, et en passant par la fenêtre d'où j'ai sauté, nous nous trouverons derrière le château... De là, nous pourrions gagner les hauteurs, et à la nuit tombante, nous terrer dans quelque bois voisin... Mais pour Dieu ! faisons vite !

— Tonnerre ! dit Laverny, j'ai une envie furieuse, quand je serai sorti de cette souricière, d'aller vider ma cartouchière contre ces Prussiens de malheur !

— N'en faites rien ! je vous en supplie ! riposta Bonvalet... Cela n'avancerait qu'à nous faire tuer stupidement. La bataille est perdue et la retraite dégénéralisée en déroute... Tout ce que nous avons à faire, c'est de sauver notre peau

pour le moment, et ce sera déjà un résultat fort appréciable !

Laverny se résigna... Bonvalet grimpa sur les épaules du capitaine des Mentons-Bleus et atteignit la fenêtre... De là, il sauta de l'autre côté, attendant Monrose qui, une fois parvenu sur l'entablement de la fenêtre, lança une corde à Laverny et, sautant à son tour, rejoignit Bonvalet.

Quelques minutes après, les trois amis étaient réunis... Ils prirent un vigoureux pas gymnastique, et gagnèrent le parc de la Malmaison. Ils avaient le cœur serré devant le navrant spectacle qui se déroulait sous leurs yeux : batteries d'artillerie abandonnées sur la grande route, gardes nationaux jetant leur fusil pour s'enfuir plus vite, blessés agonisants étendus au bord des chemins, et suppliant qu'on les achevât.

A l'extrémité du parc de la Malmaison, ils suivirent la belle route qui gravit la colline, laissant, à leur gauche, le chemin de Saint-Cucufa, et montant à la Celle-Saint-Cloud, par le plateau de la Jonchère. Là, ils s'arrêtèrent : le soir tombait... Une pluie fine et persistante, jetait encore sur le paysage, une note plus triste et plus mélancolique que d'habitude !

Sur un grand chêne abattu, jeté en travers d'une clairière, ils s'étaient assis tous trois, contemplant cette vallée de la Seine qu'ils avaient connue autrefois, en des années heureuses, si admirablement riante, qu'ils revoyaient maintenant ravagée, dévastée, éclairée seulement, par l'épouvantable lueur des incendies voisins, des bombes décrivant leur sanguinaire parabole... Et, sur tout ce paysage dont l'aspect avait quelque chose de sinistre et d'effrayant, tous trois croyaient voir planer, au fond des nuées sombres et crépusculaires, le spectre désolé de la patrie en

deuil, pleurant sous cet horizon lamentable, sa gloire passée, agonisante, et ses drapeaux traînés aux gémonies de la Défaite.

— Pauvre France ! dit soudain Laverny, l'oeil perdu dans une morne rêverie.

— Oh ! oui, pauvre France ! répétèrent ses deux compagnons, se faisant l'écho de la pensée du comédien.

La nuit était venue... Ils allumèrent un maigre feu de sarments et se roulant dans leur couverture s'apprêtèrent, tant bien que mal, à prendre un peu de repos...

Comme ils allaient fermer les yeux, Bonvalet laissa tomber ces mots, d'une voix triste :

— Avant de dormir, j'ai une mort à vous apprendre... Un camarade m'a dit ce matin que notre ami Chenavard, le beau tambour-major du Cirque, s'était fait tuer à l'armée de la Loire, à la bataille de Chevilly !

X

Qu'il nous soit permis une légère digression à propos de ce Chenavard, dont Bonvalet venait d'annoncer la mort à ses compagnons.

Le Cirque, à une certaine époque, ne représentait que les grandes épopées impériales de deux auteurs bien oubliés aujourd'hui : Ferdinand Laloue et Lepoitevin Saint-Alme. C'étaient d'immenses machines mélodramatiques qui s'appelaient l'Empereur "L'Homme du Siècle", l'Empereur et les Cent Jours, "La République".

Les vieux dramaturges dont nous parlons, avaient le génie du décor à effet ; ils savaient faire marcher, charger, courir à la victoire, d'énormes masses de figurants. Quand on jouait une de leurs pièces, au tableau final, le drapeau français

flottait toujours triomphant sur un amas de canons brisés, au milieu des morts et des mourants de l'armée ennemie, bien entendu.

Alors l'Empereur apparaissait, accompagné de ses maréchaux chamarrés de dorures, suivi à quelques mètres par ses guides resplendissants et par son inséparable mameluck : Roustan. C'était le moment où les flammes de Bengale s'allumaient, et où, le chauvinisme aidant, l'illusion était telle qu'on croyait voir cent mille hommes sur la scène.

Ah ! le bon théâtre d'autrefois ! Chaque acte finissait, selon la formule, sur un mot historique du vainqueur de Marengo. Et le public était content. Il saluait au passage d'anciennes connaissances, des mots qui lui étaient familiers, et rentrait se coucher en répétant :

— Du haut de ces pyramides, quarante siècles vous contemplant ! — Honneur au courage malheureux ! — Voici le soleil d'Austerlitz ! — Soldats, je suis content de vous !

Quant aux harangues à l'armée d'Italie, elles étaient pour les auteurs, d'un placement sûr, et ils avaient remporté avec elles plus de victoires que Napoléon n'en avait remporté sur les nations étrangères.

Les artisans de ces pièces guerrières possédaient au suprême degré le talent de faire identifier les acteurs avec les rôles qu'ils devaient jouer ; les vieux parisiens se rappellent encore Edmond, qui joua l'Empereur dans toutes les parades impériales, et qui mourut se croyant réellement l'Empereur. Tous les anciens artistes du cirque se figuraient avoir été généraux, ou, pour le moins, colonels de cavalerie. Ils parlaient régiments, manœuvres, contre-marches, absolument comme s'ils revenaient, harassés et fourbus de Friedland ou d'Essling.

Comme dans toute armée régulière, il y avait dans la troupe du cirque un tambour-major brodé d'or jusqu'aux genoux, dont le bonnet à poil était orné d'un énorme gland d'or, un homme d'une taille à n'en plus finir, lequel avec une canne à pomme d'or exécutait des passes et moulinets variés quand, à la tête des tambours de la vieille garde, il entrait dans Vienne, dans Berlin, dans Moscou.

Il s'appelait Chenavard... Quand les répétitions et les affaires du théâtre lui laissaient un moment de repos, il courait à l'Esplanade des Invalides.

Il avait gagné le "canon" à la main, les bonnes grâces des anciens tambours de la Grande-Armée. et là, en buvant chopine, il se faisait répéter les batteries des divers régiments de la garde, de sorte que s'il paraissait dix fois dans la soirée, c'était sur dix marches différentes, ce qui lui faisait dix régiments. Comme on le pense bien, c'était là une chose précieuse pour le cirque, qui comptait cinq cents fantassins et soixante chevaux. Et puis, il y avait toujours dans la salle quelque "grognard", quelque "vieux de la vieille", qui, reconnaissant la batterie s'écriait :

— Tonnerre ! Comme c'est ça ! c'est la marche de notre régiment !

Un auteur avait été réellement enchanté de la conscience avec laquelle Chenavard comprenait son métier qu'il avait proposé au tambour-major de le tutoyer.

Chenavard, touché du procédé, avait répondu :

— Monsieur, vous me comblez ! C'est trop d'honneur pour un pauvre diable comme moi !

Là-dessus, il était parti bien vite se mettre à la tête de sa compagnie de tapins ; mais, encore sous le coup d'une forte émotion, il avait fait un faux pas à

son entrée, et en avait été au désespoir pendant six semaines.

Dans toutes les pièces, Chenavard était décoré sur la scène, de la main de l'Empereur, qui le reconnaissait invariablement pour l'avoir vu à Toulon, à Arcole, à Saint-Jean-d'Acre, à Austerlitz à Iéna, et qui, pour amener normalement cette récompense suprême, lui avait déjà fait donner aux premiers actes une jolie collection de baguettes, de baudriers, de sabres et de cannes d'honneur.

Malgré toute cette gloire, Chenavard était triste.

Une ambition inassouvie empoisonnait son existence.

Il souffrait de n'être qu'un personnage muet, il aurait voulu avoir un rôle parlant, et, le soir, vers onze heures trois quarts, répondre autrement que par un roulement de tambours aux bontés de l'Empereur. Le brave garçon ! Il aurait donné sa canne des soirées de gala pour dire, non pas une tirade, mais un mot, un seul mot, un de ces mots qui font balte, franchissent la rampe et vont frapper le public en pleine poitrine.

Un jour, on répétait une nouvelle pièce. Chenavard gardait encore là-dedans son personnage muet, plus muet que le muet de Florence, Lazare le Pâtre, lequel s'offre du moins la satisfaction de dire quelques mots, après être resté silencieux comme une carpe pendant vingt-ans...

Donc Chenavard, qui tenait à son idée, attira l'auteur dans un coin, et lui dit !

— Mon cher auteur, vous me rendriez heureux, bien heureux, en me donnant un rôle dans la pièce... un rôle si petit qu'il soit... Tous les tambours de Belleville doivent venir à la première, et je serais bien content d'avoir un mot à dire.

— Qu'à cela ne tienne, dit l'auteur en éclatant de rire... Mon bon Chenavard

je te donnerai ce soir, au foyer, un bulletin de lecture. Tu parleras au douzième tableau.

Le soir même on remit au tambour-major son bulletin de lecture. Il faillit se trouver mal, lui qui avait tant de fois affronté le feu des Autrichiens, des Prussiens, des Anglais et autres coalisés. En remontant chez lui à Ménilmontant, il faisait escale dans tous les cafés, où il avait des amis, tirait, comme par inadvertance, son bulletin de lecture, et s'écriait !

— Diable ! mon bulletin de lecture pour demain ; encore un rôle à apprendre...

Il passa la journée du lendemain dans une fièvre inexprimable. Enfin, le moment suprême arriva.

Le théâtre représentait une "retraite de Russie" absolument nature, route bordée de sapins, avec perspective interminable, sur le sol encombré de cadavres, de caissons défoncés, d'affûts démantibulés, la vieille garde, morne et abattue, était couchée et se relevait tout à coup, en voyant arriver l'Empereur, tragique sous le manteau de cavalerie couvert de neige.

Napoléon donnait quelques ordres à son état-major ; puis, il s'approchait des soldats, frappait sur l'épaule du tambour-major, et disait !

— Eh bien ! mon brave ! Je te retrouve sur tous mes chemins, aux jours de triomphe comme aux jours de malheur.

— Hélas ! quel échec, mon Empereur ! devait répondre Chenavard.

Malheureusement Chenavard, avant de parler, leva les yeux ; il vit toute sa compagnie de tambours, il vit les milliers de prunelles du public braquées sur lui. La tête, la langue lui tournèrent ; il lui prit un éblouissement bien explicable par l'é-

motion inséparable d'un premier début, et il dit, d'une voix ferme.

— Quelle dèche ! mon Empereur !

Le public, lui, se mit à rire de bon cœur, et bientôt une traînée d'hilarité gagna l'assistance tout entière. Ce fut du délire. On applaudit, on trépigna, on rappela Chenavard dont la réponse paraissait toute naturelle, en vertu de ce principe qu'un tambour-major ne doit pas parler la même langue qu'un maréchal de France.

Quant à lui, il était désespéré de cet impair ; il voulait se passer son sabre à travers le corps quand, dans les coulisses, il rencontra l'auteur qui lui dit !

— Mes félicitations ! Tu as eu un succès immense ! A l'avenir, tu diras le rôle de la même façon tous les soirs...'

Il était bien loin, à présent, le temps des parades militaires du cirque ; le régime impérial s'effondrait dans le plus poignant des désastres... Les mauvaises jours de l'année terrible étaient venus, et Chenavard, que l'invasion prussienne avait surpris, coulant ses derniers jours à Chevilly, un petit bourg situé sur la lisière de la forêt d'Orléans, faisait vaillamment le coup de feu comme franc-tireur à l'armée de la Loire, malgré ses soixante ans passés.

Pauvre Chenavard ! On aurait eu peine à reconnaître le beau tambour-major du Cirque dans ce grand vieillard à moustache blanche, sec comme une latte, affaibli par les privations, solide au poste quand même. Le digne homme passait ses journées dans une exaspération extraordinaire, en sentant que tous les efforts tentés pour la défense de la patrie seraient inutiles, les siens comme ceux de tant d'autres.

Un moment, le jour de Coulmiers, Chenavard crut qu'on allait reprendre l'of-

fensive. Vain espoir ! Après les sanglantes affaires de Loigny et de Chevilly, la pauvre armée, qui nous avait un moment donné l'illusion du succès, dut battre en retraite, reculant devant le triple cercle de fer formé par les corps d'armée de Mecklembourg, de von der Thann et de Frédéric-Charles.

Un matin, c'était le 3 décembre 1870, Chenavard était à l'affût dans la forêt d'Orléans... A deux cents mètres de lui, il aperçut soudain un Bavaois, coiffé du casque à chenille. Le vieillard épaula sans hésiter. Un coup de feu retentit.

Le Bavaois tomba en poussant un effroyable juron. En même temps, Chenavard vit sortir d'un taillis un groupe de soldats, les camarades de celui qu'il venait de tuer.

Il y avait bien là, une quinzaine d'hommes... Ils s'étaient arrêtés, se concertant hésitant à prendre un parti... A présent ils avançaient tout doucement, en deux files, qui cotoyaient la route afin de mieux cerner l'audacieux.

Chenavard, les bras croisés sur sa poitrine, les attendait. Il voulait mourir debout. Alors, comme il regardait ce morne chemin couvert de neige, il revit, en une vision rapide le décor du douzième tableau du Cirque, la route toute blanche, bordée de sapins, avec sa perspective interminable... Seuls l'Empereur, les maréchaux, la garde manquaient... Il ne restait plus que lui, Chenavard, qui, songeant aux douleurs de la patrie, aux villes bombardées et incendiées, à nos pauvres armées en déroute, à nos drapeaux souillés par la main de l'étranger, sentit lui monter aux lèvres les quelques paroles de son rôle d'autrefois...

A ce moment, les soldats, qui n'étaient plus qu'à quelques mètres, firent feu, et Chenavard tomba la face contre terre en murmurant :

—Quelle dèche ! mon Emper...

Il n'acheva pas... Il était mort...

XI

Marcelle et la mère Bonvalet avaient fini, après bien des difficultés, à arriver à Chevreuse où, naturellement, elles avaient été bien accueillies.

La maison du père Sigaux, le frère de la mère Bonvalet, auquel elles étaient venues demander l'hospitalité, était située à mi-côte, au milieu d'une prairie. C'était une bâtisse un peu décrépie et toute blanche, avec des fenêtres à vitres hexagonales, et des mansardes émergeant d'une toiture de tuiles brunes.

Sur la maison s'appuyait une galerie de bois à balustres sculptées, avec un escalier en retour appuyé à un mur. L'été, tout cela se garnissait de chèvre-feuille et de vigne vierge, dont le feuillage descendait en dôme sous la saillie du toit. Pendant la belle saison, dans le potager, un coq trônait au milieu de ses poules ; dans une petite rivière voisine, gazouillante et jaseuse, évoluait une escadrille de canards, et, du seuil de la maison, se découvrait, à perte de vue, la vallée endormie dans sa souriante tranquillité.

Plus loin, c'était la grange avec sa haute porte et son gerbier ; sur la porte était clouée une chauve-souris, destinée à éloigner les briquets pillards et amateurs de grains. Puis, venaient, sur une même ligne, de petites constructions inclinées : les réduits à pores, et l'étable. Derrière était l'abreuvoir, avec son auge aux parois rongées par la mousse.

Deux vieux chiens de chasse faisaient bonne garde ; l'un roux, sec, les côtes en cerceau, l'autre, un terrier de même couleur, gras à lard, le museau rond, les

oreilles en feuilles de nénufar. Marcelle se rappelait que rien n'était plus beau, l'été, que ce pays de Chevreuse ; dans les bois, autour de la maison, les mésanges à la gorge cendrée voletaient dans les branches en quête d'insectes et de bestioles. Dans un petit ruisseau, les grives et les bouvreuils venaient boire, les ailes frémissantes, pendant que, dans le ciel, les geais pillards et chapardeurs s'appelaient, se répondaient et, tournoyant dans la nue, fondaient sur les cerisiers des jardins.

Le père Sigaux avait un vrai profil de chien de chasse ; sec comme un hareng saur, vêtu d'un éternel bourgeon bleu, un carnier de cuir en sautoir, il aimait à prendre des oiseaux à la pipée, et était, pour cela, d'une adresse sans pareille. Pendant les belles matinées d'Août, alors que la vallée sommeillait encore, endormie dans une buée vaporeuse, le père Sigaux s'en allait dans quelque clairière, planter ses petits bâtons enduits de glu, et saupoudrés de graines, puis, il allait s'étendre sur la mousse, derrière quelque taillis, et restait là, à siffler jusqu'à sept heures, d'un sifflement doux et monotone, qui avait quelque chose d'indéfinissablement mélancolique, au milieu du calme de la nature.

A sept heures, il levait ses petits bâtons, et portait tout cela dans une grande toile étendue sur l'herbe. Puis, avec un fil poissé, il attachait par le bec tous les oiseaux qu'il avait pris, de façon à en faire une sorte de chapelet, et, son carnier bien rempli, reprenait le chemin de la ferme.

Le père Sigaux était veuf et vivait à Chevreuse, avec ses deux garçons de ferme et un enfant qu'il avait recueilli, un orphelin d'une douzaine d'années, qu'on appelait Simplet, à cause de sa candeur et de sa naïveté. Impossible de trouver

un être plus doux et plus caressant que Simplet ; il avait une adorable figure d'espiègle, éclairée par deux grands yeux d'un bleu intense, et une chevelure blonde, s'épanouissant en boucles d'or fauves. Dans la contrée, tout le monde adorait Simplet, dont la gentillesse était proverbiale, et dont le rire, innocent et mélodieux, décelait une âme d'enfant, toute pètrie de candeur et d'ingénuité.

L'été, Marcelle aimait à faire, avec Simplet, des promenades, tantôt au château de Chevreuse, tantôt à Port-Royal, ou à Dampierre. La jeune fille aimait à raconter à Simplet, qui l'écoutait avec admiration, le passé historique de Chevreuse qui, autrefois château-fort formidable, groupait autour de ses remparts, tels de rudes archers autour de leur capitaine, les manoirs de Jouy, de Beauplan, de Magny-Lessart, des Loges, de Joussu de Combertain, de Chevincourt, de Mérillon. Elle lui parlait aussi d'Ansoin de Chevreuse qui, à Mons-en-Puelle " où il pleuvait des Flamens, avait, par mille prouesses mérité de porter l'oriflamme."

Puis, c'était la guerre de Bedford et de Jean-sans-Peur : les Bourguignons s'emparant de Chevreuse, et Tanneguy-Duchâtel essayant de les en chasser. Plus tard, Charles VII achetait le château, d'un soudard anglais qui en avait fait sa place d'armes.

Marcelle connaissait, sur tout ce ravissant pays de Chevreuse, une foule de détails et d'anecdotes : elle savait, sur le bout du doigt l'histoire de ce charmant duc de Chevreuse, qui se maria en 1621, qui était le second des MM. de Guise, et le mieux fait des quatre : homme de la meilleure mine qui pût se voir, il avait de l'esprit passablement, beaucoup de sang-froid dans le danger, et un si grand goût de dépense, qu'il commanda un jour quinze carrosses pour essayer lequel serait

le plus doux.

Bien souvent, le crépuscule descendant sur la vallée, avait surpris Marcelle contant à son petit ami les grandes journées de ces demeures seigneuriales qui s'appelaient Dampierre, Chevreuse, Port-Royal. Soudain, l'heure qui sonnait à quelque clocher voisin, rappelait à la réalité les deux retardataires ; il fallait regagner la ferme du père Sigaux, et Simplet s'arrachait avec peine, à l'attrayante conversation de son amie, qui avait le privilège de le charmer et de lui faire oublier l'heure...

Un endroit de prédilection pour Marcelle, c'était Port-Royal... Elle aimait y rêver, par les beaux jours ensoleillés alors que, tapis sous leurs ailes éployées, aux plus épais des rameaux que nulle brise n'agitait, les oiseaux se taisaient assoupis. En ces heures de méditation, la jeune fille revivait l'époque où Port-Royal attirait, sous ses ombrages bucoliques, tant de cerveaux puissants et tant de penseurs de génie... Devant ses yeux passaient toutes les hautaines figures du grand siècle : c'était Racine, en habit de couleur nacarat, en jabot de dentelle, portant dans ses armes un cygne, emblème de ce qu'il devait être pour l'Europe, pour le monde, pour la France ! C'était Claude Lancelot, figure osseuse, parcheminée, ravagée par les veilles, tête ascétique de moine, qu'adouçissait une expression de bonté... C'était Pascal, le grand Pascal des "Provinciales," au nez en bec d'aigle, aux yeux d'un gris d'acier, si pleins de flamme, que sa vie tout entière semblait s'y être réfugiée... C'était Antoine Arnauld, front courbé par la prière, masque d'apôtre semblable à ces profils sombres et extatiques que nous a légués la rude brosse de Ribeira ou l'énergique pinceau de Zurbaran... C'était l'abbesse, enfin, Marie-Jacqueline-

Angélique Arnould, établissant dans l'abbaye, dans toute leur sévérité claustrale, les règles de Saint-Bernard et de Saint-Benoît... Toutes ces ombres illustres, hantaient le cerveau de Marcelle, et, parfois, il semblait à la jeune fille, que le grand souffle du vent dans les chênes et dans les peupliers, lui apportait un peu de la sérénité mélancolique des solitaires de l'abbaye, endormis maintenant dans la paix du tombeau !

Par cet épouvantable hiver de soixante-et-onze, la vallée apparaissait toute triste, toute endeuillée, ensevelie sous la neige et sous la bourrasque. Des Allemands sillonnaient le pays, et le père Sigaux en logeait trois, des colosses à poil roux, aux joues couleur de brique cuite, à la carrure herculéenne. Ils passaient leur temps à fumer des pipes en porcelaine, à fourneaux historiés de peintures représentant des scènes de tavernes où de légendaires Gambrinus brandissaient d'énormes vidrecomes, et où des Marguerites à nattes blondes et à tailles d'ondines du Rhin, valsaient en compagnie de Fausts plus ou moins séduisants. Parfois, assis sur des bottes de paille dans la cour de la ferme, ils chantaient d'une voix rauque et gutturale des refrains de leur pays, de lourdes marches de Hesse ou de Poméranie, dont les sonorités mélancoliques reflétaient bien l'âme sombre et un peu rude des peuples d'Outre-Rhin...

Un de ces trois Allemands était assez sympathique à Marcelle : il avait de grands yeux bleus, d'une douceur singulière, et sa physionomie respirait la bonté. Quelquefois, cet homme tombait dans des accès de mélancolie profonde, et tirant de sa musette une photographie, le contemplait longuement, puis se mettait à pleurer comme un enfant.

Cette photographie, qui avait le privilège d'attendrir ce pauvre diable, c'était

le portrait de sa femme et de ses trois enfants qu'il avait laissés là-bas, à Heidelberg... Assurément, ce soldat n'avait rien de féroce et il n'aspirait qu'à rentrer le plus vite possible dans ses foyers, pour y retrouver la commère joufflue à laquelle il devait trois marmots resplendissants de santé.

Quand il avait bien contemplé sa photographie, le soldat la remettait pieusement dans son sac, et s'essuyait les yeux. Puis il appelait Simplet pour lequel il avait une véritable affection, le faisait asseoir sur ses genoux et s'amusa à lui confectionner, dans un morceau de bois d'érable, de petits sabots coquets et pointus... Cela lui rappelait sans doute le métier qu'il faisait là-bas, dans la Forêt-Noire, et quand les sabots étaient terminés, et que Simplet s'en emparait, tout joyeux, et battant des mains, un large sourire passait sur la face de l'Allemand qui, dans les éclats de rire de Simplet, croyait retrouver comme un écho lointain du rire des marmots d'Heidelberg !

XII

Retournons à nos trois Mentons-Bleus qui, quinze jours plus tard, avaient, au prix de mille dangers, trouvé le moyen de pénétrer dans Bitche, alors investie par les Allemands.

Tout le monde connaît la légendaire et héroïque défense de Bitche, la petite cité lorraine qui, suspendue comme un nid d'aigle au flanc des Vosges, eut le suprême honneur de tirer, contre les Prussiens, le dernier coup de canon français. Il y avait alors dans la place, tous ces braves dont l'histoire nous a conservé le nom : c'étaient Teyssier, Dessirier, Touart, Hardy de Périni, des vaillants, dont l'héroïsme dora d'un reflet de gloire nos pauvres

drapeaux courbés sous l'âpre souffle des défaites.

On était en février, et le froid sévissait avec rigueur ; le thermomètre accusait quinze degrés au-dessous de zéro, et les loups infestaient les bois des environs de Bitche. La famine, les privations, avaient décimé l'héroïque petite garnison dont rien n'avait pu abattre l'indomptable énergie. Les trois Mentons-Bleus, eux aussi étaient dans un état lamentable : Monrose et Bonvalet étaient d'une maigreur ascétique, et le brillant Laverny n'était plus que l'ombre de lui-même.

Quelques provisions apportées par de hardis et audacieux contrebandiers, avaient pu pénétrer dans la place... Aux avant-postes, on continuait, pour ne pas en perdre l'habitude, à saluer l'ennemi de coups de fusils incivils, et toutes les fois qu'un groupe allemand apparaissait, l'artillerie du fort le dispersait ou le forçait à se terrer dans ses baraquements.

La nuit, les assiégeants travaillaient derrière les bois, et l'on entendait distinctement leurs coups de hache. Les Mentons-Bleus étaient souvent placés aux avant-postes, et quand ils le pouvaient, ils ne se gênaient guère de faire aux sentinelles prussiennes quelque politesse plus imprégnée de poudre que d'urbanité.

Elle était vraiment remarquable par sa belle humeur persistante, la garnison de Bitche, et Laverny, Monrose et Bonvalet ne détonnaient pas au milieu de ces braves qui, en ces heures douloureuses, trouvaient encore le moyen de répondre à tous les coups du sort, par une inébranlable philosophie. Pour donner une idée de l'état d'esprit de cette poignée de héros, laissons la parole à Monsieur le capitaine Mondelli, qui s'exprime ainsi, dans son livre : "la Vérité sur le siège de Bitche."

"... Au milieu de cette triste situation,

l'idée d'une musique à Bitche n'est-elle pas sourire ? Oui, une fanfare, peu harmonieuse sans doute, mais suffisante pour chasser la sombre mélancolie de la garnison et de la population. Les débris de Froechsviller nous en fournissent les éléments : presque tous les cantiniers venus se réfugier à Bitche étaient musiciens et possédaient leurs instruments ; on recruta quelques vieux musiciens qui s'armèrent de quelques vieux instruments trouvés dans une caisse déposée au fort, et allez donc la musique ! Sous la direction de l'incomparable Gravet qui, le jour où il prenait le bâton du chef, ne manquait pas d'envoyer à chaque officier marié un programme enjolivé à l'adresse de Madame ! J'en ai un sous les yeux et vraiment il m'emplit le cœur d'émotion, en songeant au passé ! Où êtes-vous, brave Gravet, en ce moment. Merci quand même !

"Chaque régiment possède son refrain particulier ; nous adoptâmes celui de la chanson de Béranger : "les Gueux". Pauvre refrain ! il est aujourd'hui oublié comme bien d'autres choses ! Il nous était pourtant bien cher ! Beaucoup de nous n'auraient pas voulu en changer ; il exprimait alors la vivante réalité de notre situation. De l'argent, il n'y en avait plus ou peu ; une partie courait les routes pour demander des nouvelles de l'intérieur et de nos familles, l'autre servait aux choses urgentes de la vie. Nos pauvres soldats étaient bien malheureux ! Leurs officiers ne pouvaient pas s'offrir un grand superflu avec leurs 40 francs par mois (car sur 50, on nous retenait 10 francs pour le vin et l'eau-de-vie.) Il fallait payer son soldat-ordonnance, son blanchissage, son logement, son bois à brûler, etc.

"De la croisée de ma chambre, je vois mes pauvres soldats enveloppés de leurs

couvertures, battre la semelle pour chercher à se réchauffer, au milieu de l'épaisse couche de neige qui couvre le sol : d'autres sont employés, sous la direction du capitaine Hardy de Périni, à casser l'énorme couche de glace qui recouvre la "Horn", transformée en marais, et qui donnerait un accès facile à un ennemi fort et entreprenant pour entrer en ville.

"Pénétré de pitié, sous le prétexte de faire ma ronde, je vais leur apporter quelques paroles d'encouragement, en même temps que je les exhorte à la plus active vigilance.

"Dans les postes, les hommes endormis avaient les pieds jusque dans le feu ; les uns brûlaient, leurs souliers, d'autres leurs pantalons et leurs jambes, et c'est tous les jours la même chose : il est vraiment incompréhensible qu'il n'y ait pas eu de plus nombreux cas de congélation ! Chacun s'ingénie à trouver du bois, l'administration conservant le peu qui reste pour la cuisson du pain. Des ordres sévères défendent de toucher aux arbres des promenades et aux charpentes des maisons incendiées ; mais comment ne pas fermer les yeux par ce vent glacial et ce froid quotidien de 15 degrés, qui paralyse corps et esprit ! Pour mon compte, j'achète un second stère de bois chez la receveuse des postes, à 11 fr. 50, et beaucoup de mes camarades font comme moi. Nous vivons avec la population en de trop bons sentiments pour faire intervenir les droits de la guerre par des réquisitions.

"Les officiers n'ont jamais rien exigé de force : ils ont toujours payé de leurs deniers ce qui leur était nécessaire. Cette façon de faire n'a pas peu contribué à consolider les sympathies mutuelles. Mon voisin de chambre, le lieutenant Gardarain, amputé, le sait bien ; étant mon voisin, il devait, comme moi, payer sa cham-

bre 20 francs par mois..."

Un soir, vers sept heures, le conseil de la place décida, après mûre délibération, une dernière et suprême sortie...

...Les Mentons-Bleus exultaient de joie de pouvoir enfin quitter la quasi-inaction à laquelle ils étaient condamnés, et Monrose dit à Laverny :

— Ce n'est pas dommage ! Je commençais à attraper le spleen, à faire les cent pas autour de la citadelle, et on va donc pouvoir se dérouiller un peu les jambes. Je n'ai pas, comme Bonvalet qui a toujours un hanneton dans la cervelle, la ressource de composer des opéras à mes moments perdus... Si cela peut t'intéresser, j'ai des détails sur la sortie qu'on doit tenter et qui est imminente... D'abord, on nous adjoindra deux pièces de campagne pour démantibuler les baraquements des Allemands et anéantir leurs travaux. Puis, l'on doit former trois colonnes d'attaque : l'une tournant à gauche, l'autre ayant pour objectif les bois vers la droite et la troisième, la plus importante, marchera vers la route de Sarreguemines, avec les deux pièces de campagne. Nous serons à peu près sept cent hommes !

— Espérons que la tentative réussira, répondit Laverny... Moi aussi, j'ai quelques renseignements... Il paraît que cela se fera la nuit, vers deux heures du matin... L'affaire sera chaude, et je ne sais pourquoi, il me semble qu'il m'y arrivera malheur !

Le rire du père Monrose, retentit sonore :

— Allons donc ! tu veux rire ! Ce serait par trop drôle de voir un lapin comme toi ramasser un atout, sans rime ni raison... Décidément, je ne te reconnais plus, toi toujours si plein de confiance en l'avenir et en toi-même... Tu es dans un état d'âme qui m'inquiète !

Ils se disaient tout cela, tout en mon-

tant une faction monotone, sur les glacis du fort. Bonvalet, lui, était aux remparts. Soudain, d'une voix dont la gravité avait quelque chose de singulier, Laverny dit à son camarade :

— Je t'en prie... ne ris pas... Tu me contrarierais... Jamais mes pressentiments ne m'ont trompé... Seulement... si quelquefois je ne revenais pas, tu diras à Marcelle que ma dernière pensée a été pour elle... Et maintenant, séparons-nous, car j'aperçois un officier qui vient vers nous et qui fait une ronde sur les glacis du fort...

Ils se serrèrent la main, tout attristés tous les deux.

Vers quatre heures du matin, les colonnes sortaient. Celle de gauche, dans laquelle étaient Monrose et Bonvalet, enlevait les hauteurs avec une véritable furie française, celle de droite culbutait les avant-postes ennemis. Malheureusement, la colonne du centre, dans laquelle se trouvait Laverny, était écrasée par un ennemi dix fois supérieur, et battait en retraite sans avoir pu faire prendre position à ses deux pièces de campagne... Déjà une cinquantaine de fuyards étaient sous les murs de la ville, malgré les efforts des officiers qui cherchaient à les rallier.

Laverny était dans un état d'exaspération impossible à décrire. La figure noire de poudre, la capote en lambeaux il allait, cherchant à réchauffer, par ses véhémentes apostrophes, le courage de ces pauvres diables... Peines perdues ! tous ces hommes, comme des moutons affolés, se précipitaient vers la ville... C'était la retraite, une retraite meurtrière, car l'ennemi, maintenant, se montrait à découvert...

Alors, devant ce navrant spectacle, un

chagrin immense, poignant s'empara du comédien ; chagrin dans lequel entraient encore plus de pitié que de colère... Sous la lueur du matin naissant, dans une sorte de clarté funèbre et indécise, il regardait, des larmes dans les yeux, le drapeau qui regagnait la ville, et comme il s'abîmait dans cette contemplation douloureuse, hypnotisé par cette vision lamentable, une décharge d'artillerie éclata des crêtes où étaient établies les batteries prussiennes, et le grand général des Vaincus Pieds de l'An Deux, le beau Robert Laverny tomba, sanglant, sur la route, la cuisse fracassée par un éclat d'obus !

XIII

Un jour, le père Sigaux était sorti, laissant la maison de Chevreuse sous la garde de Marcelle et de Simplet. Les trois Prussiens qu'il hébergeait, étaient eux aussi, partis dès l'aube, pour faire une reconnaissance dans le pays. La mère Bonvalet avait accompagné son frère qui était allé à la découverte, dans l'espoir de marauder quelque chose dans les environs.

Marcelle était absorbée par la lecture de papiers couverts de notes, et apportés par la mère Bonvalet. Ces papiers, sur lesquels voisinaient les rondes, les noires, les blanches, les croches, les doubles croches, n'étaient autres que la carcasse du dernier opéra-comique de Bonvalet : "Chevreuse", oeuvre qu'avait dû, sans doute, lui inspirer, des séjours répétés dans la vallée du même nom. C'était un drame lyrique dans lequel il y avait comme tout bon drame lyrique qui se respecte, un ténor, un baryton, une basse. Son ténor, Bonvalet, l'avait trouvé dans le séduisant duc Henri de Montmorency, dé-

capité à Toulouse, le 30 octobre 1632, par ordre du cardinal-ministre ; le baryton, c'était Richelieu, en personne, et la basse n'était autre que le féroce Laubardemont exécuteur des hautes, et surtout des basses-œuvres du cardinal.

Quand Bonvalet avait écrit sa musique il avait — qu'on nous passe cette expression — "coupé en tranches" son intrigue, et troussé des couplets, selon la formule. Les quatre tableaux de son drame lyrique se terminaient fort bien : le premier, sur la déclaration d'amour d'Henri de Montmorency à la duchesse de Chevreuse ; le second, sur le serment solennel, fait par le duc et ses amis, de débarasser la France et la duchesse de ce fameux cardinal : le troisième, sur le sanglant affront infligé à Laubardemont, par Madame de Chevreuse, qui faisait jeter hors de son hôtel, ce triste sire, coupable d'avoir osé lui exprimer son amour ; enfin, le quatrième et dernier tableau, sur lequel comptait surtout le musicien, était la reproduction exacte de l'épisode tragique de Toulouse, et contenait la scène capitale de "Chevreuse".

Il y avait, là-dedans, toutes les herbes de la Saint-Jean : Henri de Montmorency, en vrai gentilhomme de France, marchait au supplice, la tête haute, en chantant un air de bravoure, interrompu aux bons endroits par les lamentations de la duchesse ; Laubardemont, tigre à face humaine, qui avait découvert le complot du duc, poursuivait sa victime des manifestations d'une joie aussi sauvage qu'intempestive, et corsant cette situation dramatique un chœur de pénitents entonnait, "à la cantonnade", des chants funéraires.

Bonvalet s'était absolument surpassé, en écrivant cette partition ; il y avait dans "Chevreuse" des pages charmantes ou pathétiques. D'abord, la romance de

Montmorency : "Quand je vous vois, j'ai l'âme en fête !..." puis, le serment du duc et des conspirateurs, page magistrale rappelant la "Bénédiction des Poignards..." Le trio final était véritablement prestigieux, avec Henri de Montmorency, marchant en souriant vers l'échafaud tendu de noir, avec la duchesse, pleurant toutes ses larmes de femme et d'aimante, avec Laubardemont hideux de férocité, poursuivant sa victime jusqu'au seuil de la tombe...

Marcelle s'était intéressée à cette lecture de l'œuvre de Bonvalet... A présent, elle avait rangé les cartons de musique et, les yeux perdus dans une rêverie profonde, elle songeait...

Le souvenir du vieux musicien venait de lui rappeler Monrose et Laverny. Où étaient-ils, à présent ? Blessés, morts peut-être ! Elle n'osait envisager ces sombres hypothèses, et écoutait d'une oreille distraite, Simplet qui réparait une bêche, dans la cour de la ferme, tout en fredonnant une ronde enfantine :

J'ai descendu dans mon jardin,
J'ai descendu dans mon jardin,
Pour y cueillir du romarin...

Gentil coquelicot
Mesdames !
Gentil coquelicot !

Oui ! que faisaient-ils à cette heure, les Mentons-Bleus ? Peut-être étaient-ils prisonniers, traînant de longues journées de souffrances et d'ennui, dans quelque forteresse allemande, dans quelque prison de Posen ou de Magdebourg ? Elle se les représentait, pâles, hâvres, décharnés, affaiblis par les privations, gémissant dans des casemates pleines de rats et de vermine, dans quelque forteresse, d'aspect sinistre, dont les murs formidables étouffaient les sanglots des captifs et le

rôle des mourants...

A ma main droite, j'ai un rosier,
A ma main gauche, j'ai un rosier,
Qui fleurira au mois de Mai !

C'était Simplet qui, insoucieux, continuait sa chanson... Et Marcelle se prenait à envier cet âge heureux, où la pensée des tout-petits tient dans la poésie d'une ronde d'enfants, dans quelque rythme berceur et mélancolique, se déroulant, monotone et uniforme, tel l'écheveau d'une fileuse à la veillée...

Soudain sur la route, un bruit mélancolique retentit, et dans un cliquetis de sabre et d'éperons, un homme de haute stature, poussa la porte de la ferme, et entra dans la cour...

C'était un grand gaillard à barbe fauve, un corps d'Hercule que surmontait une tête de restre du Moyen-Age, décelant la rudesse et la brutalité. D'un coup d'œil rapide, il inspecta la maison, et apercevant Marcelle assise dans la salle du rez-de-chaussée, il entra faisant d'un geste significatif, comprendre qu'il avait soif...

Toute tremblante, Marcelle se leva, courut au cellier, et revint avec un pichet plein de vin, qu'elle plaça sur la table. L'homme, un uhlan, la regardait avec des yeux étranges. Il lampa, coup sur coup, plusieurs verres de vin, puis tirant de son bissac un énorme morceau de pain, il se mit en devoir de le dévorer à belles dents...

Quand ce fut fini, il déboucla son ceinturon, et s'affalant sur la table s'endormit d'un sommeil de bête harassée. Marcelle était peu rassurée, aspirant au moment d'être débarrassée de ce peu aimable visiteur, et Simplet qui voyant l'émotion de son amie, était venu s'asseoir à côté d'elle, semblait partager la même

opinion...

Soudain l'homme se réveilla ; il poussa un baillement formidable, étira ses membres, et bouclant son ceinturon, se disposa à partir. Le malheur voulut qu'il eut la malencontreuse idée, sans doute pour témoigner à sa manière sa reconnaissance, de vouloir embrasser Marcelle. La fierté de la jeune fille se réveilla et comme le uhlan, voulant mettre son projet à exécution, se trouvait tout à côté d'elle, Marcelle, d'une gifle appliquée avec une extraordinaire énergie, cingla le visage du soldat !

Fou de colère, ce dernier poussa un cri qui ressemblait à un rugissement, et tira son sabre. Marcelle, effrayée, s'enfuit dans la cour, poursuivie par l'Allemand furieux, et accompagnée de Simplet qui poussait des cris à fendre l'âme.

Il y avait, au milieu de la cour de la maison, un puisard inutilisé, mais d'un large diamètre et d'une grande profondeur. Marcelle, apeurée, affolée, tournait autour de la margelle du puits poursuivie par le soldat, telle une fauvette harcelée par un oiseleur. Soudain, la porte de la cour s'ouvrit, et le père Sigaux apparut portant sur ses épaules, un maigre sac de pommes de terre et de raves, qu'il n'avait pu marauder dans les environs...

En apercevant le uhlan qui brandissait sa latte en poussant d'épouvantables jurons, le père Sigaux devina la situation. Leste comme un chat, il se rua sur l'Allemand qui lui tournait le dos ; l'autre, surpris par ce choc subit, perdit pied, et passant par-dessus la margelle, tomba dans le puisard.

Ce fut une minute effrayante...

Courbé sur l'orifice du puits, le père Sigaux écoutait... Une clameur montait du trou béant et noir : c'était le uhlan qui, les reins brisés, géignait en appelant du secours... Marcelle, terrifiée, et presque

XIV

défaillante, s'était réfugiée dans la salle basse du rez-de-chaussée, dont le vieux paysan alla fermer la porte.

Du puisard, les cris s'enlevaient toujours... Alors le vieux paysan, avec un mauvais sourire flottant sur ses lèvres minces, saisit un énorme moëllon et le laissa tomber dans le trou. Après celui-là, il en prit un autre, puis un autre encore; il jetait tout cela, par-dessus la margelle, avec un geste dans lequel éclatait toute sa haine contre l'ennemi !

(Maintenant, on ne percevait plus, montant du puits béant et tragique, qu'un faible gémissement, qu'un râle qui allait toujours en s'affaiblissant... Soudain... plus rien ! Il se fit un silence encore plus épouvantable que ce qu'on entendait auparavant... Alors le père Sigaux s'assit sur la margelle du puits, et sortant de la poche de sa blouse, tout son attirail de fumeur, se mit à bourrer sa pipe avec une tranquillité qui dénotait la parfaite sérénité de sa conscience.

A ce moment, un peu rassurée et un peu remise de son émotion, Marcelle ouvrit la porte de la chambre du rez-de-chaussée, et vint retrouver le père Sigaux... Et comme elle lui demandait des nouvelles de l'Allemand, le paysan envoyant vers le ciel la fumée de son brûlegueule, se contenta de répondre, en désignant le trou noir du puits :

— Je crois qu'il est mort !

Et comme Marcelle frissonnait encore au souvenir du tchlan, le père Sigaux, avec une philosophie qui n'était pas sans saveur, laissa tomber ces mots :

— Après tout... ça en fera un de moins !...

Et sur cette brève oraison funèbre, il continua à fumer sa pipe, sans chercher à dissimuler son évidente satisfaction.

C'était dans un petit baraquement, sur lequel flottait la Croix de Genève... Il y avait là une cinquantaine de lits de fer, sur lesquels étaient étendus de pauvres diables blessés plus ou moins grièvement. Dans l'atmosphère viciée et empuantiée flottait une écoeurante odeur de phénol et d'iodoforme, et Laverny, placé près de la fenêtre et les yeux perdus dans quelque vision funèbre, regardait monter doucement le jour, un jour sale et nébuleux sur lequel une pluie morne et obstinée jetait un indicible voile de tristesse.

A quelques mètres en face de lui, sous un drap blanc recouvrant entièrement un lit, s'étalait une forme aux saillies anguleuses et rigides. C'était un mort, un voltigeur de la garde, débris de Rezonville, qu'on avait apporté la veille et qui était venu là, boucler sa dernière et suprême étape.

Dans la salle, des chuchotements très doux s'échappaient de deux cornettes blanches, chuchotements alternant avec une sorte de réponse en faux-bourdon, qui n'était autre que la voix du chirurgien Courrejolles passant la visite. Un brave homme, ce Courrejolles ! un dur-à-cuire qui en avait vu de toutes les couleurs, et dont le scalpel cosmopolite, s'était promené d'Inkermann à Ritche, en passant par Solférino et Puebla !

Et Laverny contemplant avec une instinctive sympathie, cette bonne figure de troupiér, barrée d'une grosse moustache blanche, et éclairée d'un petit oeil perçant, sous les sourcils en broussaille. Justement, Courrejolles se trouvait à présent devant le lit du comédien : d'un geste brusque il rabattit le drap, mettant à nu la blessure de Laverny et, une ride chercheuse au milieu du front, il exami-

ma le pansement qu'il avait fait la veille.

Cela dura à peine trois ou quatre minutes ; il eut une grimace de mauvais augure, et s'adressant au comédien :

— Ah ! ah ! c'est vous notre fameux Laverny, l'idole des Parisiens, l'homme au galoubet retentissant, qui poussiez la figuration à l'assaut sur les praticables du Châtelet ! Ah ! mon gaillard ! vous avez gagné plus de victoires que vous n'en gagnerez, et il va falloir nous résigner à la mise en réforme...

— Vous croyez major ? questionna le comédien d'une voix sourde, et dans laquelle perçait une angoissante anxiété.

— Si je le crois ! riposta Courrejolles, avec sa brusquerie habituelle, mais, c'est à-dire que j'en suis sûr... Dans le cas qui nous occupe en ce moment, mon camarade... il n'y a qu'un remède et c'est...

De la main, il eut un geste oblique, coupant l'air... Laverny comprit : l'amputation ! Le pauvre cabot était pourtant, vigoureusement trempé, mais, cette fois deux larmes jaillirent de ses yeux, et avec des sanglots dans la gorge :

— Amputé ! moi ! Monsieur le major ! Vous ne ferez pas cela ! J'aime mieux mourir, entendez-vous, mourir que d'être amputé ! Rester infirme pour toute ma vie... ça ! jamais... jamais...

Il roulait fébrilement le drap de son lit, et avec un accent de terreur où se peignait son appréhension, il répétait : Ça ! jamais ! jamais !...

— Nom de Dieu ! tourna Courrejolles (et se tournant vers la soeur qui se signait scandalisée)... mes excuses, ma soeur... une vieille habitude de caserne... je vous trouve superbe mon gaillard ! C'est à prendre ou à laisser. Il vaut mieux sacrifier un madrier que tout l'échafaudage, et pour un lascar de votre trempe, vous avez du sang de navet dans

les veines ! Une patte en moins ! la belle affaire ! Ça ne vous gênera même pas pour jouer la comédie ! au lieu d'être Kléber, vous serez Daumesnil... vous savez... celui qui répondait aux alliés : je vous rendrai Vincennes, quand vous m'aurez rendu ma jambe... En attendant, ne vous mettez pas les nerfs en pelote et à tout à l'heure, mon garçon, à tout à l'heure...

Il s'éloigna suivi des deux cornettes blanches... Malgré son apparente rudesse, il était profondément ému par la douleur de Laverny, et il se dirigea vers le lit voisin, tout en mordillant sa moustache et en grommelant : Ah ! la guerre ! la guerre !

A présent, le comédien pleurait comme un enfant ! Certes, il ne craignait ni la douleur ni la mort, mais il se sentait frappé dans ce qu'il avait de plus cher, dans son orgueil de beau garçon dans sa carrière artistique, pour laquelle sa plastique irréprochable constituait un atout des plus importants. Misère ! être estropié ! se traîner comme une larve boiteuse sur le pavé des boulevards, quand cette guerre serait finie, avec, pour bercer sa rêverie douloureuse, l'accompagnement monotone d'une hideuse jambe de bois, frappant sur l'asphalte. Non ! cent fois non ! La mort lui semblait préférable à cela !

Et Marcelle ! elle était fille d'Eve, elle aussi, avant tout... Le moyen à présent d'unir sa resplendissante beauté aux destinées d'un invalide... ce serait grotesque et ridicule... En admettant même que son amour fut immense, et qu'elle consentit à l'épouser, il ne pourrait pas, lui, accepter ce sacrifice... Il se voyait, se promenant avec Marcelle et entendant, de temps en temps, une réflexion dans le genre de celle-ci ? La jolie femme ! quel dommage que son mari ait une jambe de

bois !

Ainsi, par le fait de cet obus stupide envoyé par ces Vandales, sa vie était irrémédiablement brisée ! Adieu les créations à panache, les grands rôles du répertoire, les tirades à sensation, sonnantes sur l'âme des foules, comme une paire d'éperons sur un pavé de marbre. Adieu la griserie de la scène, les heures délicieuses où, au gré de sa fantaisie, il sentait palpiter le cœur du peuple ! Misère ! avoir été "Ruy Blas" ! "Chatterton" ! "Kean" ! "Rysoor" ! Lagardère ! Kléber ! Hoche ! Marceau ! et tout à coup, effondré, du haut de son rêve, retomber à terre, comme un oiseau auquel on vient de casser une aile !

Quelle souffrance ! Lui, habitué à la tumultueuse splendeur des premières, devenir la risée des gavroches parisiens ! Ramasser à la place des applaudissements de l'orchestre et de l'amphithéâtre les lazzis et les quolibets lui écrasant le cœur, avec leurs gros souliers à clous ! Voici ce qui l'attendait, à présent ! Et au lieu d'être le jeune premier idéal et sympathique, relevé d'une impeccable Bressant et d'une moustache frisée au petit fer, n'être plus qu'un objet de pitié, bon tout au plus à voir s'élargir sur son individu mutilé, la commisération des bonnes âmes !

Il pleurait... Un autre souvenir, douloureux au possible, le hantait... Quand cette guerre lamentable avait éclaté, un auteur en vogue, un poète, un roi de la scène préparait pour lui, Laverny, une comédie fraîche comme un conte de Shakespeare, toute pleine de vers gazouilleurs et charmants, chantant dans des clarières lumineuses et dans des paysages de rêves... une sorte de "Songe d'une Nuit d'Été", en un mot... Le comédien, dans cette pièce, devait tenir un rôle d'amoureux, et soupirer consciencieu-

sement des madrigaux étourdissants à l'éblouissante Rita Darbel, l'étoile du boulevard, alors à la mode... Toute sa vie, par vanité d'acteur, par orgueil professionnel, il avait souhaité de créer un rôle, aux côtés de Rita Darbel... Il n'avait jamais prévu, hélas ! cette jambe de bois qu'il allait guère avec la poétique défroque et la perruque blonde d'un Roméo de théâtre !

Au dehors, la pluie tombait toujours... Derrière le baraquement de l'ambulance, un soldat en faction fredonnait une chanson mélancolique, dont les paroles arrivaient jusqu'au comédien... Laverny ferma les yeux... Il écouta...

Pour m'en aller à la guerre,
J'ai dû laisser mes amours,
Mathurine, ma commère,
Et ses grands yeux de velours...
Mon cœur est dans la nuit noire,
Triste est le fil de mes jours !
Compagnons versez à boire,
Toujours !

Une pause... et la sentinelle reprit :

J'ai cogné, dans cette guerre,
Aussi fort que font les sourds,
En pensant à ma commère,
Mathurine, mes amours !...
Mon cœur est dans la nuit noire,
Triste est le fil de mes jours !
Compagnons versez à boire,
Toujours !

On entendait, sur le pavé, le pas monotone du factionnaire... Laverny tendit l'oreille... Décidément, la chanson l'intéressait :

Quand je revins de la guerre,
Au pas rythmé des tambours,
J'allais trouver ma commère,
Mathurine, mes amours !...
Mon cœur est dans la nuit noire,
Triste est le fil de mes jours !
Compagnons versez à boire,
Toujours !

Le comédien s'assoupissait doucement, envahi par une insurmortable torpeur, au travers de laquelle lui arrivait, doux comme un fredon d'abeille, le dernier couplet du chanteur :

Quand elle vit que la guerre,
Me mutilait sans recours,
Me rit au nez ma commère,
Mathurine, mes amours !...
Mon coeur est dans la nuit noire,
Triste est le fil de mes jours !
Compagnons versez à boire,
Toujours !

... A ce moment, Laverny entendit du bruit derrière son lit : c'était Courrejoles qui repassait, accompagné des soeurs, et qui disait, avec sa grosse voix de bouledogue :

— Allons ! ma soeur débonchez ce flacon de chloroforme, et qu'on en finisse avec ce pauvre garçon ! Que diable ! On a déjà trop attendu !

XV

Le 22 mars, la garnison de Bitché, reçut pour la dernière et troisième fois, sommation d'avoir à évacuer la ville dans les 15 heures, sous peine, dit le document officiel, "d'être considérée comme usurpateur de territoire allemand", et de subir une nouvelle et décisive attaque. Ce qui venait, du reste, corroborer cet ultimatum, c'est que le blocus se resserrait singulièrement, que des troupes arrivaient de tous côtés précédant des pièces de fort calibre, réquisitionnées à Strasbourg ou à Haguenau.

Laissons encore ici la parole à Monsieur le capitaine Mondelli, lequel a magistralement traité la question du siège de Bitché.

"Il fut donc résolu qu'une convention serait passée avec le commandant des

troupes assiégeantes. Le lieu du rendez-vous fut une maison située sur les glacis. Le colonel Teyssier s'y rendit, accompagné du capitaine Ravenel, du 54^e de marche, qui me remplaçait dans mes fonctions d'adjudant de place, pendant mes missions.

"Ils y trouvèrent un major allemand chargé de passer la convention, dont la première clause était "que le commandant de la place se rendrait comme prisonnier à Lemberg, et que les troupes ne sortiraient plus avec les honneurs de la guerre" ; que l'on juge si on pouvait accepter de pareilles conditions ! Ne valait-il pas mieux s'ensevelir sous les décombres ? Le colonel Teyssier demanda à voir le colonel Kollermann. Celui-ci arriva en disant : "Eh bien ! ce n'est pas encore fini !" Alors s'engagea entre les deux commandants une conversation d'abord violente. D'un côté, on suspectait notre bonne foi, car on ne voulait pas croire que nous étions privés réellement d'instructions de notre gouvernement : de l'autre, on relevait énergiquement cette pensée, et on donnait quelques explications.

Puis vint le réquisitoire si pathétique du capitaine Jouart, s'appuyant sur la belle résistance de Bitché, sur la valeur de ses canonnières, dont plusieurs avaient été tués ou blessés, ce qui valait bien l'honneur d'emporter ses canons — tout au moins ses pièces de campagne — sans compter les honneurs de la guerre, comme première condition.

"Le colonel Kollermann, en présence de cette attitude digne et énergique, consentit à tout, ne mettant plus qu'une seule condition, c'est que le commandant de la place resterait jusqu'à entière évacuation. C'était dur ; mais on comprit que cette mesure n'était inspirée que par la crainte de voir sauter la forteresse com-

me le bruit en avait couru... L'exemple de Laon était là pour justifier cette crainte !

“Le colonel Teyssier, principal intéressé, consentit à cette clause qui allait le priver d'être à la tête de ses troupes, place qu'il n'avait jamais quittée.

“Au dernier moment, on renonça, au défilé, conséquence des honneurs de la guerre, en raison du fonctionnement des convois, et parce qu'il avait été décidé que les assiégeants ne feraient leur entrée dans Bitche qu'après le départ du dernier soldat français. Du reste, il n'y avait pas eu de capitulation, et le fait d'emporter ses armes, ses bagages, ses canons de campagne constituait le plus bel honneur qu'une garnison assiégée pût envier...”

Quand on évacua Bitche, Monrose et Bonvalet cheminaient côte à côte ; ils étaient profondément émus par la douleur des habitants qui criaient aux défenseurs de l'héroïque cité lorraine : “Par pitié ! ne nous abandonnez pas !..” Autre chose aussi attristait les deux Mentons-Bleus : c'était de savoir que derrière eux, dans le fourgon de l'ambulance surmonté de la croix de Genève, était étendu, mutilé sans retour et amputé de la jambe droite, leur pauvre camarade Robert Laverny, le grand général des “Va-Nu-Pieds de l'An Deux !”

Monrose ne pouvait se consoler en pensant à son ami si cruellement éprouvé.. Lui aussi, il réfléchissait à tout ce que ce stupide accident allait jeter de bouleversement dans la carrière de Laverny. Puis, sa nature philosophique reprenant le dessus, il se disait que le malheur n'était pas irréparable, et qu'il entraînerait des compensations appréciables pour le comédien, savoir une chaire de professeur au Conservatoire, et le ruban de la Légion d'honneur.

Pour Laverny, il soulevait, par intervalle, la bâche du fourgon, écoutant, avec une indicible satisfaction, les vivats retentissants des habitants de Bitche, saluant le départ de leurs défenseurs par de frénetiques : “Vive la France !”

Oui ! “Vive la France !” et, fermant les yeux, malgré sa souffrance, le comédien se laissait bercer par cette acclamation populaire ! Oui, tout ce hideux songe s'effacerait, toute cette guerre maudite prendrait fin, et sur tous ces charniers sanglants, sur toutes ces villes incendiées, sur toute cette glèbe gauloise où dormaient à présent, tant de héros obscurs et anonymes, la France ! la France de demain ! surgirait, guérie de ses blessures, dans la splendeur du printemps ensoleillé !

A la gare, un convoi tout pavoisé attendait les défenseurs de Bitche... Là, Monrose et Bonvalet devaient se séparer de Laverny, auquel son état interdisait les fatigues d'un transport par voie ferrée... Les deux Mentons-Bleus étaient montés dans le fourgon... ils contemplaient Laverny avec des larmes dans les yeux... Ils voulaient parler, mais l'émotion, une émotion poignante, les tenaillait à la gorge... Ce fut le blessé qui, plus énergique, plus maître de lui-même, leur dit :

— Il va falloir se séparer... Vous autres, vous allez filer sur Paris par la voie la plus rapide... Quant à moi, pauvre infirme qui ai besoin de ménagements, je vais accomplir le voyage par petites étapes, à peu près comme un saltimbanque poussant sa roulotte... C'est égal, mes enfants, je ne m'attendais guère à revenir ainsi diminué, et je constate, avec amertume, qu'il n'y a pas que des lauriers à rapporter de la guerre... Ah ! à propos ! je voudrais bien voir le chirurgien-major Courrejolles, celui qui m'a

si proprement coupé une patte... J'avais contre lui des préjugés, je serais heureux de réparer mes torts, et de lui présenter mes remerciements, au sujet de la petite opération qui, comme le dit le cliché traditionnel, a... parfaitement réussi !

Il disait tout cela tranquillement, avec un sourire mélancolique sur lequel flottait quelque chose comme un regret indécible et contenu... Monrose avait statué hors du fourgon et quelques minutes après il revenait, ramenant le chirurgien.

Laverny s'était accoudé sur sa couchette... Il regardait Courrejolles, puis, doucement :

— Monsieur le Major, voulez-vous permettre au patient... récalectrant de l'ambulance de Bitché, de vous embrasser et de vous remercier à la fois de la dextérité que vous apportez dans vos... rapports avec vos clients, et du bon conseil que vous m'avez donné ! A partir d'aujourd'hui, je me résigne à jouer le rôle du vieux grognard Daumesnil, à la condition qu'on me fournisse le... petit accessoire indispensable...

— Soyez tranquille... on vous le fournira, répliqua Courrejolles avec sa brusquerie habituelle.

Et, embrassant le comédien avec effusion :

— A la bonne heure ! vous voici maintenant comme je vous voulais ! Foi de briscart, je vous rends ce témoignage que, pour un Parisien, vous n'avez pas froid aux yeux... Aussi, comme les hasards de la guerre m'ont, à mon grand regret, obligé de vous... raccourcir, qu'il me soit permis, maintenant, de vous grandir quelque peu !

Il avait détaché de son dolman sa croix de la Légion d'Honneur et l'épinglant sur la chemise du blessé :

— Une dépêche de Monsieur Thiers vient d'arriver, vous conférant l'étoile des braves ; Robert Laverny ! vous êtes chevalier de la Légion d'Honneur ! Et maintenant, du courage et à bientôt. Je vous rejoindrai à Niederbronn, où l'on va vous conduire tout doucement...

Il lui donna une nouvelle accolade, et quitta le fourgon, laissant le comédien avec ses deux amis.

A présent, Monrose et Bonvalet regardaient leur camarade avec une sorte d'admiration, et le gros comique s'écria.

— Tonnerre ! Sais-tu que ça fait bien sur une poitrine ce petit bout de ruban rouge. C'est Marcelle qui va être heureuse de se montrer à ton bras, quand nous allons être rentrés dans nos foyers !

— Oui, dit Bonvalet, ils vont en rester comme trois ronds de flan à Asnières, de voir le capitaine des Mentons-Bleus, chevalier de la Légion d'Honneur ! Entre nous, le gouvernement vous devait bien cela, et la croix ne vous rend pas votre jambe...

Il s'arrêta, s'apercevant qu'il venait de commettre une maladresse, en rappelant à Laverny ce qui lui avait valu la croix. La conversation cessa quelques instants. Soudain, un soldat apparut sur le seuil du fourgon, et cria :

— Allons ! ouste ! les enfants ! quand vous aurez fini de raconter vos petites histoires ! le train va partir ! dépêchons-nous !

Ils s'embrassèrent, et comme ils étaient déjà sur le marche-pied de la voiture, Laverny cria à Monrose :

— Tu diras à Marcelle que je pense toujours à elle, et que, dès que je serai de retour, j'irai lui présenter mes hommages ! Je sais qu'elle est bonne et compatissante... qu'elle aura pitié d'un pauvre éclopé de la guerre ! Et maintenant au revoir ! et "Vive la France !"

— Vive la France! répétèrent les deux Mentons-Bleus, en sautant à terre.

Deux minutes après le train partait, et Laverny, brisé par l'émotion, se rendormait, bercé par les cahots de la voiture de l'ambulance.

XVI

Rien ne dure, pas même les mauvais rêves...

La guerre était finie !

A Paris, sur le boulevard, les gens s'abordaient avec des figures réjouies, se reprenant à vivre, tout heureux de deviser gaîment, tels des convalescents revenant à la santé. Le soleil se mettait en frais de coquetterie, et, sur l'asphalte, le talon des Parisiennes sonnait avec un petit bruit crâne qui semblait dire : Enfin! je reprends possession de ma bonne ville !

Laverny, sanglé dans une redingote impeccable, la boutonnère fleurie par le ruban rouge, descendait le boulevard Sébastopol, se dirigeant vers la place du Châtelet. Hélas ! il avait une jambe de bois, une belle jambe de bois toute neuve, luisante, vernie..., en noyer poli, qui reluit aux yeux... eut chanté la divine Miolan-Carvalho, dans les "Noces de Jeannette". Les passants se retournaient sur ce grand bel homme à l'allure militaire, avec une curiosité mêlée de sympathie, qui avait le don d'exaspérer celui qui en était l'objet.

Car Laverny souffrait, comme pas un de ces regards indiscrets qu'il surprenait, allant de sa jambe de bois à son ruban de la Légion d'Honneur ! Tous ces gens qui le devisageaient de la sorte, avaient le privilège de l'agacer au plus haut point, et il aurait, par moments, souhaité

de faire sa promenade quotidienne dans quelque ville de province obscure et mélancolique, ressemblant un peu à Versailles, les jours de semaine !

Oh oui ! c'était tout ce qu'il demandait à présent ! l'oubli, le repos, la retraite dans quelque petite sous-préfecture. Maintenant qu'il était amputé, toute gloire, tout tapage lui semblait une dérision ! En vain, des amis dévoués s'occupaient de lui pour une chaire de professeur au Conservatoire... Cela le laissait indifférent, et il n'avait plus qu'un désir, qu'un objectif... aller se terrer dans quelque trou ignoré, où il coulerait des jours monotones et uniformes, avec, pour distraction, pendant les longues après-midi d'été, un mail où il jouerait aux boules, avec des vieux soldats de Crimée ou d'Italie, des amputés comme lui !

Cette idée qu'il avait une jambe de bois devenait pour lui torturante, obsédante, lancinante... Il avait par instants de sourdes et furieuses révoltes, contre cette destinée stupide et incivile qui l'avait estropié, sans lui demander son avis... Il était frappé, frappé au coeur dans son orgueil de beau garçon, dans sa vanité de comédien, dans sa fierté d'homme bien charpenté, que le hasard brutal venait de rejeter brusquement parmi les infirmes, ces scories, ce déchet de la race romaine !

Il n'avait pas fini de souffrir !

Comme il arrivait sur la place, il aperçut devant le théâtre d'immenses affiches jaunes, d'une grandeur inusitée, sur lesquelles s'étalaient de tapageuses vedettes... Un instant, il eut l'idée de passer, de s'éloigner sans regarder ces placards qui n'étaient bons qu'à naviver en lui d'inconsolables regrets. Mais la curiosité fut plus forte ; il s'approcha... voici ce qu'il lut :

THEATRE DU CHATELET

LES VA-NU-PIEDS DE L'AN DEUX

Pièce militaire à grand spectacle

Rentrée de Monsieur Félicien Lenoble,
 Dans le rôle de Lazare Hoche.

En lisant cela, Laverny pâlit affreusement... Ces quelques mots "Félicien Lenoble, dans le rôle de Lazare Hoche"... sonnaient à ses oreilles, comme un tocsin assourdissant, lui clamant l'effondrement de ses rêves d'artiste. Il restait là, hypnotisé par cette affiche dont il ne pouvait s'arracher, et qui réveillait en lui tout un monde de souvenirs. Soudain, sous le nom de Félicien Lenoble, il aperçut un autre nom : Monrose ! Cette découverte amena un sourire sur sa lèvre pâlie, et il continua distraitement la lecture de la distribution de la pièce. D'autres noms défilaient devant ses yeux... des inconnus, des jeunes, remplaçant, hélas ! des camarades disparus, sombrés dans la tourmente... En somme, tout cela ne lui laissait qu'une profonde impression de tristesse, et, avec un soupir dans lequel s'exhalait tout ce que son âme renfermait de mélancolie, il tourna le dos à l'affiche et s'éloigna...

Il demeurait rue de Médecis, où il occupait dans une maison de bourgeoisie apparence, un petit appartement au cinquième étage. Il aimait ce quartier qui lui rappelait des souvenirs de jeunesse tout ensoleillés, un bon temps de bohème, vibrant d'insouciance et de gaieté...

Et puis, il avait, à quelques minutes de là ce délicieux jardin du Luxembourg, dans lequel il se plaisait, quand le soir venait, à promener ses rêveries un peu moroses. Il aimait aussi toutes ces vieilles rues du quartier-Latin, emplies de rapins tapageurs et d'étudiants hilares, et, parfois, s'offrait un fauteuil à l'Odéon, où il passait sa soirée, bercé par le ronronnement des alexandrins majestueux de ces Messieurs du Grand siècle.

Il était à peu près six heures, quand il arriva au coin du boulevard Saint-Michel. Il s'assit à la terrasse d'un café, commanda un Pernod et demanda les journaux du soir. Il parcourait, d'un oeil distrait les rubriques ayant trait à la politique, avec une secrète appréhension d'arriver au "Courrier des Théâtres"... Mais, c'était plus fort que lui... A la fin il n'y put tenir, et tournant la première feuille, il tomba sur la note chauffée à blanc, où l'on annonçait la "rentrée de Félicien Lenoble" dans les "Va-Nu-Pieds de l'An Deux.

Alors une envie folle, irrésistible, le prit d'aller au Châtelet, ce soir-là... Il voulait, quelque douloureuse que fût l'épreuve, revivre pendant quelques heures dans cette atmosphère surchauffée dans laquelle il avait passé les plus belles années de sa vie... Il dâna en cinq sec, monta chez lui faire un brin de toilette, et redescendit vers le théâtre.

Quand il arriva au Châtelet, une queue imposante stationnait devant l'édifice... C'était bien son public d'autrefois, à lui, Laverny ; il reconnaissait là tous ses titis de l'amphithéâtre, tous ses gavroches de Belleville, à la tenue un peu débraillée, à la lèvre usée par l'éternelle cigarette... Oui ! ils étaient là tous, se gausant, sans méchanceté, des passants à figures moroses et affairées et jetant dans l'air, la gaieté communicative de leurs laz-

zis, tels une volée de moineaux piaillant, insoucieux, sous la clarté du ciel bleu.

Quand le comédien entra sous le péristyle, il était reconnu et son incognito était déjà dévoilé par le "paradis" qui avait l'habitude de professer un véritable culte pour ses gloires théâtrales, même tombées. Avec cet esprit de décision que nul ne peut leur discuter, les fortes générations descendues des hauteurs du lac Saint-Fargeau et du carrefour Ramponneau, venaient de décider qu'elles se livreraient au tableau de "l'Entrée à Wissembourg" à une imposante manifestation en l'honneur du grand général Robert Laverny, créateur des "Va-Nu-Pieds de l'An Deux."

La représentation commençait ; dans la salle, tout ce que Paris compte de célébrités et d'illustrations, était là... Avec une curiosité, qui n'était pas sans discrétion, on se montrait Laverny dont le profil énergique et martial, se détachait au troisième rang de l'orchestre...

Tout s'était passé assez tranquillement, et l'on venait d'atteindre le neuvième tableau, sans encombre... C'était l'instant assigné par les Bellevillois à leur manifestation... Sur la scène, Félicien Lenoble, le nouveau général des Va-Nu-Pieds, écoutait avec une conviction de bon aloi, la phraséologie emphatique du représentant Lacoste :

"Au nom de la Convention Nationale ! Au nom de la République Française, une et indivisible, le citoyen Lazare Hoche a bien mérité de la patrie !.."

Avec l'émotion de rigueur, pour la circonstance, Félicien Lenoble, un grand et beau gaillard de trente ans, se précipitait dans les bras de Lacoste... La musique, avec un à-propos des plus heureux, jouait l'inévitable "Sambre et Meuse"... Alors, du paradis, une voix retentissante, formidable, tonnante, la voix du demi-dieu,

qui, au Châtelet, graduait les enthousiasmes des phalanges bellevilloises, rugit :

— Vive Laverny !

"Vive Laverny !" répétèrent avec un ensemble impeccable les trois cents éphèbes du bataillon sacré... "Vive Laverny !" criaient les dames dans les loges, en agitant leurs éventails, et en se montrant, à l'orchestre, le comédien visiblement ému. "Vive Laverny !" criaient les Messieurs à gants beurre frais et à huit reflets irréprochables !

Laverny s'était levé : accoté au dossier de son fauteuil, il remerciait de la tête, serrant, avec effusion, les mains qui se tendaient autour de lui... C'est en vain qu'il cherchait à refouler son émotion : cette manifestation de sympathie venait de le toucher profondément, et il pleurait, il pleurait... mais de bonheur, cette fois, tout heureux de sentir encore palpiter sous sa main, le cœur de ce grand Paris qu'il avait tant aimé !

La représentation se termina par une ovation indéscriptible en l'honneur de Laverny, ovation à laquelle Félicien Lenoble, lui-même, s'associa avec une bonne grâce parfaite.

Comme le comédien sortait du théâtre, il trouva Monrose qui l'attendait et qui lui dit, en lui serrant la main :

— J'espère qu'ils t'en ont fait un succès, les frères de là-haut ! Décidément à Belleville, tu dois être aussi populaire que notre vieux Gambetta ! C'est sans doute, ce qui contribue à développer chez toi ce sentiment de l'orgueil que, Dieu merci ! tu possédais déjà à un degré assez développé, et qui maintenant se traduit par une indifférence complète à l'égard des camarades... Monsieur boude ! cela ne m'étonne pas, moi qui suis habitué depuis longtemps à l'ingratitude humaine, mais cela m'ennuie, car je ne suis pas

tout seul à souffrir de ton indifférence..
Marcelle te réclame tous les jours...

— Ah ! fit Laverny avec un sourire.

— C'est comme j'ai l'honneur de te le dire, continua le gros cabot.. Si ce que j'espère bien, tu daignes aller voir cette douce jeune fille, tu la trouveras, non plus à Asnières cette fois, car notre résidence historique, que tes séjours fréquents illustrèrent jadis, "Cabot's House" en un mot, a été notablement dévastée par ces Messieurs de la Sprée, et a besoin de sérieuses réparations... Tu trouveras Marcelle dans un petit patelin des environs de Paris à Saint-Lambert-les-Bois, par Chevreuse... Tu demanderas la "Ferme du Coucou"... Et là-dessus, allons boire un bock !

— Allons boire un bock, répéta Laverny, heureux de passer un instant en compagnie du joyeux comique.

XVII

Ce matin-là, un jour de Juin tout ensoleillé, Laverny, empruntant le break d'un de ses amis, loueur de voitures dans la rue Monsieur-le-Prince, partit pour Saint-Lambert-les-Bois.

Il traversa à une bonne allure Vanves Montrouge, Arcueil et Bourg-la-Reine. A la Croix-de-Berny, il fit halte à la lisière d'une prairie attacha son cheval au tronc d'un arbre, et s'assit à l'ombre d'un rideau de peupliers.

Il songeait : il songeait que, dans quelques heures, il allait revoir Marcelle. La retrouverait-il toujours la même, ayant gardé dans son cœur le souvenir des promesses réciproques librement échangées ? Une appréhension poignante le tourmentait. Hélas ! il pensait à sa jambe de bois... Allons ! se dit-il, du courage !

Il remonta en voiture, traversa Antony, Verrières, Palaiseau, Villebon, Orsay, Gif, Couzeilles, toutes ces charmantes localités parfumées par les senteurs de l'aubépine et du sureau. Arrivé à Saint-Rémy-lès-Chevreuse, il prit, à travers bois, un petit chemin bordé de haies fleuries ; on y respirait un air délicieusement embaumé... Il passa devant un vieux château d'allure moyenâgeuse, aux tourelles rongées par le lierre et la mousse... Devant lui, voletaient les alouettes et les rougegorges ; parfois, déboulant dans les taillis, un lapin à la croupe grise disparaissait, se confondant avec le ton sombre de la verdure et du feuillage.

Soudain, en haut du chemin, il s'arrêta : à un kilomètre de lui, la forme du Coucou lui apparaissait, avec sa cour paisible où gloussaient les poules. Dans une mare, une escadrille de canards évoluait, tranquille, sous l'oeil placide de quelques vaches. Sur tout cela, une ceinture de coteaux, enserrant la vallée dans une écharpe mélancolique...

Plus loin, c'était l'église, une petite église de campagne, avec son presbytère et sa cure ; elle était adossée au cimetière du hameau, un cimetière grand comme un mouchoir de poche, et piqué de croix blanches... Alors, sa rêverie un peu triste le reprit ; il se dit qu'il serait doux d'être enterré là, et d'y dormir son dernier sommeil, loin de Paris, la ville tumultueuse et assourdissante, océan houleux dont cette nature sereine éteignait l'immense clameur...

Il avança quelque peu sur la route... Soudain, il tressaillit... Là-bas, Là-bas, il apercevait Marcelle... Assise sur un pliant, installée devant son chevalet, elle peignait quelque site pittoresque de la vallée... De temps en temps, elle se levait se reculait à quelques mètres pour juger de l'effet de son tableau... Vue de loin,

et encore embellie par tout ce qu'il avait dans le cœur de souvenirs assoupiés mais tout prêts à se réveiller, elle lui apparut encore plus belle qu'auparavant...

Alors l'idée de paraître devant elle, devant cette jeune fille maintenant parée de toutes les grâces de la femme, avec sa jambe de bois le ressaisit, encore plus lancinante qu'auparavant... Il se répéta, dans sa solitude, que Marcelle ne pouvait pas être à lui, que ce serait folie de sa part de se présenter devant elle, et que la toute charmante fille de Monrose ne serait jamais la femme d'un infirme, d'un amputé comme lui !

Pendant deux heures, il resta là, l'œil perdu dans sa morne songerie, regardant Marcelle aller et venir, éprouvant un bonheur égoïste et jaloux à la sentir si près de lui. Son parti était pris : il ne la reverrait plus et il ressentait une volupté à la fois captivante et atroce à la contempler ainsi pour la dernière fois...

Jusqu'au soir, il se tint là, envahi par une indicible tristesse ; de crépuscule tombant, noyant d'ombre les coteaux environnants... A présent, il n'apercevait plus que vaguement la cour de la ferme du "coucou", la mare où la flottille de canards continuait ses évolutions... Marcelle avait enlevé son pliant et son chevalet, et avec une allure garçonnière et sans façon qu'il lui connaissait bien, elle aidait la fermière à rentrer les vaches à l'étable.

A la petite église, huit heures sonnaient, et la cloche sembla à Laverny, avoir d'étranges sonorités... Elle tintait doucement, avec une note argentine et prolongée, qui pleurait dans le grand silence de la nuit... Elle disait au pauvre comédien, râlant de douleur et d'amour sur le bord de la route fleurie : Je pleure sur ton rêve écroulé, sur ton idylle,

fleurette des champs brusquement écrasée par les bourrasques du sort, sur ta vie aujourd'hui lamentablement attristée, sur le bouquet de tes illusions à jamais effeuillées par le souffle inclement du destin !

Oui ! c'était tout cela qu'elle disait, la cloche... tout cela, et bien d'autres choses encore... Alors, se sentant devenir de plus en plus morose, il tourna bride, en enveloppant son cheval d'un nerveux coup de fouet... Mais, il n'alla pas bien loin, et tout à coup revenant sur ses pas, il prit la direction de Saint-Lambert-les-Bois... C'en était fait ! l'amour était plus fort que le reste ! Il allait revoir Marcelle !

Cinq minutes après, il arrivait à la ferme du "Coucou."

De la porte, il apercevait le bâtiment principal ; au rez-de-chaussée, dans une pièce qui servait de salle à manger, étaient assis, autour d'une table, trois personnes : le fermier, la fermière et Marcelle. Sous la lampe, le profil de la jeune fille se détachait impeccable et pur, avec la netteté d'un camée antique. Et Laverny, de loin, prenait plaisir à suivre tous les mouvements de son amie. Elle venait d'enlever le couvercle d'une soupière à fleurs placée devant elle : c'était l'heure du dîner, et avec une bonne grâce parfaite, elle servait le potage...

Le comédien éternua de façon sonore... Il avait mis pied à terre, et allumait la lanterne du break... Alors, curieux de voir quelle impression son arrivée causerait à Marcelle, il se mit, dans le grand silence de la nuit à chanter, avec sa belle voix des jours heureux, le dernier couplet de la Marche des Mentons-Bleus :

Le Menton-Bleu devient soldat
Au cri d'alarme de la France !
Narguant le péril, il se bat

Sans faiblesse et sans défaillance !
Et quand la mitraille en fureur
Siffle, démon que rien n'apaise,
Dans la danse, il entre sans peur,
En fredonnant la "Marseillaise".

Il s'arrêta, jouissant de son effet qui avait dû être énorme car, de surprise, Marcelle avait lâché la cuiller à pot... Mais cette stupéfaction dura peu et, quittant la table, Marcelle traversa la cour en répondant à son ami par le refrain de la Marche :

Vivent les cabots joyeux,
Dont la chanson carillonne,
Et dont la belle humeur sonne,
Sous les cieux !
O Mélingues des faubourgs,
Vous qu'adore Belleville,
N'êtes-vous pas les amours,
De Paris, la bonne ville !

Elle était sur le seuil, et courant vers lui, la main tendue :

— Oh ! quel bonheur ! quel bonheur..

Elle s'arrêta soudain... Quelque chose comme une douche d'eau glacée venait de tomber sur son habil rieur... A la clarté du réverbère éclairant la route, elle venait d'apercevoir la jambe de bois du comédien... Cela fit à Laverny un mal atroce, mais par un effort surhumain sur lui-même, il se ressaisit et d'un ton qu'il s'efforçait de rendre enjoué :

— Vous le voyez, chère belle, on ne récolte pas que des lauriers à la guerre, et ce pilon, qui m'est à présent d'une grande utilité, laisse peu à désirer, au point de vue de l'esthétique ! C'est égal, je n'ai pas de chance, ma pauvre Marcelle ! je caressais, au fond de mon âme d'artiste, une ambition celle de jouer, dans le "Gendre de Monsieur Poirier", le rôle du marquis de Presles... Hélas !

le canon de M. de Bismarck semblable en cela à l'excellent Poirier, m'a coupé mes talons rouges ! Adieu ! paniers ! pourtant... les vendanges auraient pu être meilleures... Enfin, il y a voyez-vous... des années mauvaises, qui ne se contentent pas d'être terribles ! Avec tout cela, il faut vivre ! Espérons que le gouvernement s'occupera de moi, et qu'une place de gardien de square ou de régisseur de théâtre viendra récompenser ma valeur... En tout cas, au pis-aller, j'arriverai bien à trouver un magasin de nouveautés qui me réservera un emploi d'inspecteur... Je suis assez décoratif et les jours d'exposition, le ruban rouge fera son effet... En revanche, la jambe de bois fera peut-être une ombre à ce riant tableau...

Il s'arrêta... toute sa verve caustique venait de recevoir un coup décisif, car, devant lui, Marcelle pleurait, lui disant :

— Ah ! cher et grand ami, coeur de héros, qui veut, gardant sa peine pour lui seul, faire taire son intime douleur, éteindre le "lamento" de son être, sous l'illusoire carillon d'un rire qui sonne comme un glas funèbre... allons ! Robert ! Laissez pour un moment votre masque de comédien et pleurons ensemble de bonnes, de vraies larmes bien sincères... Cela nous donnera du courage pour la suite...

Cet attendrissement dura à peine une minute... Puis, avec le sans-~~façon~~ dont elle était coutumière, elle se mit à dételer le poulain du break... Il la regardait faire, ravi, extasié... tout en détaillant caveçons et gourmottes, elle babilait :

— A propos... nous allons mettre le cheval à l'écurie, et ranger le break sous le hangar... Puisque vous êtes ici, je vous garde... Vous dînez avec moi, en tête à tête, voulez-vous : Je vais pré-

venir les fermiers ! Nous mettrons une petite table dans l'enclos, avec des lampions dans les arbres... Ce sera charmant... Par exemple... vous ne serez pas trop gourmand... une bonne soupe, une côtelette, une omelette aux fines herbes, un peu de crème et un pot de mirabelles... Boum ! c'est tout ! quant au café, il est remplacé par la plus franche cordialité... Ah ! j'oubliais !... vous aurez par là-dessus, et par faveur toute spéciale, une petite goutte de quetsch... Etes-vous content !

— C'est-à-dire que je suis ravi, chère Marcelle... vous me gâtez.

Elle conduisit le cheval à l'écurie, puis revint aider Laverny à rentrer le breack sous le hangar... Quand ce fut fait, elle lui dit :

— Là... maintenant, votre bras... Et en attendant le dîner, allons faire un tour sur la route...

Ils sortirent... C'était une nuit d'été adorablement douce... La lune montait à l'horizon, entourée d'un halo vaporeux... Dans les blés jaunissants, dans les seigles, dans les avoines, le grillon susurrant sa monotone cantilène... sur la cime des peupliers de la route, des merles tapageurs lançaient des trilles aux étoiles... Alors gravement, Laverny dit à Marcelle :

— Tout à l'heure, vous avez lu dans mon cœur ! Avec ce sublime instinct de la femme, qui devine ce qu'elle ignore, vous avez pressenti tout ce que mon âme ulcérée contient à présent de deuils et d'amertume ! Oui ! vous avez bien pensé que tout mon être saignait d'une blessure inguérissable ! Je souffre de me sentir frappé dans tous mes rêves, dans tous mes espoirs d'artiste maintenant avortés. Je songe à toutes mes créations de comédien, à toutes mes soirées de triomphe et de gloire, à ce que j'ai été... à ce que je voulais être ! Oh ! pensez-y, Marcelle !

avoir vécu dans cette griserie de la scène, avoir été le portevoix de ces colosses qui s'appellent Dumas, Shakspeare, Hugo, avoir fait vibrer les foules, en lançant le grand vers romantique, sonore comme une cloche de bronze, ou la tirade chevaleresque dans laquelle chante l'âme française, à la fois héroïque et généreuse, et, après tout cela, être couché, sanglant, sur une route de Lorraine, par un boulet stupide, qui vous démolit à jamais votre existence... Voilà la destinée atroce, la fatalité qui, depuis Oedipe, éclate au hasard sur la tête des hommes... Si vous saviez, Marcelle, l'autre soir, quand Paris m'a fait, au Châtelet, cette ovation royale dont ont parlé tous les journaux, à propos de la reprise des Va-Nu-Pieds de l'An Deux... eh bien ! j'ai souffert comme un damné... Ce brave Félicien Lenoble, le nouveau Lazare Hoche, qui, entre parenthèses, n'est pas dépourvu de moyens, il me prenait contre lui, hélas ! et pourquoi ? de furieuses colères ! J'avais envie de me lever de mon fauteuil d'orchestre et de crier à mon vieux public de Belleville "Mais sifflez-le ! sifflez-le donc, ce Félicien Lenoble ! Il n'y a qu'un Lazare Hoche ! il n'y a qu'un seul général des "Va-Nu Pieds de l'An Deux" et celui-là, c'est moi, moi votre idole, Robert Laverny, seul digne de prendre Wissembourg, puisque je me suis battu en vaillant, sous les murs de la citadelle de Bitché !

Il fit une pause... Marcelle le sentait trembler, à tout ce flot de souvenirs qui lui montait au cerveau... Il continua :

— Le soir, quand après avoir vu votre père, je rentrai rue de Médicis, je restai pendant une heure à regarder mon album de photographies, à revivre tout ce passé rayonnant qui, à cette heure, chante encore dans ma mémoire... Alors, j'ai pleuré, pleuré comme un enfant, et cette

nuit-là, j'ai fait un rêve... Je passais devant un théâtre, un théâtre massif et lourd... il m'a semblé que c'était l'Odéon ! Sur la place des camelots à figure avinée, à voix de rogomme, criaient : Demandez le programme de la représentation donnée au bénéfice du comédien Laverny... les "Va-Nu-Pieds de l'An Deux", avec le concours gracieux de Monsieur Félicien Lenoble et de ses camarades des théâtres de Paris... Et cette nuit-là, Marcelle, j'ai pensé, à juste titre, que c'était la dernière fois que j'étais en "vedette", sur une affiche de théâtre... Le lendemain j'ai acheté un revolver chez un armurier du boulevard Saint-Michel ; mais, pardonnez-moi, chère petite, je n'ai pas eu le courage de m'embarquer pour le dernier voyage avant de vous avoir revue....

Ils arrivaient au tournant de la route ; alors, avec un accent dans lequel éclatait sa nature toute de loyauté et de franchise, elle lui jeta ses deux bras autour du cou et lui cria :

— Malheureux ! mais tu ne sais donc pas que je t'aime ! Et que m'importe, à moi, que tu sois revenu de la guerre amputé d'une jambe... Tu ne t'es jamais demandé combien de fois, moi aussi, j'ai passé d'heures à regarder un album de photographies qui ne contenait que la tienne ! Je t'aime, entends-tu, je t'aime ! Tu es pour moi l'homme qui a rempli tous mes rêves de jeune fille... Tu as fait ton devoir envers la France. Elle t'a récompensé, en attachant à ta boutonnière, le signe de l'honneur et de la vaillance. A moi de te récompenser à mon tour, et c'est mon coeur que je te donne tout entier, heureuse d'avoir pu mériter ton amour, et fière tu entends, fière ! de devenir ta femme !...

— Oh ! dit-il, tout tremblant de la sentir palpiter dans ses bras... Je ne sa-

vais pas que tu faisais des miracles... En une minute, tu viens de me réconcilier avec le bon Dieu !

Elle était charmante, en ce moment et avec cette humeur enjouée, qui faisait le fond de sa nature primesautière, elle répliqua :

— Allons dîner, veux-tu ? Tu m'as creusé l'estomac avec tes histoires tristes qui ne me réussissent pas à moi, la fille de mon père ! Quant à ton revolver, tu pourras, comme faisait Castil-Belza de sa carabine, le pendre à un clou, pas trop haut pourtant... Il nous servira l'été, quand nous serons mariés, à faire quelques cartons dans le jardin de Cabot's House !

XVIII

Le petit pavillon d'Asnières, "Cabot's House", avait repris son aspect des jours heureux... Partout, les traces de la guerre avaient disparu... Les plates-bandes, les parterres anglais s'émaillaient de fleurs ; une enseigne, peinte sur tôle, se balançait sur le seuil. Elle avait été confectionnée par un rapin de Montmartre, célèbre par de multiples et retentissants insuccès au concours de Rome, et représentait un chien déchiffrant une inscription écarlate, en gothique, sur une banderole écarlate... Ce chien auquel l'artiste avait donné la figure du gros Monrose tenait entre ses pattes la banderole sur laquelle on lisait :

"J'aboye... donc, je suis !"

Sous un velum orné de drapeaux tricolores, au fond du jardin une table immense était dressée... Sur cette table cent couverts étaient alignés... C'étaient les noces de Laverny et de Marcelle, et chaque invité devait pour bien faire voir que nul profane ne participait à ces agapes, faire entendre trois aboiements suc-

cessifs, auxquels Monrose répondait par un "Avance à l'ordre!" retentissant...

La cérémonie religieuse était terminée; le marié et la mariée étaient là, recevant leurs invités... Lui, très digne, une flamme de bonheur discrète épandue sur sa physionomie sympathique: elle, toute rose dans sa toilette de mariée.

Un par un, ou par petits groupes, les cabots arrivaient: quand ils avaient proféré les trois aboiements de rigueur, ils entraient avec force cérémonies, comme s'ils eussent eu six cents jumelles braquées sur eux... Et alors, c'étaient d'interminables courbettes, des dos arrondis, des bouches ouvertes en accent circonflexe, d'où s'échappaient des phrases vieilles comme le monde, des entrées de théâtre sensationnelles, rapiécées par les plus fameux ouvriers du répertoire: "Passez donc, cher baron! Je n'en ferai rien! marquis! Nous autres, gens d'épée, nous passons devant!"

Le gros Favière, baryton de l'Opéra-Comique, venait d'arriver... on se le montrait avec curiosité... Il était frisé, musqué, pommadé, callamistré, le claque sous le bras gauche, le gardenia à la boutonnière de l'habit... Arrivé près du velum, il ne put, habitude professionnelle, résister, lui aussi, au désir d'opérer une entrée sensationnelle, et gonflant ses pectoraux, il se dirigea vers Marcelle, en lançant à pleine voix les couplets de Lorédan, dans "Haydée":

Enfants de la noble Venise
Vaillants marins!
Que liberté soit la devise,
De nos festins!
J'aime la vapeur enivrante,
De tous les vins,
Et gaîment je permets qu'on chante,
Tous les refrains!

Avec une aisance parfaite, il baisait la main de Marcelle, et continuait:

Présent du ciel, douce ambroisie,
Viens charmer, consoler nos jours!
Par ton ivresse, l'on oublie
Jusqu'à l'ivresse des amours!

Il roulait des yeux en boules de loto, se livrant à d'interminables cascades sur l'ambrosi-i-i-ie... Quand il eut fini, déchaînant un tonnerre d'applaudissements, Monrose lui tendit un ample gobelet de Madère sec, en disant avec une rondeur qui avait bien son charme:

— Bois un coup! ça se passera!

Puis, saisissant la canne de Favière, et en frappant trois coups régulièrement espacés:

— Ouvrons l'oeil à l'avertisseur! En scène pour le "un"! A table! à table!

Ils ne se firent pas prier.

A présent, ils dévoraient, avec des attitudes variées, mais en tout cas, avec la même concordance d'appétit, et c'était un spectacle curieux que celui de toutes ces faces glabres, bleuies par le rasoir et par le blanc-gras, donnant l'assaut à des assiettes chargées de comestibles les plus divers. Il y en avait de tous les théâtres de la capitale: ces Messieurs de la Comédie-Française, les "arrivés", affectaient, vis-à-vis de leurs camarades, une certaine morgue et restaient hermétiquement boutonnés... Quant aux portes: Porte Saint-Martin, Ambigu, Châtelet, Gaîté, Belleville, ils fraternisaient en conscience, et communiaient sous les espèces des victuailles les plus diverses...

Au milieu de ce cénacle dévorant, le gros Monrose faisait merveille... Avec sa bonne face toute réjouie et haute en couleur, il faisait songer à quelque physionomie de l'abbaye de Thélème, à quelque bon moine rabelaisien toujours prêt

à lancer la truculente plaisanterie, ou à casser le col à une poussiéreuse bouteille...

A force de manger, on finit par ne plus avoir faim ; en "cinq sec" on expédiait le café, beaucoup d'artistes étant obligés de regagner Paris, appelés par les nécessités des répétitions... On apportait le champagne ; c'était l'heure des toasts... Le gros Flavière s'était levé, et débitait aux jeunes époux, avec une émotion aussi délayée que factice, le boniment attendu, d'usage en pareille circonstance. On n'entendait guère de ce laïus savamment préparé, et ponctué, en sourdine, par les conversations particulières, que les vocables antédiluviens de rigueur : vœux de bonheur... prospérité... longues années, etc... tous les lieux communs banals, en usage pour ces sortes de cérémonies...

Un silence... Laverny s'était levé... Il avait rempli sa coupe de champagne ; et d'un accent à la fois grave et triste, point tapageur, et dans lequel passait toute l'émotion qu'il avait dans l'âme...

"Pardonnez-moi, vous tous, mes amis ! Je devrais être le dernier à vous parler de choses tristes, puisqu'aujourd'hui le bonheur entre dans ma maison, mais vous

ne m'en voudrez pas de boire à la mémoire de ceux de nos camarades qui sont tombés sur nos champs de bataille ! Je bois à la mémoire de Seveste ! à la mémoire de tous ! A celle d'Henri Regnault, de Dampierre, de Mandat-de-Grancey, de Lacharrière, de Douay, du marquis de Coriolis ! Je bois aussi à tous les vaincus sombrés dans la tourmente, à tous les héros anonymes qui donnent, sans mausolées ni cénotaphes, dans tous les coins de notre terre ! Et, pour ne pas vous assombrir plus longtemps, je bois à la France ! à la France vaincue hier, demain, grande et régénérée, à laquelle nous redonnerons j'en suis sûr, dans un avenir prochain, sa place glorieuse et respectée ! A la France ! mes amis ! à la France !"

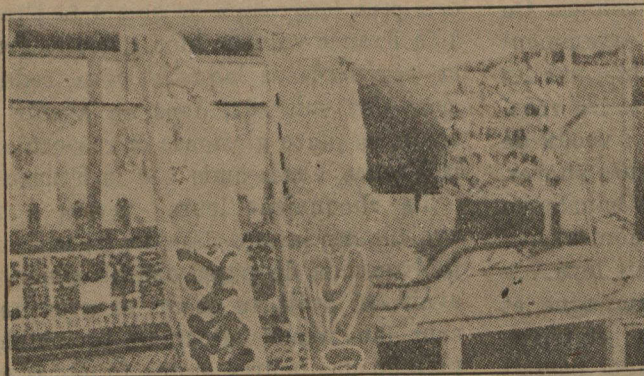
Ils choquaient leurs verres ; tous avaient des larmes dans les yeux... Cette évocation du passé datant d'hier, leur avait été droit au cœur, et avec un accent dans lequel perçait un invincible espoir en des heures moins funèbres et en des jours plus consolants. Ils répétaient cette fois, avec une émotion sincère, (la première de leur vie, peut-être) :

— A la France ! A la France !



Les Vues Animées au Japon

Le cinématographe pénètre partout, nul pays au monde ne peut lui opposer de barrière, il ne faut donc pas s'étonner de savoir qu'il est particulièrement en vogue dans le Japon, pays qui accueille avec empressement les plus récents progrès de la science et de l'industrie.



L'entrée d'un théâtre japonais.

me d'un spectacle; à l'entrée de la salle, une spacieuse étagère présente une collection très variée de sandales et d'autres chaussures diverses... Serait-on plutôt chez un marchand de bric-à-brac ?

Point. Seulement c'est la coutume au Japon de déposer ses chaussures en entrant au théâtre comme ici l'on enlève son chapeau.

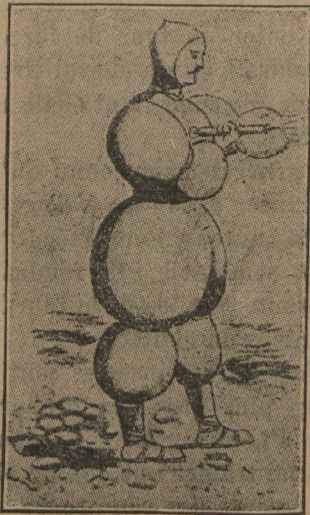
Chaque pays a ses modes et si quelques-unes d'entre elles nous paraissent parfois ridicules, elles n'en ont pas moins leur raison d'être basée soit sur les anciens usages soit sur la commodité.

Au point de vue de la commodité, bien souvent certains de nous feraient volontiers comme les Japonais et enlèveraient avec plaisir, même au théâtre, des chaussures trop étroites qui leur rappellent un peu trop vivement qu'ils ont des cors aux pieds...

Probablement la seule personne exemptée spécifiquement par la loi, de payer des tarifs, c'est le président de la république de Panama, qui, par une loi récente, peut importer n'importe quel article, pour son usage personnel, sans payer de droits.

UN NOUVEAU GENRE de BATEAU

On ne saurait faire une complète énumération des plus curieux appareils de sauvetage ou de natation qui aient jamais été inventés, si l'on passait sous silence "l'homme-bateau" du capitaine Boyton.



L'appareil gonflé

L'homme-bateau est inouïable par excellence. Imaginez un vêtement très ample en toile caoutchoutée, serré à la taille, serré au cou et aux poignets, et muni d'un cache-tête ressemblant à un bonnet de nuit.

On revêt ce vêtement. Il est double, et, entre ses deux parois, on souffle de l'air au moyen d'une pompe à pneumatiques.

Ainsi équipé, l'homme est, à proprement parler, logé au milieu d'un sac pourvu de manches et de jambes de pantalon.

Il est rond comme un saucisson, mais il peut se jeter à l'eau dans n'importe quelle position, sans craindre de se noyer ou même de se mouiller le moindrement.

Jusqu'ici, le système rappelle assez, de plus ou moins loin, quelques appareils de sauvetage.

Voici ce qui constitue la grande originalité de l'homme-bateau. A son costume est adapté un sac en tissu imperméable. Une fois dans l'eau, l'homme ouvre ce sac et il en tire une voile. Il en tire ensuite une sorte de cylindre d'acier qui, par la pression sur un déclie, se détend comme un ressort et prend la forme d'une



L'homme navigue à la voile

longue canne ou, si vous voulez bien, d'un petit mât.

Au bout du pied de l'homme-bateau se fixe une gaine dans laquelle le mât est inséré, puis fixé. Il n'y a plus, dès lors, qu'à hisser la voile—et voilà notre hom-

me qui va et vient, sous la poussée de la brise, ni plus ni moins qu'un véritable petit navire. Il lui suffit pour cela de "faire la planche", comme les nageurs.

Au cas où il ne vente pas du tout, on peut trouver dans le sac une pagaie, démontable elle aussi, et constituée par deux palettes que l'on fixe à chaque extrémité du mât.

L'appareil Boyton a permis à des amateurs des courses à la voile d'un genre tout à fait sans précédent. Reste à savoir s'il pourrait faire ses preuves en cas de grande nécessité, c'est-à-dire au cours d'un naufrage?

— o —

LES MUSCLES DES INSECTES COM- PARÉS AVEC CEUX DE L'HOMME

—

De récentes expériences pratiquées sur des insectes ont démontré les plus remarquables forces musculaires. Un escarbot des bois qui n'avait pas plus de deux pouces de longueur, réussit à tirer une petite voiture chargée de trente fois sa propre pesanteur; une autre fois, il réussit à tirer cette voiture sur une longueur d'un pouce, alors qu'elle était chargée de quarante-cinq fois son propre poids; ses pattes furent un jour attachées à un petit dynamomètre— l'appareil employé pour mesurer la force musculaire,— l'insecte déploya alors une force égale à celle, qu'un homme pesant 200 livres, déploierait s'il pouvait lever une tonne.

Un jour, un escarbot herculéen fit preuve de son habileté, quoiqu'il n'eût que trois pouces de longueur, il tira vingt

fois sa propre pesanteur et marcha avec un poids de 5 livres sur son dos. Si une pesanteur proportionnée était mise sur un homme, il en serait écrasé.

Une mouche de maison, retenue par les ailes et apportée tout près d'une allumette; la leva avec ses pattes. Pour exécuter un tour d'adresse proportionné à celui-ci, un homme aurait à lever une pièce de bois de 26 pieds de longueur et de 13 pouces d'épaisseur.

Un perce-oreilles ordinaire attaché à une petite voiture, réussit à la tirer, bien qu'elle fut chargée de huit allumettes. Pour exécuter un tour de force semblable, il faudrait qu'un cheval tire 300 pièces de bois, chacune étant égale à son propre poids.

Il est généralement connu qu'une puce peut s'élancer dans l'air à deux cents fois sa propre hauteur. Pour exécuter un tour d'adresse semblable, il faudrait qu'un homme saute par-dessus la tour Eiffel qui a mille pieds de hauteur.

Les muscles des insectes sont en vérité beaucoup plus gros, en proportion que ceux de l'homme. Lorsque nous voyons une fourmi traîner une charge plus grosse et plus pesante que son propre corps, ceci donne une idée de la force de ses muscles. Un certain professeur estime que pour exécuter un tour de force égal à celui d'une fourmi, il faudrait qu'un homme pesant 200 livres, puisse lever une tonne. Ceci est explicable au point de vue de l'équipement musculaire de la fourmi qui est beaucoup plus grand, lorsqu'on le compare avec celui de l'homme

— o —

La recherche des principes de la navigation aérienne remontent au quatorzième siècle.

LE CHINCHILLA

Le chinchilla est un petit animal qui, avec les viscaches et les lagidiums, composent la classe des lagostomidés. Son nom scientifique est *Eriomys*. Sa grosseur ne dépasse pas celle d'un petit lapin et il nous rappelle assez l'écureuil de notre pays.

Le corps du Chinchilla diffère peu de celui de l'écureuil, mais il est moins élancé; ses oreilles sont amples, arrondies au bord et presque nues, il a des moustaches longues et touffues; les membres antérieurs qui n'ont que 4 doigts sont de moitié moins longs que les membres postérieurs qui en ont 5; sa queue de grandeur moyenne et en forme de balai est couverte de poils abondants; son pelage est excessivement fin et soyeux.

Il est agile et vorace; il se nourrit de plantes bulbeuses et quand il mange il se sert comme l'écureuil de ses pattes de devant pour porter les aliments à sa bouche.

Le chinchilla se trouve principalement au Pérou, au Chili et à Madagascar. Cet animal vit par familles et se creuse dans les montagnes des terriers qui par leur étendue et leur profondeur rendent les sentiers parfois impraticables.

Les espèces de chinchilla les plus connues et les plus estimées sont: le chinchilla du Pérou et le chinchilla à courte queue de Bolivie. La fourrure des animaux de ces deux espèces est d'un beau gris perle; elle est composée de poils excessivement fins et soyeux qui se nuancent du gris ardoisé foncé au gris clair. Cette fourrure est classée parmi les plus belles pauseries et il s'en fait un com-

merce très important. Les grands marchés pour cette fourrure sont à Valparaiso et à Santiago.

Autrefois au Pérou, les indigènes tissaient avec les poils du chinchilla des étoffes d'une grande valeur.



Le chinchilla

Pour s'emparer de ces animaux à fourrures, l'on se sert de chiens dressés à les saisir sans endommager les peaux. La chair de l'animal est regardée comme un excellent aliment.

L'espèce qui vit à Madagascar est très

crainitive. Le chinchilla de ce pays se tient caché toute la nuit au sommet d'un arbre et dort les yeux ouverts; il tremble toujours devant un danger imaginaire et ne cesse de pousser un petit cri plaintif durant la nuit.

Les indigènes de Madagascar croient fermement que les âmes de leurs enfants morts sont emprisonnées dans ce petit animal que la peur empêche de dormir. Ils pensent que ce cri plaintif nocturne du chinchilla, c'est la voix de quelque enfant qui réclame sa mère et comme conséquence de cette superstition ils respectent cet animal et ne le chassent jamais.

Le nom de Chinchilla vient de la ville de Djindjolla, en Espagne, ville qui était célèbre au moyen âge par la finesse de ses lainages, auxquels on compara les fourrures grises rapportées d'Amérique.

L'usage a adopté le nom de cet animal pour désigner la fourrure elle-même et, par extension et analogie, à différentes époques, plusieurs espèces d'étoffes à longs poils qui imitaient cette fourrure.

L'on dit, par exemple: une robe bordée de chinchilla; de la peluche chinchilla, de la soie chinchilla.

— o —

LES DIX PRECEPTES D'UN DIRECTEUR À SES EMPLOYÉS

Le directeur avisé d'une grande maison de commerce de Londres a fait apposer dans toutes les salles, bureaux et couloirs de son établissement, une affiche ainsi conçue :

1. Ne mentez pas, cela perd votre temps et le nôtre.

Nous sommes certains de nous en apercevoir et c'est là une mauvaise fin.

2. Ne regardez pas tant la pendule que votre travail.

Une longue journée bien remplie, paraît courte, une journée courte mal remplie paraît longue.

3. Donnez-nous plus que nous n'attendons de vous et nous vous donnerons plus que vous n'attendez de nous.

Nous pouvons augmenter votre salaire si vous augmentez nos bénéfices.

4. Vous vous devez tant à vous-même que vous n'avez pas les moyens de devoir à autrui. Fuyez les dettes ou fuyez notre maison.

5. La malhonnêteté n'est jamais un accident. Les hommes honnêtes tout comme les honnêtes femmes ignorent la tentation quand elle se présente.

6. Occupez-vous de vos affaires et vous aurez bientôt une affaire qui vous occupera.

7. Ne faites rien contre votre conscience. L'employé qui trompe pour nous est capable de tromper contre nous.

8. Ce que vous faites en dehors de votre travail ne nous regarde pas, mais si vos distractions influençaient votre travail du lendemain, cela nous regarderait.

9. Ne nous dites pas ce que nous voudrions entendre, mais ce que nous devrions entendre. Nous ne voulons pas un serviteur pour notre vanité, mais bien pour nos intérêts.

10. Ne critiquez pas si nous critiquons, si vous méritez d'être critiqué, vous méritez d'être considéré. Nous ne perdrons pas notre temps à enlever la peau d'une pomme pourrie.

Voilà dix commandements qui ne sont déjà pas si bêtes et dont beaucoup pourront faire leur profit.

Depuis que cette curieuse affiche est posée, le malin directeur n'a d'ailleurs eu, paraît-il, qu'à se louer des divers services de son établissement, et il semble que les employés ont à coeur d'appliquer les sages principes qu'ils peuvent lire à chaque instant.

LA MORT DE NELSON

Ce fut une carrière mouvementée que celle de l'amiral Nelson. Né à Burnham-Thorpe en 1758, il devait périr quarante-sept ans plus tard au cours de la bataille de Trafalgar après avoir conquis une renommée brillante.

On sait qu'il fut tué d'un coup de feu dans sa lutte contre la flotte franco-esp-



Le célèbre amiral Nelson.

gnole mais les détails de sa mort sont généralement peu connus du public.

C'est un matelot français du nom de Robert Guillemard, porté dans les hauts du vaisseau "Le Redoutable" qui mit fin à la carrière du célèbre amiral.

Voici ce que l'homme dit dans ses mémoires :

" A l'arrivée du vaisseau "Victoire" se tenait un officier très décoré et n'ayant qu'un bras. D'après ce que l'on m'avait dit de Nelson, je n'eus aucun doute que c'était lui. Plusieurs officiers l'entouraient et il leur donnait des ordres.

" Je vis tomber près de lui des marins frappés par les projectiles du "Redoutable" et je fis feu moi-même à plusieurs reprises dans la même direction.

"Soudain je remarquai un grand excitement sur le vaisseau "Victoire". On s'empressait autour de l'officier que j'avais reconnu pour être Nelson et qui venait de tomber. On le roula dans un manteau et on l'emporta."

Peu après Guillemard sut que Nelson était mort des suites d'une balle reçue à l'épaule et qui avait atteint la colonne vertébrale. Pour son premier combat, le matelot avait tué le redoutable amiral anglais.

De cette page peu connue extraite des mémoires d'un humble combattant, il ressort une chose : c'est que Nelson était d'une bravoure allant jusqu'à la témérité pour s'exposer ainsi qu'il l'avait fait. Il n'avait pas peur de s'approcher de son adversaire et de le regarder en face.

Que pense de cela le courageux amiral Von Tirpitz qui se cache depuis dix-huit mois au bout extrême du canal de Kiel?

LA SIMPLICITE DU ROI D'ITALIE

L'ORIGINE DU MOT "CHAUVINISME"

Le roi d'Italie est l'homme le plus simple et le moins protocolaire du monde. Pendant ses dernières chasses, il s'était égaré dans la campagne, autour d'un de ses châteaux. Une paysanne, le voyant accoutré comme n'importe quel chasseur, tout couvert de poussière et de boue, harassé de fatigue, l'aborda sans façon, lui proposant de lui vendre quelques oeufs.

Victor-Emmanuel accepta et tendit à la brave femme une lire pour la payer.

Au lieu de la prendre, celle-ci dit alors : "On dit que le roi est venu de ces côtés. Si vous pouvez me le montrer, je vous ferai cadeau de mes oeufs et vous garderez votre argent.

— Rien de plus facile, répliqua en riant Victor-Emmanuel, puisque le roi... c'est moi!

— Quelle farce! reprit la paysanne gouailleuse. Vous ne me ferez pas accroire que vous êtes le roi... J'ai déjà vu la reine. Elle est grande et jolie. Jamais elle n'aurait épousé un homme petit et laid comme vous!"

En dépit de sa patience, le monarque commençait à trouver la plaisanterie un peu forte, lorsque sa suite vint le rejoindre.

Devant les témoignages de respect dont il fut aussitôt entouré, la paysanne dut reconnaître son erreur et s'excusa de son impair.

"Bien que mon visage ne vous plaise guère, dit Victor-Emmanuel en la quittant, je veux tout de même vous faire cadeau de mon portrait..."

Et il lui tendit une pièce d'or à son effigie.

Certains journaux allemands ne peuvent se consoler du réveil national qui s'est manifesté si profondément en France et qu'ils appellent avec une lourde ironie, un débordement de chauvinisme.

L'origine de cette expression provient d'un modeste mais valeureux guerrier du premier Empire, nommé Nicolas Chauvin.

Ce Nicolas Chauvin, né à Rochefort, s'était engagé dès l'âge de dix-huit ans, nous apprend son biographe Jacques Arago. "Dix-sept blessures, trois doigts amputés, une épaule fracturée, un front mutilé, un sabre d'honneur, un ruban rouge, deux cents francs de pension", voilà, dit-il, le vieux grognard qui légua son nom au mot chauvin.

Lorsqu'il eut obtenu sa modeste pension, Nicolas Chauvin retourna à Rochefort et fut nommé suisse à la préfecture maritime. Pendant le court séjour que l'Empereur fit à Rochefort, avant de s'embarquer à l'île d'Aix pour Sainte-Hélène, Chauvin ne voulut pas quitter la porte de la chambre où couchait son maître.

Sentant sa fin prochaine, l'héroïque soldat s'était fait confectionner une paire de draps avec de vieux drapeaux français... Il eut alors ce mot marqué d'une héroïque trivalité : "Je crèverai dedans !..."

Nicolas Chauvin tint parole... On l'ensevelit dans les plis du drapeau tricolore. Il repose maintenant dans sa ville natale.

Charles Ier avait dans sa suite un nain dont la taille ne dépassait pas dix-huit pouces.



FLOCON DE NEIGE

Légende Néerlandaise

I

C'était l'après-midi d'un jour de février.

La classe était finie.

La porte de l'école s'ouvrit au large, et les enfants s'en échappèrent bruyants et joyeux, comme un essaim d'abeilles qui se presse hors de la ruche.

Ils s'agitaient, ils bourdonnaient, les petits espiègles, délivrés enfin de l'immobilité et du silence antipathiques à leur nature et à leur âge! Ils courent à sabots sur le sentier durci par la gelée, pour arriver d'autant plus tôt à la glissoire, ou bien sur la digue, d'où l'on voit les glaçons charriés par la rivière.

L'école était située dans le haut du village, qui descendait en pente douce jusqu'à la vallée arrosée par une rivière. Cette vallée s'étendait aussi loin que portait la vue; c'est là que les jeunes enfants venaient contempler, au déclin de l'été, les vaches bigarrées, et les cavales avec leurs poulains, qui bondissaient et folâtraient en liberté dans les prairies.

La vallée était coupée par des ruisseaux

aux rives émaillées de fleurs, et par un réseau de sentiers qui, se croisant dans tous les sens, conduisaient aux différentes fermes du hameau.

Le presbytère était également situé sur la hauteur; la tour de l'église dressait sa flèche bien au-dessus des arbres, et le coq doré, brillant comme un second soleil dans l'éclat du soir, contemplant ce bel ensemble et semblait saluer le drapeau tricolore de la Hollande, ondoyant au haut des mâts de l'autre côté de la digue.

Durant la belle saison, les enfants prenaient leurs ébats dans la fraîche et luxuriante vallée; en hiver, ils possédaient sans partage les glissoires, parquet transparent qui venait s'étendre sur les prairies légèrement submergées; et quand venait la neige, oh! alors, les géants de neige, les balles de neige, les maisons de neige, faisaient soupirer petits garçons et petites filles après l'heure où le maître d'école leur rendrait la liberté à tous, pauvres petits oiseaux en cage!

A mesure qu'elle descendait la montagne, la troupe des enfants sortis de l'école allait en diminuant: ceux-ci pre-

naient à droite, ceux-là à gauche. Il ne reste plus ensemble que les deux enfants de Balék, riche fermier, dont la demeure est située à l'extrémité supérieure du village, et le petit Hubert, fils de la veuve de l'ex-maître d'école, qui habite, elle, une petite cabane au pied de la digue, au plus profond de la vallée.

Ces trois enfants restaient seuls en arrière, lorsqu'un flocon de neige, d'un froid de glace, vint à tomber sur le nez du petit Hubert.

—Les mouches blanches! les mouches blanches! s'écria joyeusement cette petite tête brune toute bouclée, et ses yeux brillèrent comme s'ils venaient d'être métamorphosés en diamants.

—Les mouches blanches! ce même cri joyeux se répéta à l'instant dans les bouches des autres enfants.

Et ils tourbillonnaient en se jouant, les premiers flocons de neige; mais, hélas! ils étaient si clair-semés, et combien d'entre eux encore se perdaient dans leur vol!

Flocons de neige, flocons de neige étoilés, plus blancs que la vague écumante, que le lis immaculé; plumettes secouées de leurs blanches ailes par les anges eux-mêmes, combien insouciantes descendez-vous en tournoyant de la sorte, sans savoir si vous arriverez seulement au but!

Oh! vous, distribués d'une main si parcimonieuse, comment pourrez-vous jamais recouvrir toute cette plaine, l'étendue tout entière qui se déroule à nos yeux? Vous êtes comme la poussière que le moindre souffle enlève, vous vous fondez sur le visage des petits enfants, sur la terre humide du sentier.

Duvet de neige, comment parviendrez-vous à jeter une fourrure chaude sur les arbres dépouillés, qui frissonnent parfois sous le souffle du froid?

Comment recouvrirez-vous les champs d'une fourrure de cygne, et d'un manteau blanc, les toits d'ardoises des maisons?

Soudain la petite fille se mit à ouvrir son tablier, pour y recevoir les flocons de neige qui tombaient, et elle se réjouissait, comme si elle l'avait vu parsemé de perles fines; les deux garçons se tenaient la bouche large ouverte, en attendant qu'un frais flocon vint tomber tout juste sur leur petite langue rouge, et alors... oh! cela leur semblait meilleur que le vin sucré des jours de fête.

Les enfants folâtraient de çà, de là, trouvant bien dommage qu'il ne neigeât pas aussi pendant le brûlant été, car alors ils pouvaient jouer plus longtemps et plus librement sous le ciel bleu, que pendant le froid hiver.

—Mais il neige alors aussi, avait dit la petite fille, il neige des fleurs, de belles petites fleurs blanches!

II

Le roulement et le cahot d'une carriole se firent entendre derrière les gamins: au premier coup d'oeil les enfants de Balék reconnurent le cheval de leur père, et dans l'homme assis sur le siège de la petite carriole, chaudement enveloppé dans son paletot de duffel, une écharpe de laine autour du cou, de gros gants de laine aux mains et le bonnet enfoncé sur les oreilles, leur père lui-même.

Au cri joyeux de: "Père, père!" Balék tira les rênes à lui, et le cheval s'arrêta. Le paysan tendit la main alternativement à ses deux enfants, et les plaça auprès de lui en grondant, et d'un air passablement maussade. Quoique le petit Hubert eût pu faire avec eux un bout de chemin, cette

satisfaction ne lui fut pas donnée.

Balek n'accorda pas même un regard au fils de la veuve; il fit claquer sa langue contre son palais, et le cheval prit au trot le chemin de la maison.

Ce fut avec une impression pénible que le petit Hubert suivit de l'oeil ces enfants heureux; son chagrin cependant ne fut pas de longue durée. Il se réjouit ensuite à lui tout seul, tint un discours aux flocons de neige qui tombaient plus serrés, jeta son bonnet en l'air, en pirouettant sur lui-même, tant qu'enfin les insolents flocons vinrent, froids comme glace, se nicher dans ses oreilles toutes chaudes; il laissa flotter au vent son petit manteau tout râpé, chantonna un refrain d'école, siffla un air, fit claquer ses sabots l'un contre l'autre, dansa si bien qu'enfin, las de tant de mouvement, il continua son chemin tout pensif et sans plus s'inquiéter de la neige.

A quoi pense le petit Hubert, lorsque, après quelques instants de marche, il se retourne, les mains enfouies dans les poches de son pantalon, s'arrête et regarde dans la direction de la belle maison de Balek, laquelle n'est cependant plus en vue?

A quoi pense le petit garçon, qui dans ce moment ne semble pas s'apercevoir que son nez rouge et ses joues violettes sont roides de froid?

Hubert pense à une chose que les enfants de Balek lui ont dite; que dans quelques jours, il y aurait fête à la maison de leur père. Le père Balek avait invité les jeunes filles riches et les riches garçons du village; les filles du médecin, le fils du bourgmestre, la fille du juge de paix, et bien d'autres encore, tous amis de leur frère aîné Willem.

Et s'il neigeait, on devait aller dans

l'après-midi en traîneaux sur la digue du village voisin, pour ne revenir que le soir, — et maintenant, — voilà qu'il neigeait! Les deux enfants avaient battu des mains de joie; mais le petit Hubert était resté impassible. L'eau à la bouche, il écoutait les deux enfants disant que l'on boirait du punch chaud, que l'on mangerait des gaufres, et que les enfants pourraient rester levés, pour se régaler avec les autres.

—Mais, avait ajouté la petite avec une affreuse naïveté, mais Trude ne sera pas invitée; cela ne convient pas, a dit papa.

—Et pourquoi pas? avait demandé Hubert.

—Eh bien! avait repris le petit Balek, frère Willem aurait bien voulu, mais papa a dit qu'il ne devait avoir plus rien de commun avec Trude, qu'il n'y avait là rien à faire, et qu'il devait épouser la fille du juge. Voilà pourquoi papa ne veut pas que Trude vienne chez nous.

Cela émut Hubert; une tempête violente s'éleva dans son coeur, et il se sentit grande envie de tambouriner avec force sur la figure du petit Balek, car il lui semblait que ce petit hableur parlait mal de Trude, qui était sa soeur; mais on se remit à parler gaufres, et le jeune garçon se léchait les lèvres avec complaisance.

Oh c'est que rien de pareil n'avait jamais lieu dans la maison de sa mère; là il n'y avait pas de réunion; là, jamais on ne voyait fumer le punch sur la table; là ne se fabriquaient pas de gaufres aux fossettes remplies de sucre.

Il est vrai que les enfants lui avaient témoigné bon coeur, en promettant que le jour suivant, Hubert recevrait une grande, délicieuse gaufre, toute croquante, sur laquelle le sucre aurait neigé un doigt

d'épais, mais cependant il était triste, et en regardant si fixement dans la direction de la belle maison, l'envie s'éveilla dans son coeur, et il se prit à souhaiter que ce fût lui, Trude et leur mère qui y demeuraissent, et que Balck et sa famille eussent leur petite maison.

Cette impression se passa, et Bart avait recouvré sa gaieté lorsqu'il atteignit la maison de sa mère, dans laquelle il se précipita avec fracas, tout couvert de neige.

III

La veuve et sa fille étaient assises à coudre près de la fenêtre; elles avaient retiré sur les côtés les rideaux blancs, afin de pouvoir travailler encore quelques instants—l'huile est si chère!—avant d'allumer la lumière.

Nonobstant les remontrances de sa mère, le petit se réjouissait de voir les mouches blanches au dehors, car demain! — demain il allait édifier des géants de neige, faire des parterres, construire des maisons de neige, et il irait voir les traîneaux glisser sur la digue!

Tout cela fit songer Hubert à ce que les petits Balck lui avaient raconté de la fête et surtout des gaufres; et, hélas! le pain du ménage ne sembla plus bon au gamin, il se plaignit de ce que sa mère ne fit pas des réunions pour les enfants.

—Nous ne sommes pas riches, comme M. Balck, interrompit la veuve. Nous devons nous contenter du pain qui nous est donné, et remercier le Seigneur de ce qu'il a bien voulu nous en laisser.

Ici le petit garçon rapporta les paroles du petit Balck, qui lui avait dit pourquoi Trude ne serait pas invitée;—mais l'enfant ne vit pas qu'à chaque mot, la pâle jeune fille baissait plus fort la tête, pour

cacher les larmes qui obscurcissaient ses beaux yeux; il ne vit pas qu'elle avait laissé tomber son ouvrage, et qu'elle appuyait la main droite sur son coeur, comme si un coup mortel venait de lui être porté en cet endroit.

—Bavardages d'enfant! dit la mère d'un ton sévère, et son regard inquiet reposa sur sa fille.

Bart se tut; puis il recommença le chapitre des mouches blanches, et lorsqu'enfin il fut las de babiller, il s'assit dans le fauteuil, au coin du foyer, et la chaleur du feu de tourbe eut bientôt fait de l'endormir.

—Trude, dit la mère, vous pleurez encore; vous êtes péniblement éprouvée de bonne heure, chère enfant; mais Notre-Seigneur éprouve nos coeurs pour les purifier. Des jours plus heureux se lèveront pour vous, ma fille, consolez-vous.

Il y avait de l'onction dans le ton de ces paroles; la jeune fille se tut, essuya les larmes de ses yeux, et se remit à travailler sans rien dire.

—Je conçois que cela vous fasse de la peine de vous voir repoussée, reprit la mère, mais soyez tranquille, on vous invitera bien encore.

Trude resta silencieuse; mais il y avait pourtant dans ses yeux quelque chose qui ressemblait à de l'espoir, rien qu'une étincelle, moins encore peut-être.

Et la nuit?

La nuit, fille et garçon rêvèrent des flocons de neige.

Qu'elles tombaient doucement, les mouches blanches!— et le petit garçon songe qu'il est là, et que les anges de là-haut tamisent une neige de sucre qui vient tomber dans sa bouche ouverte; et qu'il danse au milieu de beaucoup,—beaucoup de géants de neige et d'anges de neige, qui

tous sourient de bonheur et de joie ; mais il s'afflige de ne voir ni Trude ni sa mère, et de se trouver ainsi tout seul.

Et Trude rêva aussi.

Les flocons de neige se métamorphosèrent en une robe blanche, blanche comme le lis, une robe pour elle, assurément une robe de fiancée ; d'autres tombaient et devenaient des fleurs, assurément pour la couronne nuptiale ; d'autres enfin brillaient comme des larmes, — mais non, c'étaient des perles.

Et voilà que Trude se sent revêtue de cette robe, couronnée de ces fleurs, et elle voit les perles briller sur les plis de son vêtement ; mais, hélas ! qu'y a-t-il donc dans cette robe nuptiale et comme la jeune fille est pâle, en se voyant assise justement vis-à-vis de la glace, dans la grande chambre de chez Balek, entourée par tous les invités.

Cette robe nuptiale serait-elle par hasard un linceul ? — Oh ! non.

Mais la mère ne rêva pas, car elle ne put dormir. Le vent s'engouffrait dans la cheminée, avec des cris sombres, lugubres ; la rivière avait fait entendre un grondement sourd, un craquement prolongé, et cela dans la nuit solitaire, après une aussi triste soirée, lui avait donné un funèbre pressentiment.

Il était sept heures du matin. Le petit Bart vola hors de son lit, ouvrit promptement la fenêtre et se réjouit de plus belle. Les flocons de neige, le duvet qui la veille encore se perdait dans son vol, était devenu un grand tapis blanc qui recouvrait toute la plaine. Va-t-il s'en élever des géants de neige ! Va-t-il en voler des balles de neige ! Va-t-on voir glisser sur la digne des traîneaux tout garnis d'ornements, attelés de beaux chevaux tout couverts de grelots !

IV

Flocons de neige, — flocons de neige étoilés, qui, il y a deux jours à peine tremblotiez dans l'espace, qui vous fondiez sur la langue du petit Bart, comment êtes-vous soudain devenus cette lourde masse sous laquelle la terre paraît ensevelie tout entière !

Alors vous n'étiez rien : maintenant vous voilà devenus un linceul pour les pauvres gens, que vous empêchez impitoyablement de travailler pour vivre, auxquels vous défendez d'aller ramasser du bois, pour réchauffer les petites mains de leurs enfants, engourdies par le froid.

Alors vous tombiez perdus dans la rivière, sur les glaçons humides ; maintenant, poussière, vous êtes devenus une montagne de glace, une montagne redoutable, qui pousse, heurte et menace la haute digue contre laquelle elle se dresse.

Alors on vous regardait d'un oeil presque indifférent ; maintenant on vous considère avec inquiétude, et le vent qui vous emporte tient pendant la nuit la pauvre veuve et sa fille éveillées. Seul, le petit Bart trotte pendant le jour sur la plaine blanchie, et il dort pendant la nuit, sans se préoccuper de votre colossale puissance.

Trude était assise à coudre à la fenêtre ; mais elle ne regardait pas ses points, et plus d'une fois, absorbée dans ses pensées, elle laissa échapper l'aiguille de ses doigts transparents de maigreur, et regarda fixement au-delà de la plaine. La mère s'occupait du ménage ; Bart attisait le feu, pour faire chanter bien haut l'eau dans la bouilloire, ou bien, prend un tison flamboyant, il lui faisait tracer, dans une évolution rapide, de brillants serpents de feu.

Que regardait donc Trude?

N'était-ce pas ce soir-là qu'on donnait la fête chez Balek, où elle n'avait pas été invitée, parce qu'elle, la fille de l'ex-maître d'école, elle était pauvre; où elle ne pouvait pas mettre les pieds, parce que le père de Willem ne voulait pas que son fils rencontrât la fille de la pauvre veuve. De plus Trude sait bien que le vieux Balek, rude, altier et sans coeur parfois, n'est guère favorablement disposé pour elle.

Il n'en avait pas toujours été de même; oh! non!

Il y a dix ans la famille avait habité l'école; mais le père, le maître d'école, vint à mourir, et peu de temps après le drapeau flotta sur la tour en l'honneur du nouveau maître; et tandis que les villageois en fête s'avançaient d'un côté, la veuve, sa fille à la main et son petit Bart sur les bras, s'éloignait de l'autre; elle s'en allait habiter la petite maison au pied de la digue.

Debout, au grillage peint en vert, se tenait le petit Willem Balek, dont le père était souvent venu pendant les soirées d'hiver jouer au "jas" et au "pandour" avec le maître d'école. Tout comme lors des jours meilleurs, Willem ôta respectueusement sa casquette devant la femme vêtue de noir.

—Wim, dit la veuve, nous allons demeurer là-bas, dans la petite maison au pied de la digue; mais vous y viendrez bien encore jouer avec notre Trude, n'est-ce pas?

Et le garçon fit un signe affirmatif de la tête, et il demanda s'il pouvait porter le paquet que la veuve tenait sous son bras et qui devait la gêner.

—N'aimez-vous pas mieux aller voir la fête, lui demanda la veuve à plusieurs re-

prises? mais il secoua la tête et accompagna jusqu'au bout les pauvres délaisés.

Plus tard, Willem fut envoyé en pension, et lorsqu'il en revint, le joyeux jeune homme rechercha des lieux plus animés et plus rians que la maison de la veuve. Il voyait bien encore de temps en temps Trude à l'église, mais lui faisait-il un signe de bonjour, c'était bien; ne le faisait-il pas, il ne s'en retournait guère. Un jour pourtant, et Willem ne put l'oublier, les fidèles étant réunis pour entendre la parole de Dieu, le prêtre avait pris pour texte: "Vous avez lâchement abandonné la veuve". Cela toucha Willem, et il chercha des yeux la pauvre veuve et Trude la blonde.

Willem ne s'arrêta pas à la beauté extérieure de la charmante enfant; mais il regarda jusqu'au plus profond de son coeur, et dans ce coeur tout était si pur, si heureux, si rayonnant que le tout semblait emprunté à un ange; et dès ce moment un regard de Trude, un de ses sourires, ou le son argentin de sa voix firent la vie et le bonheur de Willem.

Bienheureuses les courtes heures dérobbées au travail que Willem passe auprès de Trude.

Quand voleront les mouches blanches, avait dit en souriant, mais pourtant sérieusement le jeune homme, il faudra commencer à travailler à votre robe de noces, car avant que la digue verte se revête d'une neige de fleurs blanches, nous devons aller ensemble à la maison commune.

Oui, mais le père Balek a eu vent de tout cela, et depuis trois mois, Willem n'est plus venu chez la veuve; et cela a eu un effet si profond sur la jeune fille, que depuis lors elle n'a fait que pâlir et

maigrir. Ses yeux sont ternes et sa figure est si maigre et si allongée, que le vieux Balek disait en ricanant qu'elle n'aurait pas de peine à manger à travers le treillage de la cage de son perroquet. Elle avait la phtisie, disait-on dans le village, rien d'étonnant, c'était dans la famille.

Hélas! ils n'en savaient rien: car ce qui la rongait ici au coeur, ce qui la désolait, c'était l'éloignement de Willem. Pauvre petite tourterelle qui a perdu le compagnon de ses beaux jours!

La jeune fille, disions-nous, regardait dans le lointain; elle regardait fixement dans la direction de la haute digue, et elle se figurait y entendre le son des clochettes, la respiration bruyante des fiers coursiers; elle voyait l'espiègle Lise, la fille du juge au regard triomphant, assise dans un traîneau, et elle entendait la voix de Willem qui encourageait le cheval.

Elle avait jadis pour elle-même rêvé cette place!

C'est ainsi qu'elle se transporta par la pensée dans la maison de Balek; ainsi qu'elle se vit dans la grande chambre où brûlait la nouvelle lampe anglaise achetée depuis peu par Balek, et,—tout le village le sait,—payée par lui deux beaux guillaumes d'or; sur la table fument des gaufres et du punch, et autour de la table, Trude vit une quantité de fraîches et charmantes jeunes filles, et à côté de Willem, la vive, la spirituelle et souriante Lise.

Pauvre Truske! elle se couvrit les yeux de ses deux mains, pour dissiper cette affligeante vision.

V

Tout se passait, en effet, comme Truske se le représentait seulement elle se

trompait en ce qui concerne Willem. Celui-ci, il est vrai, était assis à côté de Lise; mais à voir l'expression de sa figure, on eût cru que le joyeux babil de la jeune espiègle lui causait un mortel ennui.

—Eh! garçon, s'écria le vieux Balek tandis qu'il détournait un instant les yeux de dessus les cartes, et oubliait le pandour; vous avez l'air aussi ahuri qu'un hibou en plein soleil. Deux cent cinquante! ajouta-t-il d'un air narquois, en poussant un grand éclat de rire et en frappant du poing sur la table, avec une force telle qu'il fit trembler tous les verres.

On entendit du bruit dans la cuisine.

Balek qui avait déjà vaillamment bu, se leva tout en colère, pour aller tenir tête aux valets et aux servantes qui menaient un pareil tapage; mais lorsqu'il arriva dans la cuisine, il y trouva une grande confusion.

Les servantes avaient jeté par terre le gaufrier et s'étaient précipitées au dehors. Les valets étaient sur la haute digue et s'efforçaient de percer le brouillard de leurs regards, on tendait l'oreille du côté du vent, pour distinguer la nature du bruit qui s'élevait dans le lointain, du côté de la rivière.

—Le tocsin, maître, le tocsin! s'écrient-ils d'une seule voix.

Ces mots dégrisèrent Balek partiellement. Le tocsin, c'était la preuve que là-bas, au plus profond de la vallée, la digue était en danger. Et quoi d'étonnant: la rivière était considérablement grossie, les glaçons étaient amoncés à une grande hauteur contre la digue, enfin le vent était contraire.

—Eh bien! reprit Balek, qu'avez-vous entendu?

—Il nous a semblé l'entendre, maître, le tocsin...

Celui-ci prêta l'oreille,—un bruit sourd s'élevait à la vérité dans le lointain ; mais aucun son de cloche ne retentissait au-dessus des champs blanchis par la neige, et Balek s'écria, en partant d'un gros rire :

—La digue est forte! Laissez-la seulement s'agiter et croître cette maudite eau, elle ne nuira pas aux terres! Et puis, n'êtes-vous pas ici sur la hauteur et à l'abri? Voyons, rentrez et laissez-là toutes ces jérémiades.

Mais je voudrais bien aller voir, hasarda l'un des valets.

—Pas une âme ne sortira de la maison, pas un cheval de l'écurie, pas une fourche du fumier ne servira à réparer la digue. Je vous dis qu'il n'y a de danger que dans vos cerveaux détraqués. La digue est forte; croyez-vous par hasard qu'elle soit faite de sciures de bois? Pas un mot de plus, ou vous allez faire attraper des convulsions à tout le monde, ici, avec votre tintamarre.

Les domestiques s'étaient-ils trompés? On l'eût dit; le bruit cessa; il y avait bien quelque chose d'extraordinaire, de sombre et de sinistre, mais c'était là pure imagination, s'écriait Balek; c'était parce que cet imbécile valet d'écurie, assis au coin du feu, venait de parler des diables d'eau, et cela agissait sur le cerveau des domestiques.

A l'intérieur, on riait et on plaisantait. Les jeunes garçons et les jeunes filles avaient renversé la table de jeu, semé les cartes sur le sol, enlevé les chaises et on jouait au colin-maillard.

—A la bonne heure! s'écria Balek en rentrant. Voilà ce que j'appelle de la gaieté!

—Et d'une voix qui dominait tout, il se mit à chanter: "Vive la joie dans la vie!"

dont quelques-uns des assistants accompagnèrent le refrain. Ensuite Balek se mit à faire fonctionner ses jambes, prit la fille du juge à une main, une seconde à l'autre main, le cercle fut bien vite formé, et l'on dansa une ronde.

Willem était debout contre la fenêtre; il appuyait l'oreille contre les vitres, afin de distinguer d'autant mieux le bruit étrange qui se faisait entendre au dehors. Le jeune homme écoutait en retenant son haleine, et une pâleur mortelle s'était répandue sur son visage.

Le vieux Balek l'aperçut.

—Je crois, cornichon, qu'il faudra que je me mette une bonne fois à balayer ces nids de souris, qui ont élu domicile dans votre tête!

—Chut! père, chut! écoutez!

Et l'on entendit les sons lents et lugubres de la cloche: bom!... bom!... bom!... bom!...

—Le tocsin! s'écrièrent en pâissant tous les hôtes.

—Y aurait-il quelque danger? demandèrent en tremblant les jeunes filles.

Balek était devenu froid comme le marbre; les sons de la cloche, annonçant le danger et la mort, et résonnant au milieu des rires, du bruit des verres et de la danse, ces sons avaient quelque chose de si terrible, que le fermier resta un instant comme cloué au sol.

—Du danger? s'écria Willem; le tocsin sonne-t-il jamais, à moins que la digue ne soit en danger! Laissez-moi passer, laissez-moi sortir! Truske, Truske! s'écria-t-il en se précipitant vers la porte, lorsque le vieux Balek, revenu de son trouble, lui barra soudain le chemin.

—Que voulez-vous aller faire là-bas! Laissez cela à d'autres! Ici vous êtes en sûreté, et lors même que l'eau dépasserait

le sommet des arbres, nous serions encore ici aussi bien à sec que sur le grenier au foin.

—Truske, Truske! gémit Willem, Père, il faut que vous lui donniez l'hospitalité, à elle et à sa mère!

—Je crois que vous avez attrapé un coup d'aile de moulin! Pensez-vous que ma maison soit un colombier? Vous resterez ici! Que les domestiques aillent travailler à réparer la digue, je ne m'y oppose pas; mais vous...

Et comme Willem usait de force pour sortir, le brutal fermier le repoussa si violemment, que le jeune homme tomba à la renverse entre la table et les chaises.

La salle de fête était devenue un théâtre de désolation.

Quel est l'enfant qui ne se désoleraient en pareille situation, loin du foyer et de sa famille.

Balek promit d'envoyer un de ses domestiques à la digue et un autre au village.

—Qui se serait attendu à rien de pareil? reprit-il. La digue est aussi forte que si elle était de fer. Une fausse alerte assurément. L'un ou l'autre poltron qui, sans rime ni raison, se sera mis à sonner la cloche, grommela-t-il de nouveau, en s'adressant aux servantes qui se tenaient au dehors.

De noirs nuages sillonnaient le ciel, un bruit sourd et continu gronda dans le lointain, c'était l'eau qui se précipitait au-dessus de la digue. De noires silhouettes se dessinaient çà et là sur le chemin, c'étaient les villageois qui allaient et venaient rapidement. Des chariots chargés se frayaient un passage à travers la neige, c'était du fumier qu'on conduisait pour réparer la digue.

Oh! c'était effrayant; il y avait dans

l'air quelque chose qui faisait frissonner de terreur.

VI

Flocons de neige, — flocons de neige trompeurs, a dit la mère au petit Hubert, c'est votre faute si la rivière est si méchante, qu'elle rompra la digue et changera notre belle vallée en un lac immense.

Et Hubert, qui s'encourt le long du chemin, inquiet et pleurant, n'aime plus du tout les flocons de neige.

Le pauvre petit était effrayé des sourds grondements, du son lugubre de la cloche, et même du crépuscule; de temps en temps, il regardait en arrière, quand le bruit augmentait; il courait à sabots et la neige criait et gémissait sous ses pieds, et semblait se railler des larmes du pauvre enfant.

L'effroi avait donné des ailes à Hubert; en quelques minutes il avait atteint la maison de Balek, si bien à l'abri là-bas sur la haute digue: c'était là que sa mère l'avait envoyé. Balek sortait précisément de chez lui, comme le petit Hubert montait la pente en courant et il vint, tout hors d'haleine, tomber dans la neige aux pieds du fermier.

—Quel est ce vaurien qui vient rouler ici? murmura Balek.

Les jeunes filles accoururent et relevèrent le pauvre garçon.

—C'est le petit Hubert de la veuve du maître d'école! dit l'une des jeunes filles.

—Oh! monsieur Balek, la digue... dit l'enfant d'une voix haletante.

—Eh bien! quoi, oiseau de mauvais augure?

—Elle cède, monsieur Balek. On travaille de tous côtés, mais cela ne servira à rien. Avant la nuit, dit maman, la digue sera rompue.

—Elle ne rompra pas, vous dis-je. Qu'en savez-vous ?

—Oh ! monsieur Balek, maman et Truske peuvent-elles bien venir ici ; elles ont si peur là-bas dans la maison ; notre Truske est si malade qu'elle va mourir.

—Oui, c'est cela : tout le village viendra se réfugier dans la maison de Balek, parce qu'elle est en sûreté. Avez-vous perdu l'esprit ? Tout le long de l'année, Balek ne vaut pas la peine qu'on le nomme, mais vienne le besoin, alors Balek est un ange gardien ; tout le long de l'année l'envie et la haine rongent les pierres de sa maison, et on la fuit comme un enfer ; mais aujourd'hui, cette maison est devenue un paradis et Balek le meilleur des hommes. Allez ! et si l'eau vient— mais elle ne viendra pas—grimpez au grenier ; et si elle vient vous trouver là, sautez sur un glaçon, et vous finirez toujours par arriver quelque part à bon port.

—Mais Truske, monsieur Balek, est si malade, si dangereusement malade !

— Truske, gémit tout-à-coup une voix déchirante : c'était celle de Willem, qui, à son tour, sortait précipitamment. Truske ! venez, Hubert, partons, allons chercher Truske et votre mère.

Trop tard !

Le glas funèbre sonne toujours—le drap mortuaire est prêt depuis longtemps—le char funèbre, l'onde mugissante roule,—les funérailles vont avoir lieu.

Un bruit formidable, un craquement terrible se fait entendre dans le lointain, et glace le sang dans les veines ; on dirait que le ciel et la terre vont s'ouvrir. Fuyez, fuyez, la digue cède ! Ce cri aurait retenti jusqu'à la maison de Balck, si le grondement des eaux bouillonnantes, le craquement des glaçons répandus dans la plaine n'avaient dominé tout le reste.

Un cri perçant et lamentable s'éleva au dehors et au dedans de la maison de Balck, et chacun tomba à genoux en levant les bras au ciel ; de là-haut seulement on pouvait espérer le salut.

VII

Quelques instants auparavant, chez la veuve, on se trouvait dans une affreuse situation.

Depuis deux heures, on n'entendait que le grondement des eaux courroucées, la voix des villageois en course, le bruit des chariots qui amenaient tout ce qu'il fallait pour consolider la digue. Tous les hommes valides étaient à l'oeuvre, courageux, armés, défendant pas à pas la forteresse contre l'ennemi menaçant ; mais on espérait bien que la digue résisterait, et ce n'était qu'en prévision d'un danger plus pressant, que la veuve avait envoyé le petit Hubert chez Balck.

De temps en temps, la mère sortait pour s'assurer de la situation. Elle vient encore de sortir, et le roulier qui passe lui a dit : "Il y a du nouveau." La mère est rentrée plus inquiète, non pour elle, mais pour son enfant, pour la pâle Trude, qui semble, plus que jamais, suffoquée par ses accès de toux.

—Mais il y a fête là-bas ce soir, mère. Toutes les filles du village sont là.

—Oh ! par un aussi mauvais temps, on n'aura certainement pas donné de fête.

—Y a-t-il donc du danger, mère ?

—Oui, il y a du nouveau, vient de me dire un roulier. J'ai fait un paquet de tout ce que nous possédons de meilleur, et je l'ai confié à un valet de ferme ; le reste nous le laisserons à la garde de Dieu. Pourrez-vous bien marcher jusque là-bas, ma Truske ?

—Pourquoi pas? Mais je ne sais, mère; ne pourrions-nous aller absolument ailleurs que chez M. Balck?

—Là seulement nous serons en sûreté.

Au moment où la mère disait ces mots, la digue cédait.

—Dieu du ciel! s'écria la veuve, en entourant sa fille de ses bras. Venez, mon enfant, venez, partons.

Ici aussi, trop tard!...

Le voilà déjà, l'ennemi glacial, voilà l'eau qui déjà couvre le sol, la voilà qui éteint les cendres du foyer. Une fumée épaisse et étouffante remplit un instant la chambre; les glaçons viennent battre contre la maison qu'ils ébranlent de leurs coups.

En haut!... déjà la pauvre mère a de l'eau jusqu'aux genoux. Elle saisit d'abord un manteau pour préserver contre le froid la pauvre Trude évanouie! Hâtez-vous! en haut! l'eau s'est introduite là-haut par la fenêtre, les chaises sont bouleversées, l'armoire chancelle, la table vacille, la lampe, qui jusqu'alors brûlait sur la table, la lampe s'éteint, tout craque, tout se brise, et se broie en s'entre-choquant.

Les cris de désespoir de la veuve, que nous entendons un instant tout en haut de l'escalier, se perdent dans le bruit général. Les derniers mots qui ont retenti sont ceux-ci:

—Truske! Hubert!... Dieu, mon Dieu! mes enfants!

VIII

La vallée est devenue une vaste mer de glace, les arbres ont été abattus comme des roseaux, les maisons peu nombreuses, renversées comme des châteaux de cartes, fauchées par les glaçons comme les épis

par la faux du moissonneur; le bétail a péri, sauf ce qui a pu atteindre à la nage la partie de la digue encore à l'abri des eaux.

Et les hommes, où sont-ils?

Là-bas, au loin, sur la digue, gémissent et se lamentent un groupe de villageois, qui invoquent le Tout-Puissant, en se tordant les mains. Le fils cherche sa vieille mère courbée par l'âge, la mère cherche son enfant. Si votre oeil pouvait percer l'obscurité, là-bas, à une fenêtre de grenier, vous verriez des gens à moitié morts de froid, la terreur dans l'âme; vous les verriez demander aide et assistance, à grand renfort de gestes désespérés; vous verriez une mère avec son nourrisson, enlevée par les terribles glaçons; vous verriez parfois, un seul instant, une main s'élevant au-dessus des eaux bouillonnantes, une main qui semble vous demander la vie avec supplications.

Voyez-vous là-bas cette masse noire et soulevée par les flots?

C'est le toit d'une maison portée par les glaces, et sur ce toit se trouve une forme humaine toute repliée sur elle-même. Elle est là, aussi immobile que si elle n'avait rien à redouter du terrible élément qui va s'étendant toujours.

Cette créature humaine, c'est la veuve du maître d'école. De sa chambre elle avait fui sur l'escalier du grenier, puis dans le grenier même; partout le flot furieux s'était précipité aussi vite qu'elle.

Il faisait sombre, elle marchait à tâtons. Par bonheur, la fenêtre du grenier était ouverte, et il y avait un reste de crépuscule. Tantôt le pied lui glissait, tantôt le bois auquel elle se retenait, cédait sous sa main. Elle ne sentait ni meurtrissures, ni blessures; elle ne s'apercevait ni du poids ni de la fatigue, elle ne sentait

pas le froid; son enfant, il lui fallait sauver son enfant!

L'amour maternel peut tout et brave tout!

Elle rampe au dehors par la fenêtre du grenier,—la courageuse femme. De là, par la gouttière, elle se hisse jusqu'au sommet du toit.

Dix fois elle menace de glisser en bas du vieux toit de chaume, quand le chaume vient à se briser sous ses mains; dix fois elle redouble d'efforts et réussit enfin à atteindre le but.

Il était temps.

Un glaçon gigantesque fait craquer la maison, celle-ci se tord, se fend, se brise en éclats, et le toit sur lequel la pauvre veuve avait cherché un dernier refuge, est lancé au loin comme par la main d'un géant.

—Mère! mère! gémit la pauvre Trude, d'une voix faible.

Et la mère ne lui répond que par ses baisers, l'enveloppe derechef dans le manteau, et presse la jeune fille sur son coeur.

—Mère! mère! reprend la jeune fille d'une voix plus faible encore.

Et puis on n'entendit plus rien, elle ne bougea plus; et la mère resta immobile sur le toit, comme nous l'avons vue tout d'abord.

Le vent soufflait avec fureur, et le froid avait transformé les vêtements transpercés de la veuve, en un lourd manteau de glace.

IX

Un fanal brûlait sur les terres de Balek, et comme si le flot courroucé avait compris le malheur de la veuve, ce fut là qu'il amena le toit flottant.

On était encore sur pied chez le fermier, et à peine put-on voir la sombre éminence à la lueur lugubre du fanal, que tous s'empressèrent d'approcher.

Willem était le plus intrépide des assistants.

—Courage, amis, courage! s'écria-t-il. Il y a quelqu'un sur ce toit? Courage, cria-t-il aussi à l'inconnu, nous vous sauverons! Mais rien ne bougea, et lorsqu'enfin on retira du toit la pauvre femme, Willem avant tous les autres avait reconnu... la mère de sa Truske!

A la voix de Willem, la vie sembla renaître en elle; elle tenait encore toujours Trude dans ses bras, enveloppée en partie dans son manteau. Willem ne put réussir à la saisir qu'au moment où elle mit le pied sur la digue, et vint tomber sur le seuil de la ferme avec son précieux fardeau. Alors on vit la contraction et la pâleur mortelle de son visage, ses yeux hagards, ses boucles déroulées et raidies par la gelée, comme son manteau aux plis glacés—et dans ses bras, le corps déjà froid et inanimé de la pauvre Trude...

—Mère! mère! s'écria le petit Hubert en accourant; mais la veuve ne reconnut pas son enfant chéri; elle s'établit devant le feu, sa fille toujours dans ses bras, et lorsqu'elle leva les yeux sur le vieux Balek, elle murmura:

—Ne nous refusez pas l'hospitalité, car il y a eu des hommes qui ont ainsi hébergé des anges.

Truske était un ange, la pauvre mère était folle!

Le rude Balek semblait frappé de la main de Dieu; Willem était assis et pleurait comme un enfant. Il aimait Truske, du plus profond de son coeur; sur elle il avait fondé ses espérances, tout son bonheur! Déjà un pressentiment glacial com-

me un frisson avait saisi son coeur, lorsque son père avait impitoyablement refusé d'inviter la veuve et sa fille à la petite réunion. Oh! s'il avait consenti elle serait là, assise à ses côtés, à l'abri des ondes homicides. Maintenant Truske arrivait sans être invitée, mais ô ciel! elle est morte!

X

Deux jours plus tard, on porta la dépouille mortelle de Truske au champ du repos, au cimetière du village voisin. Personne ne suivit la bière sauf Willem, qui tenait le petit Hubert par la main; et lorsque le fossoyeur eut rempli la tombe, vinrent des flocons de neige qui la recouvrirent d'un blanc suaire.

Le même jour, la pauvre veuve fut conduite par les domestiques de Balek, sur un chariot, à la ville la plus proche, pour y être internée dans une maison de santé.

Le petit Hubert se trouvait seul au monde: seul aussi était Willem avec sa douleur; seul restait également le vieux Balek, bien qu'entouré encore de tous les siens; au milieu de ses possessions et de ses trésors, il se trouvait seul avec sa conscience bourrelée.

Klik-klak, klik-klak! le fouet retentit sur le grand chemin, et le beau cheval de Balek, attelé au traîneau, trotte grand train à la voix de Willem. Dans le traîneau sont assis trois enfants, que le froid fait grelotter et qui s'efforcent en vain de se réchauffer sous la couverture du cheval, rejetée en partie sur eux.

C'étaient les deux enfants de Balek et le troisième n'était autre que Hubert... Leur frère Willem les conduit là-bas plus haut, à la maison d'école, où on accueille les autres enfants des malheureux inon-

dés, car l'eau commence à gagner aussi la maison du riche fermier.

Bart a trouvé enfin ce qu'il a souvent rêvé, mais il n'en ressent aucun plaisir; il a habité pendant bien des jours la maison de Balek, mais il préférerait de beaucoup la petite maison de sa mère; il a mangé des gaufres avec du sucre, mais le pain dur de jadis lui semblait bien meilleur.

Flocons de neige, flocons de neige étoilés, que vous avez traîtreusement surpris tout le monde!

Le petit Hubert vous a en horreur maintenant.

Poussière impalpable qui humectez à peine la langue, vous avez fait grossir la rivière, vous avez élevé des tours de glace, vous avez fait surgir des îles menaçantes; et la terre, la terre si belle, vous l'avez dévastée!

Vous n'avez pas eu de pitié de la maison des pauvres gens, des pauvres bêtes inoffensives, pas même des innocents enfants ni de leurs tendres mères!

Vous avez détruit les demeures des vivants, ravagé le champ de repos des morts; vous vous êtes conduite comme un monstre, traîtreuse poussière, léger duvet, et vous avez enlevé au petit Hubert, et sa soeur, la douce Truske, et sa mère aussi. Willem tiendra désormais leur place; Willem qui, depuis quelques jours, hélas! est si pâle et si mortellement triste.

Enlevez encore Willem, méchants flocons de neige, et il ne restera plus personne à l'enfant.

Oh! que si! il reste toujours de puissants protecteurs aux malheureux: le bon Dieu là-haut, et ici-bas, le roi et la reine bien-aimés de la noble Néerlande!

FIN.

LES INSECTES QUI TIRENT LE CANON

Il s'agit bien réellement d'insectes, guerriers amusants, qui font du bruit et de la fumée comme des combattants modernes, on les appelle "bombardiers".

L'armée de ces coléoptères est nombreuse, sous des uniformes différents: il y a les "carabiques", les "carabes" dorés, comme resplendissants sous une armure d'or; il y a les troncatipennes", les "lé-

mais qui se rencontre surtout chez les "brachines".

Lorsqu'ils vont en guerre ou lorsqu'ils sont menacés d'un danger, ces insectes lancent un jet de liquide sur leur antagoniste, avec assez de force pour produire une petite explosion souvent accompagnée d'une fumée blanchâtre.

Ce liquide, produit par des glandes placées à la partie postérieure du corps des carabes, est assez caustique pour provoquer une certaine douleur. Sans grand effet sur l'homme, bien entendu, il n'en immobilise pas moins quelques instants les petits ennemis avec lesquels les carabes ont maille à partir.

On trouve des carabes jusque dans nos régions. Mais c'est à Cayenne et aux Antilles, que se rencontrent les variétés les plus remarquables au point de vue du curieux "bombardement" que nous venons de signaler.



Le carabe-artilleur

birds" à corselet rouge; les "bibartis" dont l'uniforme est noir, les "harpales bronzés", les "calosomes", si voraces que lorsqu'ils sont repus, incapables de mouvement, ils sont dévorés vivants par leurs frères...

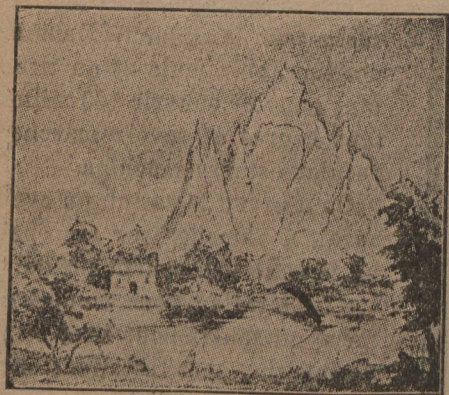
Arrivons maintenant à la particularité remarquable qui leur est commune à tous,

Pétrograde possède la plus merveilleuse horloge du monde. Cette horloge monstre a 95 cadrans qui indiquent simultanément l'heure à trente endroits différents, et, en même temps, le mouvement de la terre autour du soleil, les phases de la lune, les signes du zodiaque, les dates concordant avec les calendriers grégorien, grec, musulman et hébreu. Cette horloge a été fabriquée en Suisse, et a été expédiée à Pétrograde par pièces détachées. Il a fallu deux années entières de travail pour la monter sur place.

UNE MONTAGNE DE SEL

Vous reconnaîtrez les roches "salines" à ce qu'elles se rayent à l'ongle. Les plus communes sont le "gypse" et le "sel gemme". L'albâtre, dont on fait des pendules, est du gypse. Le sel gemme a la même composition que le sel marin ou sel de cuisine. Vous en avez consommé plus d'une fois, sans vous en douter.

Il y a d'importants gisements de sel gemme dans le Jura, en Lorraine, en Prusse et ailleurs. Un des plus remarquables de ces gisements est sous la ville de Berlin, où des sondages ont traversé plus



La montagne de Cardona

de mille verges d'épaisseur de sel.

La petite ville de Cardona, en Espagne, possède aussi un gisement où plusieurs centaines d'ouvriers sont constamment occupés à extraire le sel. Mais ce qui est surtout digne de curiosité, c'est une montagne de sel qui domine un site fort pittoresque, sur les bords d'une rivière qui coule aux environs immédiats de Cardona. Cette masse de sel s'élève à plus de 300 pieds au-dessus du vallon. Elle est

nuancée de couleurs très variées dans lesquelles domine un gris bleuâtre, analogue à de la glace.

Toute la surface de cette montagne est hérissée de pointes aiguës et de ces arêtes vives et tranchantes qui caractérisent ordinairement les glaciers suisses. Enfin, elle brille et scintille au soleil d'une façon admirable.

Ses aspérités sont causées par l'action dissolvante exercée par les eaux pluviales. On pourrait croire que cette montagne de sel devrait se dissoudre d'une façon très rapide; il n'en est rien cependant et l'on a calculé que l'eau ne peut guère lui enlever, par siècle, plus d'un mètre d'épaisseur.

Le sel dont cette masse est formée, est plus pur que la plupart du sel fourni par les salines d'Europe. On n'en tire cependant pas parti. Au moment des pluies, quelques petits ruisseaux se forment au pied de la montagne et les habitants aux environs vont puiser avec des seaux l'eau qu'ils emploient pour la cuisson de leurs aliments.

— o —

Le ministre des chemins de fer en Allemagne, a ordonné, le printemps dernier, à tous les chefs de station, même les moins importantes, de planter des "Soleils" dans les moindres parcelles de terrain propice aux alentours de leur station. Le soleil, appelé aussi tournesol, est une plante qui croît très facilement, et l'huile que l'on en tire peut être employée dans les fabriques de margarine et autres substituts du beurre.

LES SOLDATS ITALIENS CYCLISTES

Il y a déjà longtemps que le commandant français Gérard eut l'idée de munir les fantassins de bicyclettes. En fait, c'est en France que la vélocipédie trouva sa première application officielle dans l'armée.

Chaque régiment fut d'abord pourvu d'un certain nombre de cyclistes qui de-



Cyclistes italiens.

vaient servir d'estafettes. Puis on passa à l'idée plus hardie de former des compagnies entières de vélocipédistes.

Grâce à leur mobilité et à la vitesse de leurs évolutions, ces compagnies étaient jugées pouvoir rendre de grands services en qualité d'éclaireurs et dans l'exécution de hardis coups de mains. Sitôt en face de l'ennemi, les cyclistes doivent mettre pied à terre et commencer le feu.

Les Italiens n'ont pas tardé à suivre

l'exemple de la France. Mais ils ont introduit dans le cyclisme militaire la maîtrise et le goût des tours de force qu'on rencontre dans leur cavalerie. Il leur est apparu que les cyclistes devaient pouvoir combattre sans descendre de machine. Aussi, les bersaglieri, dont un grand nombre sont munis de bicyclettes, sont-ils re-

crutés parmi les virtuoses du cycle. On en jugera par quelques exercices à réussir au cours des épreuves d'admission :

Il faut pouvoir se tenir immobile sur sa machine, sans mettre les mains sur le guidon. Dans cette position, on épaule et on tire. Il faut pouvoir couvrir 100 milles en sept heures et savoir marcher à reculons sur sa machine.

On a prévu le cas où un cycliste aurait à ramener sur ses épaules un homme légèrement blessé. Notre illustration vous montre comment un soldat peut tirer en pleine marche, en s'installant sur les épaules d'un cycliste ou sur deux cyclistes qui marchent parallèlement.

Ces manoeuvres des bersaglieri sont presque de l'aérobatie. Elles n'en sont pas moins d'une grande utilité.

— o —

Dans la seule bataille de Neuve-Chapelle, on a fait une consommation de munitions plus grande que celle faite pendant les trois quarts de la guerre contre les Boers.

LE MARTYRE D'UN PEUPLE

Quand la paix sera rétablie en Europe et que les historiens mettront au grand jour les rôles joués par les peuples dans le terrible conflit actuel, on comprendra peut-être mieux encore la part sublime et douloureuse qui aura été celle de la Belgique.

Si ce pays avait voulu rester indifférent au drame qui se préparait, s'il avait voulu rester sourd à ses traditions d'honneur et accepter le marchandage que lui proposait un despote dément, sans nul doute il eût été épargné mais les conséquences en eussent été épouvantables.

Si la Belgique ne s'était pas fièrement dressée devant l'envahisseur auquel elle opposa une résistance acharnée, la France n'avait pas le temps de parfaire sa mobilisation et elle était rapidement écrasée, la Russie était ensuite vaincue et l'Angleterre mise hors d'état de faire quoique ce soit.

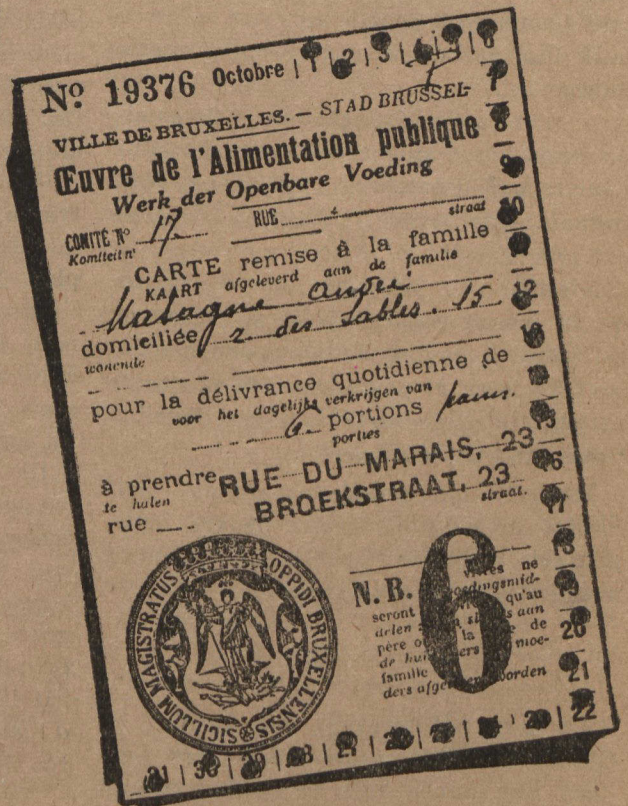
C'était ensuite l'envahissement des colonies, du Canada en premier lieu et, à l'heure actuelle, nous serions, dans notre beau pays, sous la brutale domination des massacreurs de femmes et des ravageurs d'églises.

C'est la Belgique qui a évité tout ce désastre; certes ce sont les armées des alliés toutes ensemble qui dompteront la bête fauve mais c'est à la Belgique que re-

vient l'honneur de l'avoir muselée la première.

Quelle est aujourd'hui la récompense de cette vaillante nation? Elle a vu son territoire dévasté, son commerce anéanti et ses villes incendiées; cette terre si riche et si généreuse n'est plus qu'un désert et la famine règne maintenant où jadis était l'abondance.

Sans doute l'heure de la réparation viendra; mais en attendant il faut vivre.



C'est une impérieuse nécessité pour ceux qui ont tout donné et c'est un devoir non moins impérieux pour les autres nations que de leur venir en aide.

La Belgique a sauvé le monde, elle a tout donné pour faire vivre les autres, lui refuserons-nous aujourd'hui un peu de notre superflu pour lui accorder le nécessaire.

Des comités de secours se sont organisés et il ne faut pas qu'ils se soient créés en vain. Le Canada a, maintes fois, prouvé qu'il avait un cœur généreux; il a aujourd'hui la plus belle occasion de le prouver une fois de plus.

Quelques sous, ce n'est rien pour chacun, mais cela représente du pain pour ceux qui en manquent là-bas. La répartition en est faite selon les besoins des intéressés comme on peut le voir par le fac-similé d'un bon de rations que nous reproduisons ici.

Le texte est en français et en flamand; on remarquera que cette carte, valable pour le mois d'octobre, est pointée chaque jour de distribution de façon à éviter les erreurs.

N'est-ce pas pitoyable que de penser qu'un peuple entier, jadis si riche, en est réduit à ces distributions parcimonieuses? Ne serait-ce pas plus triste encore de ne pas faire en sorte que ces distributions puissent continuer?

Espérons que l'obole canadienne permettra de continuer cette oeuvre indispensable et qui est pour le monde entier une dette de reconnaissance.

— o —

Un drap fait de grège (soie brute), en Chine, peut être enterré sous terre pendant une année sans se détériorer nullement.

L'INVENTEUR DU CERF-VOLANT ELECTRIQUE

La ville de Nérac, en France, lui a élevé une statue. Il se nommait de Romas. Il fut l'ami de Montesquieu, du chevalier de Vivens, du baron de La Tuque, dans la propriété duquel il accomplit la plupart de ses expériences, et de M. de Torny, intendant de la Guyenne.

Il joua, à son époque, dans le domaine de l'électricité, le même rôle de précurseur que les frères Wright, actuellement, dans celui de l'aéroplane. Sait-on qu'il passait même pour une sorte de sorcier?

A Bordeaux, en 1759, le tonnerre tomba, avant qu'il fit ses expériences, sur le bâtiment qui contenait ses appareils: la clameur publique l'accusa de cette attraction du tonnerre avant la lettre. Il dut fuir devant la populace ameutée et ses appareils furent détruits par la foule.

Il inventa en 1753, le cerf-volant électrique. Franklin eut, à la même époque, la même idée, qu'il réalisa à Philadelphie. Mais il est démontré que de Romas l'ignora. A lui seul, donc, revient l'honneur des étonnantes expériences qu'il fit à Nérac, sur les allées d'Albret, en présence de toute la population, qui les suivit avec une curiosité passionnée.

De Romas, à l'aide de l'excitateur à manche de verre, qu'il inventa à cette occasion, obtint des résultats extraordinaires: il tira du fil de son cerf-volant des lames de feu formidables, d'une longueur de 20 pieds, d'une épaisseur de près de 2 pouces. Pour les obtenir, il courut les plus grands dangers, et il mérite d'être regardé comme l'un des grands héros de la science.

— o —



L'Astrologie Gratuite

Le caractère, le talent, les chances de succès
de ceux qui sont nés dans ce mois.

Ce qu'ils doivent faire et ce qu'ils doivent
éviter.



NÉES EN FÉVRIER

Ce que ces personnes sont

On dit que les personnes nées en ce mois sont en même temps les plus fortes et les plus faibles personnes du monde. Elles sont douées de beaucoup de capacités, et possèdent presque invariablement des talents extraordinaires pour diriger n'importe quelle administration.

Ces personnes dont l'état d'esprit est vif et bon, aiment toute chose concernant la maison et ses commodités. Les hommes et les femmes nés en ce mois ont un bon goût, un bon jugement et sont de splendides liseurs de caractère.

Elles aiment avec passion le bonheur et le plaisir et semblent posséder le moyen de rendre heureux tous ceux qui les entourent.

Elles ont un haut sentiment d'honneur, quelquefois combiné avec une sensibilité qui leur fait faire beaucoup de bile inutilement.

Les hommes et les femmes nés en ce mois sont des amis véritables et honorables, mais comme ennemis ils sont absolument inexorables, à moins que quelque grand changement survienne.

Les femmes sont de naturelles fondatrices de foyer, et tout homme ayant des goûts domestiques peut être certain d'avoir du bonheur chez lui, s'il se marie avec une femme née en février.

Les femmes nées en ce mois n'expriment pas toute la profondeur de leurs affections lorsqu'elles sont en amour, mais elles sont très sincères, et attendent beaucoup, en retour, de leurs amis, de leurs amoureux ou de leurs compagnons.

Les hommes nés en ce mois passeront à travers le feu et l'eau pour leurs femmes et leurs familles, et cependant ils paraîtront paraître indifférents envers les étrangers.

Ces gens sont la sincérité même et sont presque tous invariablement heureux lorsqu'ils se marient.

Ils devront prendre grand soin de leurs jambes et de leurs chevilles, surtout ils devront les vêtir chaudement afin d'éviter le rhumatisme et la goutte.

Ils sont extraordinairement déterminés à faire toujours à leur tête, et une de leurs expressions favorites est: "Faites

comme je dis''.

Les femmes qui naissent en ce mois aiment passionnément la toilette et ont un goût exquis. Elles adoptent ordinairement les teintes noires et foncées, mais elles les emploient avec tant d'éclat qu'elles parviennent promptement à avoir la réputation d'être toujours bien mises.

Elles ont des mémoires merveilleuses, et semblent sans effort, se procurer des informations de toutes les sources.

Elles essaient d'être agréables et de tenir leur dignité en toute occasion. Elles ont une grande faculté d'inspiration, et habituellement un développement spirituel très élevé.

Les femmes et les hommes nés durant ce mois semblent posséder une grande puissance hypnotique dans leurs yeux, et ont une merveilleuse habileté pour contrôler les personnes insensées et courroucées.

Ces personnes aiment passionnément les titres et font trop de cas de leurs apparences personnelles.

Elles abaissent quelquefois leur haute personne par trop de matérialisme et d'indolence.

Elles s'élèvent à des hauteurs suprêmes de force seulement lorsqu'elles sont comprises et appréciées.

Ces personnes réussissent mieux et sont plus respectées lorsqu'elles ont appris par expérience que l'honnêteté parfaite et la vivacité sont nécessaires aux caractères des grands hommes et des grandes dames. Elles souffrent généralement en apprenant ce fait, mais elles "**n'oublent jamais la leçon.**"

Et c'est bien préférable aussi, car autrement, elles ne parviendraient jamais à faire de belles choses, leur existence serait complètement inutile et aucune personne ne rechercherait leur compagnie.

NEES EN FEVRIER

Ce que ces personnes doivent faire

Les personnes nées durant ce mois, pour bien réussir, être riches et heureuses durant leur vie, devront avoir confiance en elles-mêmes et devront aussi étudier la manière de parvenir à ce point.

Elles devront songer attentivement, à leur avenir, choisir une voie suivant la spécialité de leurs talents particuliers et ne jamais s'en écarter.

Elles devront apprendre à connaître l'opportunité, et en profiter, parce que ceci est la clef de leur génie.

Les hommes et les femmes nés durant ce mois devront apprendre à se connaître eux-mêmes, parce qu'au moment où ils deviennent à connaître leurs facultés inhérentes, ils peuvent réussir dans presque tous les ouvrages qu'ils se décident de faire.

Les hommes devront étudier la loi ou la profession médicale—parce que plusieurs juges et médecins, particulièrement des spécialistes de la folie, réclament que ceci est dû à leur mois de naissance.

Les femmes devront se marier, avant toute chose, mais elles font d'excellentes gardes-malades, des gardiennes, des médecins et des matrones d'asiles et d'intérieur très capables, et sont considérées hautement dans le monde musical et artistique.

Les personnes nées en ce mois devront étudier les droits des autres, afin de voir les choses d'après leur propre point de vue, sans considération pour les opinions contraires.

Elles devront combattre la paresse et l'indifférence à chaque heure du jour.

Elles devront se résoudre à développer leurs rares talents, parce qu'ils sont en

vérité rares et merveilleux.

Elles ne devront pas faire d'engagements qu'elles n'ont pas l'intention de tenir.

Elles devront lutter avec toutes leurs forces pour obtenir la parfaite indépendance de toutes les influences extérieures.

Elles devront se marier avec les personnes nées en Octobre, Janvier ou Juin, mais les personnes des autres mois conviendront tout aussi bien lorsque les deux partis auront acquis leur propre pondération.

Ces personnes devront commencer toute importante entreprise en Avril et en Août, et ne tarderont pas à constater que le samedi est le jour de la semaine le plus favorable pour elles.

Elles devront lire de bons livres, parce que réellement, "de savoir vient avoir."

Les femmes devront porter une bague ornée d'un saphir, d'une opale, d'une turquoise ou d'une chrysolithe, et les hommes devront porter une épingle de col ornée d'une de ces pierres.

Les couleurs à porter pour la plus grande harmonie et pour la bonne chance sont : toutes les teintes de bleu, et les teintes blafardes de rose et de vert-Nil ; aussi les teintes noires.

NEES EN FEVRIER

Ce que ces personnes ne sont pas.

Les personnes nées en ce mois ne sont pas naturellement industrieuses, mais elles devront s'efforcer d'accomplir, chaque jour de leur vie, quelque besogne régulière.

Elles ne sont pas portées à tenir leurs engagements ou leurs promesses aussi bien qu'elles le devraient, et devront surveiller cette disposition attentivement,

parce que c'est de la plus grande importance pour elles.

Elles ne sont pas aussi fidèles et aussi consciencieuses qu'elles devraient l'être dans les affaires d'amour, avant le mariage ; mais lorsqu'elles sont mariées et heureuses, elles sont les plus joyeuses personnes sur la terre.

Elles ne sont pas portées à être dirigées par le coeur, cependant elles ont un jugement calme et précis, et sont presque toujours justes.

Elles ne sont pas aussi vigilantes qu'elles devraient l'être, elles ont besoin d'être stimulées et il faut leur persuader d'avoir confiance en elles-mêmes, et leur enseigner l'amour du travail.

Elles n'ont pas de succès et n'obtiennent pas leurs plus grands désirs avant que leur nature spirituelle soit éveillée, et elles commencent à travailler pour quelqu'un en qui elles espèrent et ont foi.

Elles ne sont pas prêtes à leur plus haut développement avant d'avoir eu à subir quelques coups difficiles qui réveilleront l'énergie réelle de leur intérieur et développeront leur caractère comme rien autre chose n'aurait pu le faire.

Elles ne sont pas toujours en état de prendre une direction, et le succès dans plusieurs occasions devra être extorqué de ces personnes, mais elles tendront finalement leurs mains et prendront ce qui est leur propre droit de naissance.

NEES EN FEVRIER

Ce que ces personnes ne devront pas faire

Les personnes nées en ce mois ne devront jamais se mettre en société avec des personnes plus âgées qu'elles-mêmes dans les relations d'affaires, parce qu'el-

les perdront par ce moyen leur tendance à la charité.

Elles ne devront jamais faire des châteaux en Espagne, mais travailler plutôt à la réalisation de leurs propres désirs.

Elles ne devront pas parler de leurs propres succès qu'elles ont eus dans le passé ou de leurs projets pour l'avenir.

Elles ne devront pas choisir leurs amis d'après leur aristocratie ou leur généalogie, ni trop penser de ces choses.

Les femmes nées en ce mois ne devront pas être timides ou craindre le danger, parce que leurs talents naturels les aideront à vaincre n'importe quel obstacle, lorsqu'elles auront une fois appris à avoir confiance en elles-mêmes.

Elles ne devront pas faire de spéculation dans la bourse, parce qu'elles sont toujours malchanceuses dans ces sortes de choses, et réussiront beaucoup mieux dans toute autre affaire légitime.

Elles ne devront jamais perdre aucune occasion et avoir des regrets perpétuels, parce que naturellement, elles ont beaucoup de talents.

Elles ne devront pas, à tout instant, rompre une promesse; parce que dans les plus petites choses, l'ennemi secret du caractère fait son oeuvre.

Elles ne devront pas permettre à l'habitude de temporisation de s'emparer d'elles, parce qu'un grand danger existe dans cette habitude.

Ces personnes ne devront pas, et je désire rendre ceci plus emphatique, être d'indolentes rêveuses parce que le mois de février leur a donné des talents rares pour réussir en n'exigeant d'elles que l'application et la concentration.

Les enfants nés en Février

On doit enseigner aux enfants nés du-

rant ce mois la ponctualité et la nécessité de tenir leurs promesses. Un tel enseignement devra commencer dès leur bas âge.

Les mères ou les maîtres de ces enfants ne devront jamais leur permettre d'arriver en retard à l'école ou d'être en retard pour leurs devoirs, parce que l'habitude de ponctualité, contractée dès leur bas âge, leur sera un bienfait durable.

Dès l'enfance, ne faites jamais briser une promesse à un enfant né en février, parce que ceci est une imperfection contre laquelle vous devez le protéger, car il incombe à la mère d'aider à vaincre ce défaut de caractère.

Ils se laissent facilement influencer par ceux qui les entourent, s'ils rencontrent l'honnêteté et la franchise, ils seront eux-mêmes francs et honnêtes, et ils feront preuve d'égalité et de fidélité envers tous ceux qui auront confiance en eux.

S'ils rencontrent le doute ils seront eux-mêmes douteux et tromperont en retour.

Ces enfants sont excessivement nerveux et turbulents et devront être éloignés du bruit autant que possible, il faudra aussi ne pas trop les rapprocher des ateliers où il y a beaucoup de bruit ou près des manufactures.

Ils devront avoir peu de compagnons, et ces quelques compagnons devront être brillants, joyeux et fidèles.

Ces enfants ont des mémoires excellentes, mais ils ne devront pas rester à l'école contre leur volonté. Lorsqu'ils commencent à languir et à détester l'école et leur maître, ils devront être envoyés à la campagne afin de passer toutes leurs heures libres au grand air.

Il ne faudra pas leur donner de thé ni de café, mais une nourriture simple et nourrissante, apportant une attention extrême pour que leurs repas soient réguliers.

Il faut leur enseigner que le travail est noble et qu'ils seront plus tard le soutien de leur mère, qui fera naître et encouragera toujours leur ambition à faire les plus grandes choses.

Ces enfants ont des talents rares et merveilleux, mais ils entreront dans leur propre vie utile beaucoup plus de bonne heure s'ils ont une mère sage qui leur enseigne dès leur enfance que le travail et le bonheur sont la même chose et que c'est le seul chemin qui conduit au succès et à la gloire.

L'enfant et la vérité

En fait de véracité ou de toute autre vertu un enfant est influencé sans le savoir par son entourage et par l'exemple des plus âgés que lui-même.

Dans un centre de vérité, un enfant a toujours du respect pour la vérité, et considère le mensonge comme un détour méprisable.

Et c'est tout le contraire où les enfants entendent leurs parents mentir avec une audacité éhontée, et si grande est la vénération des petits enfants pour leurs parents qu'ils considèrent même le mensonge comme une vertu, lorsque leurs parents leur en ont donné l'exemple.

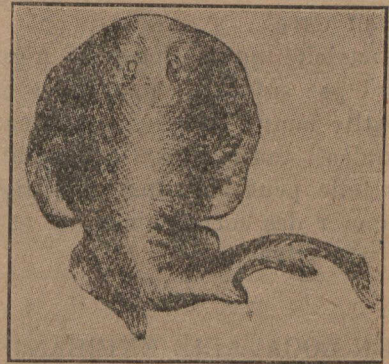
— 0 —

Les journaux de Lisbonne annoncent qu'un ingénieur portugais a inventé une sorte de torpille pour couler les sous-marins; le choc de cette torpille serait sans danger pour les autres vaisseaux. Cet ingénieur, M. Carlos Carvalho, affirme que cette torpille détruit un sous-marin pourvu qu'elle le touche, ne serait-ce qu'au périscope. Il espère vendre sa découverte aux alliés.

Les POISSONS TORPILLES

Un spécimen remarquable de poisson électrique est la "torpille", assez commune sur certaines côtes où les pêcheurs la désignent souvent du nom de 'trembleur' à cause des secousses électriques qu'elle occasionne chez qui porte la main sur elle.

La torpille est un poisson cartilagineux et aplati, qui ressemble beaucoup aux raies ordinaires. Son corps est lisse. Il représente un disque à peu près circulaire, dont le bord antérieur est formé par deux prolongements du museau qui, de chaque côté, vont rejoindre les nageoires



Un poisson-torpille.

pectorales et laissent, entre ces organes, la tête et les branchies, un espace servant à loger l'appareil électrique qui constitue la grosse particularité de ces poissons.

L'un de ces poissons, du poids de deux livres, fut pêché sur la côte de Floride et amené vivant dans le laboratoire de biologie du professeur Reynolds. Mis dans un bassin, il y vécut quelque temps (fait jusqu'alors sans précédent), et donna naissance à 14 petits poissons électriques.

Les savants ont naturellement étudié

avec beaucoup d'attention, le pouvoir électrique que présentent les torpilles. Le professeur Gunther, dans ses "Etudes des Poissons", décrit les organes producteurs d'électricité des torpilles, comme une multitude de tubes membraneux verticaux, serrés les uns contre les autres, comme des rayons d'abeilles et subdivisés par des cloisons horizontales, en petites cellules remplies d'une sorte de gelée transparente et mobile.

Moins puissants que les gymnotes, les poissons électriques n'en peuvent pas moins donner des commotions fort désagréables et frapper d'engourdissement. M. Russel J. Coles, qui s'est spécialisé dans leur étude, nous dit que leurs décharges peuvent être calculées à l'aide d'un voltmètre.

L'électricité qu'ils dégagent n'est cependant pas suffisante pour faire brûler une petite lampe électrique. Analogue à celle qui est fournie par la bouteille de Leyde, elle peut aimer une aiguille, décomposer des corps chimiques, et faire jaillir une étincelle.

— o —

UN LOCATAIRE EXIGEANT

Le fils de Von Tirpitz, le grand amiral allemand, est prisonnier de guerre en Angleterre.

Il est hautain, exigeant et se plaint à tout propos.

L'autre jour, il interpelle l'officier de service et lui demande une autre chambre, la sienne ne lui paraissant pas digne de sa haute personnalité.

— Il n'y en a pas, répond l'officier.

— Mais celle-ci ? insiste Von Tirpitz, en indiquant une chambre, libre en effet.

— Je la réserve à monsieur votre père !

UN SONNET PEU CONNU D'ARVERS

Tout le monde connaît le sonnet d'Arvers: "Mon âme a son secret, ma vie a son mystère". Il semble que toute l'œuvre du poète se résume dans ces quatorze vers qui vivront alors que seront oubliées tant de pages dont s'enorgueillissent leurs auteurs. Or Arvers a fait d'autres sonnets qui ne sont pas indignes du sonnet immortel. En voici un:

J'avais toujours rêvé le bonheur en ménage
 Comme un port où le cœur, trop souvent
 Vient trouver, à la fin d'un long pèleri-
 Un dernier temps de calme et de séréni-
 Une femme modeste, à peu près de mon
 Et deux petits enfants jouant à son côté;
 Un cercle peu nombreux d'amis du voi-
 Et de joyeux propos dans les beaux soirs
 [d'été.

J'abandonnai l'amour à la jeunesse ar-
 Je voulais une amie, une âme confidente,
 Ou cacher mes chagrins qu'elle seule au-
 Le ciel m'a donné plus que je n'osais pré-
 L'amitié, par le temps, a pris un nom
 Et l'amour arriva qu'on ne l'attendait
 [plus.

— o —

LA FORTUNE FAIT-ELLE LE BONHEUR ?

— : o : —

Posez autour de vous la question : "Que vous faut-il pour être heureux ?" "De l'or... de l'or..." vous répondra-t-on de toutes parts. Et, sur-le-champ, certains proposent dix ans de la vie de leur concierge contre 50,000 francs de rente; ce sont les humoristes, mais tenez pour certain que la grande majorité des déshérités troqueraient volontiers, si la chose était possible, une portion de leur vie contre quelques liasses de billets de mille.

A l'encontre, certains richissimes cèderaient avec empressement une bonne part de leur fortune contre quelques années d'une vie qui leur échappe-malgré les savantes formules des "morticoles" et les régimes les mieux compris.

Le milliardaire Rockefeller payerait des millions la lotion qui lui ferait repousser les cheveux et donnerait non moins pour un estomac solide, le sien n'admettant que du lait et des oeufs à la coque—l'estomac d'un milliardaire peut bien avoir ses fantaisies!

Les gazettes mondaines et les feuilles populaires ont annoncé avec les mêmes phrases admiratives le mariage de deux jeunes Américains "dont les revenus dépassent cinq mille livres sterling, vingt-cinq mille dollars, par jour". Et la foule s'ébahit.

On lui raconte que la mariée était vêtue de dentelles anciennes d'une valeur inestimable, qu'elle portait un collier de perles d'un prix fantastique... et que qua-

rante détectives surveillaient les invités le jour des noces. Quel sort enviable! Se marier au milieu de quarante policiers, comme les forçats de Maroni! Dans une cérémonie qui devrait être tout intime, ne penser qu'à ses hardes et à ses bijoux, s'efforcer d'éblouir les imbéciles et traiter ses amis comme des pickpockets!

En vérité, le coeur des milliardaires ne ressemble pas à celui des simples bonnes gens et leur délicatesse est très limitée. Quand un monsieur vous convie à partager son dîner et qu'il vous place entre deux agents de la sûreté pour vous empêcher d'emporter l'argenterie, vous voilà bien flatté!

En même temps qu'on nous régalaient de ce touchant récit, on nous apprenait que M. J. D. Rockefeller, roi du pétrole, a perdu le sommeil; depuis les grèves sanglantes du Colorado, il craint des représailles; il est protégé nuit et jour par des estafiers nègres; de son lit, à toute minute, des appareils électriques lui permettent de contrôler la vigilance de ses gardes; il les sonne, il leur donne un mot d'ordre, il sait à quel endroit de son parc chacun d'eux vient de passer. La belle existence!

Donnez à ce pauvre homme une chaumière avec du pain et du fromage, il s'y trouvera plus heureux qu'un roi.

Mais si l'on ne doit pas envier les millionnaires, l'on ne doit pas envier davantage ceux chez lesquels dame Fortune en-

tre un beau jour sans être attendue, sans frapper, sans crier: "gare!" sans avoir prévenu, soit qu'elle apporte un gros héritage sur lequel on ne comptait point, soit qu'elle vienne déposer un gros lot sur lequel on comptait moins encore!

Cette personne, qui a l'habitude de se promener un pied en l'air, l'autre sur une roue et les yeux bandés, a l'habitude aussi de rendre un peu "piqués" ceux chez qui elle entre ainsi inopinément.

On n'a pas idée, en effet, des troubles mentaux dont donnent immédiatement des preuves tous ceux qui, de pauvres, deviennent riches du jour au lendemain par le seul fait du hasard ou de la chance.

En voici deux exemples frappants:

Il y a quelques années, un gros lot de 100 mille dollars sorti au tirage d'une loterie échut à l'un des garçons payeurs de l'un de nos plus grands établissements de crédit. Le brave homme donna immédiatement sa démission et se retira aux environs de Paris.

Il avait gardé de la longue période de sa vie passée aux guichets de la caisse une antipathie profonde pour la monnaie de billon, noire, sale, vert-de-grisée, qui salit les doigts quand on la touche. Devenu riche, il résolut de remédier à ce fâcheux état de choses et de nettoyer tous les sous qu'il pourrait se procurer.

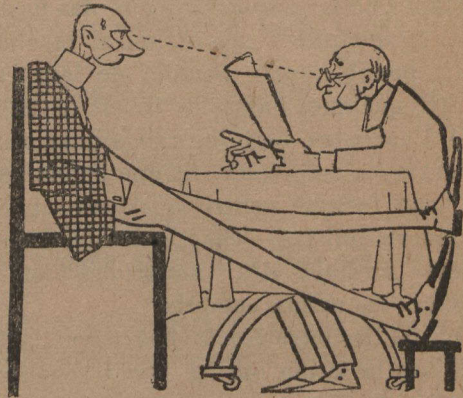
Dans ce but, il ordonna à ses domestiques, auxquels il donna billets et pièces d'or, de lui apporter autant de billon qu'ils en pourraient trouver.

Alors commença pour le malheureux l'existence la plus affairée, la plus baroque... et la plus ridicule qui soit: levé dès l'aube, couché très tard, il lavait, nettoyait, polissait cette monnaie qu'il remettait ensuite en circulation.

Mais comme malgré la fièvre qui l'ani-

mait, il ne pouvait faire assez d'ouvrage à son gré, il engagea du personnel, monta un véritable atelier de remise à neuf de vieux sous.

Mais comme la précieuse denrée sur laquelle il s'exténuait eut pu exciter des convoitises, il résolut de percer chaque pièce et de l'enfiler sur des tiges de fer enfermées dans de grands coffres qu'il fit construire à cet effet. Il se produisit alors que la Monnaie, constatant le nombre énorme de sous percés qui lui revenait, fit une enquête, découvrit le pot aux roses et notre homme fut obligé d'interrompre son petit manège.



Il lui lisait un long mémoire.

Que dites-vous maintenant de celui-ci?

Il y avait, il y a quelques années, à Londres, un vieillard qui, tout le jour, faisait les cent pas sur l'une des plus grandes places de Londres, Trafalgar-Square. L'œil toujours en éveil, il s'intéressait surtout à la démarche de ses semblables. En apercevait-il un qui s'avavançait en boitillant de cette façon propre aux gens qui souffrent d'un cor, il allait à lui, lui racontait une petite histoire et, prévenant, aimable, le conduisait jusqu'à sa voiture, arrêtée à proximité.

Il le conduisait chez lui et lui lisait un

long mémoire qu'il avait rédigé et où il avait réuni toutes les méthodes employées depuis les époques les plus reculées pour faire disparaître cors, durillons, oeils de perdrix et autres verrues.

Après quoi il déchaussait son invité et le soignait lui-même.

Le traitement nécessitait-il plusieurs jours? Notre homme hébergeait son patient sous son toit tout le temps qu'il le fallait et le renvoyait seulement lorsque ses pieds étaient en parfait état.

Ce doux maniaque, ce bienfaiteur de l'humanité souffrante avait été très malheureux et ce qu'il regrettait le plus, au temps de son dénuement, c'était de ne point posséder assez d'argent pour aller chez un pédicure.

Quand il était devenu riche, il avait vu tous ceux de Londres.

Et, à force de penser à son bonheur, il en était arrivé à avoir une seule préoccupation dans la vie, vous savez laquelle.

Il apprit donc le bel art d'extirper les cors aux pieds. Et comme, par surcroît, il était la bonté même, il exerçait sa science nouvelle sur tous les gens qui passaient dans ses parages.

Ainsi les millionnaires ont de gros ennuis et souvent des frayeurs que ne connaît pas la masse du peuple et les autres riches qui ont acquis leur fortune par un coup de hasard ne sont guère plus heureux car il en est peu qui se font à leur nouveau genre de vie sans être troublés ou tout ou moins avoir des manies qui les rendent incapables de profiter raisonnablement de leur fortune.

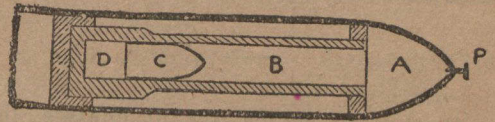
Le vrai bonheur les grands riches le connaissent moins que l'humble ouvrier qui sait se créer un foyer adorable où il peut vivre librement entouré de l'affection des siens et de l'estime et de la considération de ses concitoyens.

UN PROJECTILE TERRIBLE

L'Obus-Torpille

Vous savez que les torpilles sont des manières de petits navires munis d'une hélice, lancés par un tube, et qui éclatent lorsque leur pointe touche le but.

Les torpilles ne sont pas destinées à percer un bâtiment en passant au travers de sa coque: elles ne le pourraient pas. Mais elles provoquent une explosion considérable et cette explosion entraîne généralement une déchirure d'une partie de la carapace du bâtiment torpillé.



Coupe de torpille-obus

Cependant, depuis l'invention déjà ancienne des torpilles, on a tellement perfectionné la construction des bateaux que les ravages causés par la torpille sont généralement limités à un des compartiments étanches du navire.

On a pensé que si les torpilles pouvaient percer le navire, et, par ce trou, lui injecter un obus dans les flancs, l'effet produit serait beaucoup plus destructeur. Pour arriver à ce résultat, on a employé un expédient véritablement extraordinaire: on a muni la torpille d'un petit canon.

Examinez notre dessin qui vous montre la coupe d'une torpille de ce genre. Dans son intérieur, vous pouvez voir ce canon en "B".

En "A" se trouve la charge ordinaire

de la torpille, les 75 livres de fulmicoton que l'on place généralement à l'avant de toutes les torpilles, pour éclater, après qu'un appareil percuteur, visible en "P", a touché le navire à faire couler.

Aussitôt que le fulmicoton fait explosion, fracassant le flanc du vaisseau, la charge du canon (en D) est allumée mécaniquement et l'obus "C" projeté par le trou fait dans la paroi du navire par la torpille. Cet obus est construit de telle façon qu'il éclate à son tour, après avoir franchi une dizaine de verges; il a donc pu parvenir alors, soit dans la chambre des machines, soit dans le magasin des munitions, qu'il détruit en éclatant.

— o —

LES CHIENS DE CONSTANTINOPLE

—

"Quand les chiens seront chassés de Stamboul, les chrétiens entrèrent dans la ville".

La prédiction n'est pas dans le Coran, mais elle a dû être inscrite quelque part, car aujourd'hui tous les Musulmans l'exhument et la répètent, fatalistes.

Or, on sait que le sultan actuel a fait transporter sur une île déserte un grand nombre de ces quadrupèdes qui y sont morts après s'être entre-dévorés.

La chose fit du bruit à l'époque et tous les journaux lui consacrèrent des articles indignés.

Les chiens de Constantinople formaient une meute peu ordinaire d'environ cinquante mille individus.

Ils étaient originaires d'Asie et se rapprochaient du loup bien plus que du dogue. Très farouches, ils ne pouvaient supporter la vue d'un Européen. Aussi, quand

un de ces derniers ne savait pas, à leur approche, prononcer le mot ture "houst," qui signifie "arrière", ils se jetaient sur lui et lui déchiraient ses vêtements, quand ils n'implantaient pas leurs terribles crocs dans ses chairs.

Les chiens, d'après la loi du Prophète, n'étaient pas admis sous le toit domestique, ceux de Constantinople n'avaient ni domicile, ni état civil, si l'on peut dire. On les appelait communément "kiopek" (chien).

Tenus loin de la société de l'homme, ils vivaient en plein air, exposés à toutes les intempéries, se nourrissant des détritiques jetés de chaque maison.

Ils étaient divisés en troupes qui occupaient chacune un quartier de la ville. Parfois, des sultans charitables leur affectaient dans leur testament une parcelle de leur héritage destinée à les entretenir.

En vertu de cette disposition, tous les jours, à heure fixe, arrivait un homme portant sur sa tête un panier de vivres qu'il répandait à terre; et c'était plaisir alors de voir avec quelle ardeur les affamés faisaient fête à cette bombance.

Ils encombraient Constantinople, mais ils n'y étaient pas inutiles, puisqu'ils faisaient le service de nos boueux en débarrassant la voie publique des ordures ménagères.

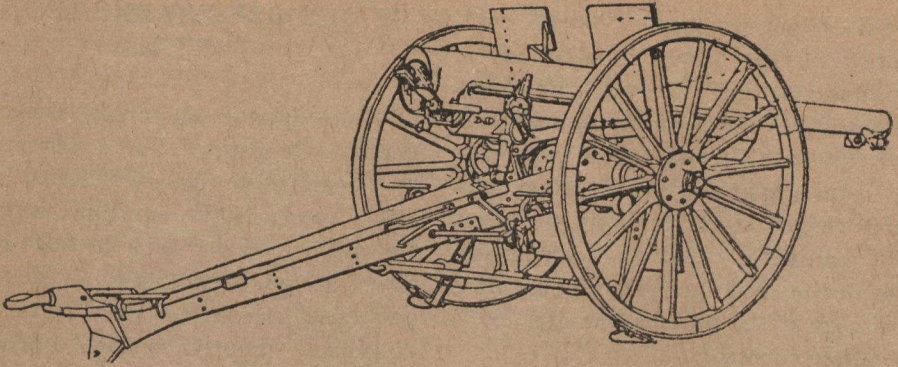
Une première fois déjà, Mahmoud les avait fait déporter à l'île de Proti, mais, devant les protestations de son peuple, il dut rapporter le firman de bannissement.

Et puis, il s'était rappelé à temps, lui aussi, la sinistre prédiction:

"Quand les chiens seront chassés de Stamboul, les chrétiens entrèrent dans la ville."

— o —

Au 17ème siècle une bulbe de tulipe simple fut vendue \$10,400.



LE MERVEILLEUX CANON FRANÇAIS DE 75

Depuis le début de la guerre, on a souvent eu l'occasion d'enregistrer des prouesses accomplies par le fameux canon de 75 et le nom de cette arme à peu près inconnu ici il y a dix-huit mois est familier maintenant à toutes les oreilles.

Ce canon a des effets véritablement foudroyants grâce à sa rapidité et à sa précision de tir et à la nature de ses obus; il aura largement contribué à la victoire finale des Alliés.

Voici quelques renseignements qui seront donc d'un certain intérêt pour les lecteurs car il leur fera mieux connaître ce tapageur brutal que les boches appellent, dans la frayeur qu'il leur cause, un "canon de boucherie".

Construit il y a une vingtaine d'années par MM. Sainte-Claire, Deville et Deport, il a été imité ensuite à peu près par toutes les puissances mais cette imitation est loin de valoir l'original.

Le canon de 75 est ainsi appelé à cause de son diamètre intérieur qui est de 75 millimètres ou 3 pouces; ce qui revient à

dire que le projectile qu'il tire a exactement ce diamètre.

Il lance ses obus à une vitesse de 1745 pieds ou de 1927 pieds à la seconde selon la nature du projectile employé; la première vitesse correspond à un obus pesant 16 livres et chargé d'environ 300 balles; la seconde vitesse est celle de l'obus à mélite un peu plus léger (11 livres $\frac{1}{2}$ environ) mais dont les effets sont terribles comme éclatement.

Avec des servants bien exercés, chaque pièce peut tirer 25 coups à la minute, soit cent coups pour une batterie de 4 canons. Supposons seulement cent de ces pièces tirant en même temps sur un seul objectif cela fait, par minute 2500 coups de canon, soit plus de 40 à la seconde!

Peut-on imaginer le vacarme infernal qui se produit au point de chute de toute cette rafale d'acier qui ravage et bouleverse tout!

Le canon de 75 possède, entre autres, deux précieuses qualités: il n'est pas nécessaire de le pointer à nouveau à chaque

coup et il est pourvu d'une "hausse indépendante" qui permet d'allonger le tir sans changer la ligne de visée. Par exemple, le but à atteindre est supposé à trois mille verges et le tir est réglé à cette distance; or on s'aperçoit que les obus éclatent 100 verges avant le but; un léger tour de manivelle est donné par le servant de droite sans que le pointeur ait à s'en occuper et la pièce se trouve dans une position correcte.



Le colonel Deport, un des inventeurs du 75

En plus de tous ses perfectionnements, le canon de 75 est d'une extrême solidité. Le seul inconvénient qu'il a, c'est d'être un gros mangeur d'obus mais cet inconvénient se transforme en avantage actuellement qu'il est possible de lui donner sa ration complète grâce à l'approvisionnement sans cesse renouvelé par les arsenaux et usines.

Si l'on sait exactement, après la guerre, ce qu'il aura consommé d'obus, on sera sans doute stupéfait, car il est probable que les calculs les plus larges qu'on puisse faire à l'heure actuelle auront été fortement dépassés.

CE QUE DEVIENNENT LES VIEUX FUSILS

A une époque où l'on fabrique tant de matériel de guerre, il est assez curieux de se demander ce que deviennent les vieux fusils réformés. Lorsqu'une nation modifie son armement, elle le fait généralement de façon complète; et il se trouve par suite jeté sur le marché brusquement aussi, une quantité énorme d'armes à feu tenues pour démodées.

Il y a, en réalité, deux utilisations possibles de ces vieilles armes.

Quand elles peuvent être encore considérées comme d'excellent service, quoique insuffisantes pour calmer les inquiétudes des grandes nations modernes, il arrive très souvent que ces armes sont vendues en bloc aux gouvernements de certaines contrées éloignées; cela sans qu'elles aient besoin d'être modifiées et de passer par des ateliers des industriels qui se sont fait une spécialité de l'écoulement des vieilles armes.

C'est un peu ce qui s'est passé par exemple pour le fusil autrichien Männlicher, pour le Mauser allemand du type primitif, qui valaient encore respectivement de 5 à 8 piastres pièces au moment de leur réforme.

Quand les gouvernements réformant des armes à feu passent par l'intermédiaire d'un entrepreneur achetant tout le lot, ils lui font payer une sorte de cautionnement atteignant couramment 2 piastres par arme, comme garantie de l'engagement pris par l'industriel qu'il n'ira point vendre ces armes, en elles-mêmes redoutables, à des populations sauvages.

Le cautionnement est rendu sur justification que les armes ont bien été écoulées à des acheteurs agréés par le gouvernement intéressé. Pour ce qui est des vieux

fusils Gras, français, une partie d'entre eux ont été vendus pour ainsi dire tels quels à certains petits souverains entre les mains desquels ils ont parfois été dirigés ensuite contre les troupes françaises. Nous croyons bien nous rappeler que, vers 1908, le Sultan du Maroc, qui a été un gros acheteur d'armes d'occasion à Liège, s'est procuré 40,000 fusils Gras, pour un prix unitaire de 2 piastres. Il avait en même temps acheté quelques mitrailleuses réformées également.

Nous venons de parler de Liège, et le fait est que l'achat des armes réformées dans les ventes aux enchères pratiquées spécialement dans ce but, puis la transformation et la revente de ces armes, constituait un élément important d'affaires pour l'industrie armurière belge. Les maisons de Liège, à bien des reprises, sont devenues acheteuses, soit de fusils roumains réformés, soit de vieux fusils Gras retirés du service en France, soit de fusils Albini et autres utilisés jadis exclusivement par la garde civile belge.

Toutes ces armes du type à un seul canon sont transformées, soit en fusils d'un vieux système à pierre, soit en fusils à capsule. Il va sans dire que ces changements nécessitent un travail assez considérable. Il faut enlever le mécanisme de culasse; il faut mettre les armes à même de se charger par la bouche. Il faut en somme les ramener ou à peu près à l'état des fusils dont se servaient les troupes de Napoléon Ier.

En dépit du travail qu'on doit consacrer à cette transformation, le prix de ces armes ne peut guère finalement dépasser 2 piastres; et souvent elles ne se vendent pas plus de 80 cents pièce. Le vieux fusil hollandais Beaumont par exemple, qui valait originairement plus de 12 dollars, est généralement coté à 1 dollar pièce.

Nous devons dire que les armuriers qui se livrent à cette transformation sans y trouver des bénéfices extravagants, emploient bien aussi ces armes réformées à fabriquer de toutes pièces des antiquités, sous l'apparence de fusils à pierre censés dater d'un nombre respectable d'années. D'autre part ils ont soin de retirer, pour les utiliser à la fabrication d'armes réellement solides et de bonne qualité, toutes les pièces se trouvant en bon état dans les fusils achetés par eux; et ils les remplacent alors par des pièces de qualité tout à fait inférieure, que l'on considère comme suffisantes pour les acheteurs exotiques, et tout au moins pour le prix qu'ils veulent mettre à leur achat.

LE CROISSANT ET LA CROIX

On a dit que la participation de la Turquie à la guerre n'était qu'un épisode de la lutte séculaire du Croissant et de la Croix. Le Croissant, c'est les armes de l'empire turc, c'est aussi la Turquie. Et cette expression est très ancienne, puisque Boileau écrivait déjà :

Faire trembler Memphis ou pâlir le Crois-
[sant.

Mais quelle est l'origine de ce fameux Croissant?... Dans leur mépris superbe des infidèles, bien des musulmans seraient étonnés d'apprendre que le croissant fut un attribut chrétien, avant de passer à l'Islam. C'est pourtant la vérité. Un croissant de lune était l'emblème de l'Empire Byzantin et de l'Eglise d'Orient. Les Turcs l'adoptèrent seulement comme tro-

phée de victoire, après la prise de Constantinople, en 1453.

En sorte qu'avant cette date, le Croissant se rencontrait fréquemment parmi les armes des chevaliers de France et d'Angleterre. Et même, en 1464, René, duc d'Anjou, fonda un ordre de chevalerie dont les membres portaient tous, comme signe distinctif, un croissant de lune.

Le Croissant, si largement adopté par les Turcs, perdit néanmoins peu à peu sa popularité en pays chrétien. Il faut pourtant signaler qu'à l'heure actuelle, bon nombre d'églises russes font figurer, à côté de la Croix, un Croissant, et cela, pour rappeler l'origine byzantine de l'Eglise russe.

Le croissant est, au reste, essentiellement byzantin. Et, pas plus que les Turcs, les chrétiens ne peuvent se réclamer de l'avoir inventé. Il nous faut remonter plus haut encore, dans l'histoire, pour saluer sa naissance, en 399 avant Jésus-Christ.

A cette date, la cité du Bosphore était assiégée par Philippe de Macédoine. Au cours d'une pluvieuse nuit d'hiver, l'ennemi s'approcha de ses murs. Mais les chiens de Byzance (remarquez, il y avait déjà des chiens à... Constantinople), les chiens donnèrent l'éveil aux assiégés. Ils coururent aux remparts et, à ce moment, un croissant de lune, éclairant faiblement la campagne nocturne, montra l'armée en marche qui fut repoussée.

Sauvés par ce miracle, les habitants élevèrent une statue à "Hécate la porteuse de torche" et frappèrent des monnaies où figura son emblème: un croissant de lune.

Le Croissant rappelle d'ailleurs d'autres souvenirs de siège. Au cours du XVI^e siècle, les Turcs portèrent à Vienne un redoutable assaut. Mais, impuissants à vaincre à ciel ouvert, ils résolurent de parvenir à l'intérieur de la ville en creu-

sant des mines souterraines. Leurs tunnels atteignirent bientôt les fortifications, sans que l'éveil eût été donné.

Or, à cette époque, les boulangeries viennoises avaient, par mesure de sécurité, leurs fours construits à peu de distance des murs d'enceinte, dans des sous-sols. Les boulangers d'alors, comme ceux d'aujourd'hui, cuisaient surtout leurs pains la nuit. Ils entendirent les coups de pioche des soldats turcs, donnèrent l'alarme et l'armée des infidèles fut mise en déroute.

Il ne restait plus aux boulangers viennois qu'à commémorer leur vigilance. Ils s'y prêtèrent de la plus adroite façon du monde, en faisant des petits pains en forme de croissant. Vous connaissez le succès mondial qu'eut cette innovation. Et maintenant, un petit croissant doré, juste complément de la tasse de chocolat du matin, doit vous rappeler plusieurs choses: Hécate la blanche, qui commanda à l'astre des nuits; les splendeurs de la Byzance antique, devenue plus tard la cité de Constantin; l'église orthodoxe et les Turcs.

— o —

SAUVE PAR UN CHAT

—

Dans le Nord de la France, on a trouvé, sous les décombres d'une maison mitraillée, un officier blessé, qui était là, abandonné depuis trois jours, étendu sans mouvement.

Abandonné de tous ? Non. Un chat, fidèle aux ruines mêmes de sa demeure, était revenu et s'était accroupi en rond sur sa poitrine, à la place du cœur du blessé. Et des majors estiment qu'en maintenant un peu de chaleur dans la circulation du sang de l'officier, le chat lui a sauvé la vie.

UN SULTAN COLLECTIONNEUR

Si invraisemblable, si absurde que cela puisse nous sembler aujourd'hui, voici pourtant un fait indéniable, et qui n'est pas une plaisanterie :

Il y a quarante ans—pas plus—la première puissance navale du monde était naturellement l'Angleterre.

La seconde était la France.

Et la troisième était... la "Turquie!"

Réalité que nos pères ont vue de leurs propres yeux, la marine ottomane était une force redoutable qui, en 1877, lors de la guerre russo-turque, était de beaucoup supérieure non seulement à la marine russe, mais encore à celle de l'Italie et à celle de l'Allemagne!... C'est ainsi que la Sublime-Porte pouvait mettre en ligne contre la Russie, outre un grand nombre d'unités secondaires, une très belle flotte comprenant 17 navires cuirassés de 9 à 10,000 tonnes.

Tous étaient revêtus d'une enveloppe d'acier d'un pied d'épaisseur, et ils portaient un total de 140 canons qui n'étaient pas précisément des jouets d'enfants : certains d'entre eux pouvaient lancer des projectiles de 1650 livres, qui n'étaient pas moins terribles que nos "marmites" dernier modèle.

Bref, la Turquie, grande puissance navale pourvue de frégates, de corvettes et de monitors, eût été en mesure à cette époque de défendre victorieusement le Bosphore et les Dardanelles.

L'existence de cette flotte était déjà quelque peu paradoxale; mais si l'on envisage ses origines et l'idée qui présida à sa formation, alors le paradoxe entre ré-

solument dans le domaine de la fantaisie la plus vaudevillesque!...

Cette flotte était née d'un simple caprice du sultan Abd-UI-Aziz qui, depuis 1861, avait succédé à son frère Abd-UI-Medjid. Il est des gens qui collectionnent des vieilles armes, des timbres-postes ou des bassinoires: Abd-UI-Aziz, lui, collectionnait des cuirassés!... Et pour satisfaire cette passion de collectionneur, il n'avait pas hésité à dépenser des centaines de millions: le principal but de sa vie était de posséder une belle flotte—et il mettait son amour-propre à acheter (aux frais des contribuables), tout ce qu'il y avait de plus beau et de plus moderne en fait de navires de guerre...

Le métier de Sultan n'est sans doute pas des plus folâtres, et il trouvait là des joies innocentes qui le consolait de son ennui... Dès qu'un nouveau type de cuirassé lui était signalé sur le marché, vite, il s'empressait d'en commander un exemplaire, non pas pour augmenter la puissance ottomane qui était le cadet de ses soucis, mais dans le seul but d'enrichir sa collection.

Le navire, aussitôt livré, était amené à Constantinople et mouillé en vue des fenêtres du palais de Dolma-Bagteché. Et il ne bougeait plus de la Corne d'Or: car la flotte ne naviguait jamais, même par les temps les plus calmes, de peur qu'il ne lui arrivât quelque accident sur les flots perfides...

Et la grande distraction du Sultan était de contempler chaque jour, pendant de longues heures, ces joujoux coûteux

et splendides dont il était fier, et à juste titre, car ils étaient resplendissants comme des soleils. Leurs équipages n'avaient pas d'autre obligation militaire et navale que celle "d'astiquer", d'astiquer à tour de bras, d'astiquer du matin jusqu'au soir, et de recommencer le lendemain!

Les machines (qui ne travaillaient pas) étaient confiées à d'heureux mécaniciens anglais, dont la principale occupation consistait à fumer des cigarettes turques. Beaucoup d'officiers aussi étaient Anglais; et les jours qu'ils coulaient dans cette douce sinécure étaient tissés de soie et d'or... Car il y avait, pour l'entretien de la "collection", un petit budget d'une trentaine de millions...

L'amiralissime Hobart-Pacha lui-même, était un capitaine de vaisseau de la marine britannique, et en Angleterre il s'appelait Hobart tout court. Il s'était fait mettre en demi-solde pour entrer au service de la Turquie. L'Angleterre lui

donnait 2000 dollars d'appointements et la Turquie 12,000. Quand vint la guerre russo-turque, l'Angleterre, afin de ne pas trahir, vis-à-vis de la Russie, les lois de la neutralité, mit le capitaine Hobart en demeure d'opter. Entre le grade de capitaine et celui d'amiral, entre dix mille dollars de différence, il n'y avait pas à hésiter: Hobart, désireux de rester pacha, opta pour la Turquie.

Etrange et pitoyable pays, toujours à vau-l'eau, qui éprouvait déjà à cette époque l'impérieux besoin de s'accrocher à la remorque de la culture britannique, de même qu'il se cramponne aujourd'hui à la "kultur" allemande!... Il nous a paru curieux et amusant de rappeler ce souvenir oublié, de la décrépitude ottomane. La Turquie d'Europe est décidément une vieille tumeur dont la chirurgie seule pourra nous débarrasser. Il faut l'amputer radicalement.

L'ENFANT

Quand je vois un enfant jouer sur le rivage,
Rayonnant de santé, frais, gracieux et beau,
Je songe que bientôt, triste, blanchi par l'âge,
Aveugle, il heurtera la pierre du tombeau.

De la crèche au cercueil rapide est le voyage:
Pour transformer un linge en funèbre lambeau,
Il faut le temps que met à percer le nuage
La foudre, secouant son livide flambeau.

S'éveiller, s'endormir: ô lugubre mystère!
Dès le sein maternel attiré par la terre,
L'homme naît, vit et meurt presque au même moment.

Toute espérance est vaine et toute grandeur fausse,
Et le blond nouveau-né, qui rit au firmament,
Sortant de son berceau, trébucha dans sa fosse.

JOSEPH MANIN.

LE DASYURE

Le "dasyure" est une petite bête décevante, on le prendrait volontiers pour un gentil minet, mais il n'est jamais prudent de juger sur les apparences les habitants des forêts et de la jungle.

Le mot "dasyure" vient du grec (dasmus qui signifie velu, et oura qui signifie queue); il se dit en général de tous les mammifères qui ont la queue très velue.

En botanique, l'on a donné le nom de "daysure" à quelques plantes dont les épis velus imitent assez bien une queue de ces mammifères.

Autrefois l'on plaçait les dasyures dans la classe des mammifères didelphes ou marsupiaux, mais aujourd'hui on a retiré de cette classe les dasyurés et les phascologales pour former une classe à part celle des "dasyuridés".

Le dasyure est de petite taille. A peine de la grosseur d'un petit chat domestique, il ressemble à la fouine tant pour la forme que pour la manière de vivre.

Il a le museau allongé, garni sur les côtés de la mâchoire supérieure de fortes moustaches, et terminé par un long mufle dans lequel sont percées les narines. Il a 42 dents, savoir: 24 molaires, 4 canines arrondies et crochues et 14 molaires tranchantes à peu près égales. Ses pieds antérieurs ont 5 doigts et les postérieurs seulement 4, tous munis d'ongles fousseurs; la queue est de longueur moyenne.

Le dasyure se trouve en Australie, en Tasmanie et dans l'Amérique du Sud. C'est un animal cruel, fort, et rusé; il a le tempérament d'un tigre caché sous un

pelage doux et un corps tacheté qui rappelle notre bon vieux chat; aussi, malgré ses manières on doit le laisser de côté, car c'est un rude batailleur qui rappelle les moeurs féroces du tigre.

Il ne se bat pas seulement pour se procurer sa nourriture, mais pour le plaisir de se battre et pour le plaisir de tuer. Poursuivi par l'homme, il est très dangereux; capable de grimper dans les arbres il se tient en embuscade et malheur à qui passe près de sa cachette.

Cet animal est essentiellement nocturne et fousseur, il reste le jour caché dans son terrier et ne sort guère que la nuit. Il



Le Dasyure

recherche principalement le bord des eaux, mais, de même que la fouine, il s'approche souvent des habitations et s'introduit dans les basses-cours où il fait des dégâts considérables.

Il y a différentes variétés parmi ces animaux, voici les plus répandues:

Le dasyure à longue queue, (*dasyurus macrurus*), son pelage est brun-marron, tacheté de blanc, cette variété se rencontre surtout aux environs de Port-Jackson, ville située sur une magnifique baie au sud-est de l'Australie.

Le dasyure de Mangé (*dasyurus Maugei*) qui est de la taille du putois. Son pe-

lage est olivâtre en dessus, cendré en dessous et moucheté de blanc. C'est surtout cette sorte que l'on rencontre dans l'Amérique du Sud, il est, comme les autres, nocturne, carnassier et vorace ; il est d'une très grande propreté.

On trouve en Australie et dans l'Amérique du Sud différentes autres variétés de dasyures, entre autres le "Taffa", mais ce sont là les principales et les plus connues.

— o —

UNE PREDICTION DE BEBEL

En 1900, le socialiste allemand Bebel, publia une brochure : "armée permanente et milice" où on peut lire les lignes suivantes :

"La guerre entre deux des pays d'Europe amènera inévitablement une guerre européenne. Quels pourront être les résultats de cette guerre pour l'Allemagne et l'Autriche, si l'Angleterre y prend part ?

"La flotte allemande sera détruite ou condamnée à l'inaction, et l'Allemagne perdra toute ses colonies.

"Si le Japon s'unit aux Alliés contre l'Allemagne, la campagne sera absolument perdue malgré les efforts surhumains que nous aurons pu faire. Et le résultat principal de cette guerre, c'est que tout le commerce de l'Allemagne passera aux mains des Anglais.

"En outre, la guerre arrêtera, en Allemagne tout développement industriel et économique, l'exportation cessera, ce sera le krach général".

Ces prédictions qui sont en train de se réaliser ne sont pas pour nous déplaire.



DUELS AERIENS

Un duel dans les airs a eu lieu il y a à peu près trois ans, en Amérique, à 2170 verges d'altitude, au-dessus du lac des Esclaves, dans la vallée de Mackensie. Les deux adversaires s'étaient pris de querelle au jeu. L'aérostat qui les portait s'échoua dans les eaux où ils périrent l'un et l'autre.

En France, il y a environ cent ans, on enregistra une prouesse du même genre.

En 1808, deux français, MM. Le Pique et de Grandpré, après une vive altercation, décidèrent de se battre en ballon. Ils se firent construire deux ballons identiques et, un jour, dans le jardin des Tuileries, sous les regards d'une foule immense, ils s'élevèrent dans les airs. Ils étaient armés d'espingoles, espèces de fusils court évasés en trompe, qu'on charge de plusieurs balles. A un signal convenu, les duellistes firent feu. Le Pique n'atteignit pas le ballon de son adversaire ; mais la charge de celui-ci creva le sien... La nacelle, précipitée à terre avec une violence inouïe, fut écrasée et Le Pique réduit en bouillie. Pendant ce temps, Grandpré, triomphant, continuait son voyage, et ne songea à la descente que quand il fut éloigné de Paris d'une vingtaine de lieues.

— o —

Une très petite pincée de sel ajoutée aux blancs d'oeufs les fera mousser beaucoup plus vite.

L'ARME DES BARBARES

On sait qu'à la suite d'un accord international, il avait été stipulé que les balles explosibles seraient défendues à la guerre; les Alliés ont respecté scrupuleusement cette convention mais les austro-boches, cela va sans dire, se sont empressés de la violer.

Comme un mensonge de plus ne coûte pas aux boches, ils ont nié avec énergie s'être servi du projectile défendu mais les preuves sont là.

Déjà le docteur Reiss, au cours d'une mission en Serbie, avait trouvé de ces balles dans les cartouchières des soldats autrichiens morts.

Depuis quelques semaines, encore, on a trouvé dans le matériel enlevé par les Serbes aux Autrichiens un très grand nombre de balles explosibles de petit calibre portant la marque des fabriques d'Etat autrichiennes.

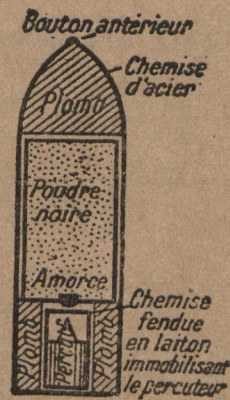
Le docteur Lardy, de Genève, revenant lui aussi d'une mission en Serbie, en a rapporté plusieurs et donne, dans le "Journal de médecine et de chirurgie", les explications les plus précises à leur égard, en même temps qu'il exprime son indignation contre le crime que constitue leur emploi.

A première vue on ne distingue guère la balle explosible d'une balle ordinaire; en y regardant de plus près on voit qu'elle porte, à la pointe, un petit renflement, qui permet de la reconnaître au toucher, la nuit par exemple. La douille est cerclée d'une bande de peinture noire.

La chemise d'acier cylindro-ogivale (donc pas pointue) est entière, mais l'in-

térieur est aménagé comme un obus en miniature.

L'ogive est remplie d'un lingot de plomb, puis vient un cylindre en métal contenant l'explosif, tout simplement de la poudre noire: ce cylindre porte, à sa base, une amorce au fulminate tout comme une fusée d'obus, on l'introduit dans le manteau d'acier comme le lingot de plomb.



Une balle explosible

A l'arrière de la balle se trouve le percuteur, un cylindre en laiton massif, mais pointu à son extrémité antérieure et maintenu en place, rendu ainsi inoffensif, jusqu'au choc, par une chemise en laiton fendue verticalement et serrée assez fortement sur le percuteur dont elle a un peu plus que la longueur, de façon à ce que la pointe en soit bien cachée pour empêcher toute explosion intempestive.

Une tige de maïs, une branche d'arbre et naturellement un membre suffisent à produire l'explosion qui est instantanée.

Les Autrichiens ne sauraient invoquer les mêmes moyens de défense qu'à l'occasion de l'emploi des premières balles explosibles signalées par le professeur Reiss.

Sur des quantités de blessés serbes les médecins ont extrait des blessures le percuteur en laiton—témoin irréfutable de l'emploi de ces projectiles monstrueux formellement interdits par les lois de la guerre.

Il y a là, définitivement établie par le témoignage de neutres compétents et impartiaux, une infamie de plus à punir le jour du règlement.

— o —

LA VRAIE ALLEMAGNE

“Notre politique est de tromper tout le monde, de négocier avec tout le monde, de ne tenir aucune parole”.

Forster, vers 1780.

“La force prime le droit”.

Bismark, 1870.

“Les Saxons sont des trompeurs; ils ne tiendront pas leur parole”.

Clotaire, fils de Clovis.

“Les Saxons trouvaient toujours des raisons de rompre la paix et des occasions de piller, de tuer ou d'incendier”.

Eghinard (Vie de Charlemagne).

“La guerre est l'industrie nationale de la Prusse”.

Mirabeau.

“Le prince de Wurtemberg s'est couvert de boue; il a volé et pillé partout où il a passé”.

Napoléon, 1814.

LES FUMÉES INDUSTRIELLES DES GRANDES VILLES

Beaucoup de nos lecteurs ont pu faire l'observation qu'à Montréal, maintenant, on est presque aussi mal loti qu'en toute autre ville au point de la conservation du linge blanc que l'on porte sur soi: les manchettes, les faux cols sont salis au bout d'une journée. On peut en accuser, pour la plus grande part, les fumées industrielles, qui retombent sous forme de suie, sur le sol et les habitants des grandes villes.

On s'est livré à cet égard, en Angleterre, à des sortes de recensements, de relevés curieux. C'est ainsi qu'on a pu constater qu'à Leeds, dans les faubourgs, il tombe chaque année un poids de près de 10 tonnes de suie par mille carré, ce chiffre étant de 211 tonnes dans le centre industriel de la ville.

Ces 211 tonnes correspondent par conséquent à sept onces par verge carrée. Pour les faubourgs de Londres, des observations analogues ont permis de trouver une quantité de 23 tonnes de suie environ par mille carré, la proportion correspondante étant de 167 tonnes dans la Cité.

A Glasgow, on dépasserait étrangement ces chiffres, puisqu'on aurait recueilli l'équivalent de 322 tonnes de suie par mille carré. Il va sans dire que cette suie, c'est du combustible non brûlé, et par conséquent du combustible perdu.

Nous aurions donc avantage à tous égards à éviter que la mauvaise combustion du charbon dans les foyers industriels salisse notre linge, nuise à la végétation et même à notre respiration.

— o —

GRATIS !

EMBELLISSEZ VOTRE POITRINE EN 25 JOURS

TOUTES LES FEMMES DOIVENT ETRE BELLES, ET TOUTES PEUVENT L'ETRE GRACE AU REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL. SUCCES ASSURE EN 25 JOURS



Avoir une belle poitrine, être grasse, rétablir vos nerfs, cela en 25 jours avec le Réformateur Myrriam Dubreuil, approuvé par les meilleurs médecins du monde, les hôpitaux, etc. Les chairs se raffermissent et se tonifient, la poitrine prend une forme parfaite sous l'action bienfaisante du Réformateur. Il mérite la plus entière confiance, car il est le résultat de longues études consciencieuses; approuvé par les sommités médicales.

LE REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL

est un produit naturel, possédant la propriété de raffermir et de développer la poitrine, en même temps que, sous son action, se comblerent les creux des épaules. Seul produit véritablement sérieux, garanti absolument inoffensif, bienfaisant pour la santé générale. Le Réformateur est très bon pour les personnes maigres et nerveuses. Convenant aussi bien à la jeune fille qu'à la femme dont la Poitrine a perdu sa forme harmonieuse par suite de maladies, ou qui n'était pas développée.

LE REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL

jouit dans le monde médical d'une renommée univeselle et déjà ancienne comme reconstituant et aliment de la beauté, tout en restaurant ou en augmentant la vitalité sans oublier qu'il contribue, en même temps, à chasser la nervosité.

ENGRAISSERA LES PERSONNES MAIGRES EN 25 JOURS

Echantillons Gratis. Envoyez 2c en timbres et nous vous enverrons GRATIS notre brochure illustrée de 32 pages.

Notre Réformateur est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, quel que soit leur âge.

Toute correspondance strictement confidentielle.

Les jours de Bureau sont: Jeudi et Samedi de chaque semaine de 2 à 5 p. m.

Mme Myrriam Dubreuil, 44b rue Mentana

Tous les Mercredis soirs de 7 à 9 p. m.

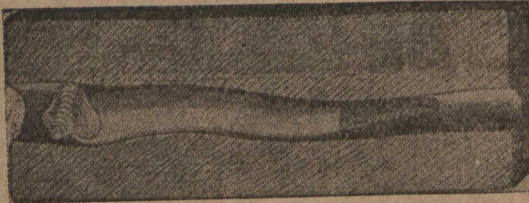
Dépt. 8, Boîte postale 2353

LES TORPILLES NE SONT PAS LES SEULS DANGERS POUR LES NAVIRES

Imaginez un mollusque dont le corps, très allongé, ressemble assez à un ver. Une des extrémités de ce corps est enveloppée dans une petite coquille à deux valves. Voilà le taret.

Notre dessin vous montre que cet animal a assez la forme d'un clou ou d'une vrille.

Eh bien, le taret est en réalité un animal terrible. Long de quelques pouces, il a causé la perte de milliers et de milliers de navires : il s'incrute dans les bois les plus durs, il les perce, et bientôt la coque



Coupe d'une pièce de bois montrant le taret qui s'y est logé.

du plus beau vaisseau, semblable à une écumoire, coule au fond des eaux.

Comment cette créature malfaisante arrive à perforer le bois, cela tient du miracle. En lui-même, le taret n'est qu'un amas de chair sans grande consistance. Et ses muscles ne suffiraient pas à entamer une poutre. Il n'a pas de bouche, pas de dents armées de limes. Mais c'est en faisant agir l'extrémité de sa coquille à la manière d'une barière (outil de charpentier qui sert à creuser des trous ronds dans le bois) que l'animal creuse, au-dessous de

la ligne de flottaison des bateaux, le trou qui lui servira de demeure.

A mesure qu'il s'enfonce, il enduit cette excavation d'une matière calcaire, de façon que, bientôt, il se trouve logé dans un tube pierreux qui sert de "tapisserie" au logis. Une partie de son corps, celle qui est enveloppée de la coquille, reste blottie dans le voisinage de l'entrée que la coquille tient fermée comme par une petite porte. Et c'est par cette porte que le taret permet en la soulevant, l'admission de l'eau qui est nécessaire à sa respiration et à sa nourriture.

Des bateaux, au retour de certains voyages, ont été trouvés entièrement habités par les tarets et impropres à tout service. C'est pour lutter contre ces mollusques que l'on a imaginé le blindage en cuivre des bâtiments.

MUSIQUE FUNEBRE

Rendons-leur justice ; les boches ont l'ingéniosité ingénieuse. Elle invente toujours. On n'en verra jamais le fond.

Vous savez que les juges de von Bisping condamnèrent à mort, avec Miss Edith Cavell, — sous prétexte d'espionnage, mais en réalité pour avoir favorisé simplement le passage de la frontière hollandaise à quelques jeunes Bruxellois, — un architecte belge, M. Philippe Baucq, marié, père de deux fillettes.

Un Buste Bien Dessine

FAIT VALOIR LA BEAUTE, LA GRACE DE LA TAILLE



Les PILULES PERSANES

de Tawfisk Pacha de Téhéran, Perse.

ont pour effet de développer le buste, de corriger la maigreur excessive, de supprimer le creux des épaules et d'effacer les angles disgracieux qui déparent

une jeune fille ou une jeune femme.

Prix: \$1.00 la boîte; 6 boîtes pour \$5.

Mlle Angela V., écrit: "Je viens de prendre la quatrième boîte de vos fameuses PILULES PERSANES; l'effet est merveilleux —j'en suis enchantée."

SOCIETE DES PRODUITS PERSANS

Nouvelle Boîte Postale 2675

Dépt. A., Montréal.

AVIS

L'Édition de

L'ALMANACH DU SAMEDI

pour 1916

EST COMPLETEMENT EPUISÉE

aux Bureaux du Journal.

SEULS, LES DÉPOSITAIRES

qui en ont encore pourront en fournir à ceux qui en désireraient un exemplaire.

NOS DENTS

Sont très belles, naturelles, garanties.

INSTITUT DENTAIRE FRANCO-AMERICAIN (Incorporé).

162 RUE ST-DENIS, MONTREAL.

The Canadian Advertising

L I M I T E D AGENCE CANADIENNE DE PUBLICITÉ

Place des Annonces dans tous les Journaux du Canada, aux prix les plus bas. Contrôle l'insertion des annonces et ne soumet à ses clients que des factures accompagnées de feuilles justificatives d'insertions. Ses clients comprennent le Haut Commerce canadien et représentant un capital dépassant \$10,000,000.

Plans et Devis de Publicité au Canada gratis sur demande.

Les Rédacteurs—experts en Publicité et le personnel d'Artistes attachés à l'Agence, s'occupent de la préparation des annonces, des illustrations adoptées aux goûts du public canadien, et les campagnes de publicité ainsi dirigées ont toujours donné les résultats les plus satisfaisants.

Notre expérience et nos services sont à la disposition de toute maison désirant étendre pratiquement et judicieusement ses affaires au Canada.

REFERENCES : LA BANQUE NATIONALE, MONTREAL.

Avant de placer vos ordres d'annonces, écrivez-nous—il y va de votre intérêt.

284 Rue Lagachetière Ouest, - - Montréal

Devant le conseil de guerre, M. Baueq fut d'une bravoure admirable. Non content d'avouer qu'il était bien le collaborateur de miss Cavell, il proclama l'avoir aidée de tout son pouvoir...

—J'agissais en patriote. Ma vie vous appartient. Prenez-la donc. Je recommanderais!

Devant les fusils allemands, il fut sublime. Ayant refusé qu'on lui bandât les yeux, debout, la taille redressée, fier et superbe, il donna lui-même le signal de l'exécution. Il s'abattit en criant: "Vive la Belgique!"

Les funérailles de M. Baueq étaient célébrées le lendemain, à Shaerbeck, faubourg de Bruxelles.

L'église regorgeait. Dehors, attendait une foule immense... Des voix graves s'élevèrent: "Gloire aux martyrs!"... Puis, un grand silence. L'office commençait...

Alors on entendit des fanfares de cuivre. C'était une musique militaire allemande envoyée là spécialement, et qui, tout le temps que dura la cérémonie religieuse, tandis qu'une veuve et deux orphelins pleuraient, gémissaient, exécuta des galops infâmes à l'extérieur.

—"Requiescat in pace..." Lux perpetua luceat eis!" intercédaient le prêtre.

Et les Boches, sinistrement facétieux, répondaient par une figure de quadrille, par un morceau de danse goguenard.

Quand le corps sortit de l'église, un piston canaille gueulait encore un air de bas-tringue, un immonde refrain.

Oui, les drôles avaient imaginé cette suprême injure à un héros.

Bissing en a dû rire aux larmes.

Crapules! ils ne se divertissent un peu que dans l'opprobre et l'horreur.

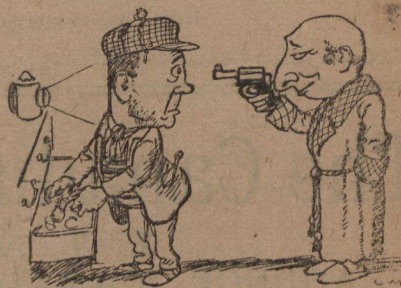
— o —

VOLEURS ET REVEILLE-MATIN

On a imaginé je ne sais combien de systèmes grands et petits, pour défendre une porte contre les cambrioleurs et avertir qu'un voleur s'introduit dans un appartement.

En dehors des sonnettes électriques, on a inventé aussi de petits appareils de poche pour voyage. On ne sait jamais si l'on est bien réellement enfermé dans les chambres d'hôtel.

En général, il s'agit d'une boîte en forme de salamandre, dont les pattes pointues se fixent dans le parquet, vis-à-vis de la partie inférieure d'une porte... Un



butoir transmet tout choc à un pétard. De sorte que, l'appareil étant en place et armé de son pétard, il est bien clair que lorsqu'on vient à ouvrir la porte, le battant heurte le butoir et la détonation se produit. Il existe toute une série de dispositifs analogues de taille variable; il en est même que l'on peut mettre dans la poche d'un gilet. Mais il faut un pétard!

Un de nos lecteurs, M. Ch.-V. Griffon, de Venise, veut bien nous indiquer le moyen qu'il emploie pour se garantir contre les voleurs, sans appareil spécial et sans pétard. Le procédé est bien simple,



EXAMEN DES YEUX

Guérison des yeux sans médicaments, opération ni douleur. Nos "Verres Toric", nouveau style A ORDRE, sont garantis pour bien VOIR de LOIN ou de PRES, tracer, condre, lire et écrire.



Consultez le meilleur de Montréal

Le Spécialiste BEAUMIER

A L'INSTITUT D'OPTIQUE

144, rue Sainte-Catherine Est,

Coin Av. Hôtel-de-Ville MONTREAL.

AVIS.— Cette annonce rapportée vaut 15¢ par dollar sur tout achat en lunetterie. Spécialité: Yeux artificiels. N'achetez jamais des "pedlers", ni aux magasins "à tout faire" si vous tenez à vos yeux.

VOULEZ-VOUS MAIGRIR?



Les TABLETTES LeROY

sont efficaces

POUR COMBATTRE L'OBESITE OU L'EXCES D'EMBOINPOINT ET TOUS LES MAUX QUI ACCOMPAGNENT L'OBESITE

tels que :

MALADIES DU FOIE, CALCULS, GRAVELLE, DIABETE, RHUMATISME ET TROUBLES DE L'ACIDE URIQUE.

RESULTATS CERTAINS; JAMAIS D'INSUCCES! Quantités de Médecins de divers pays, entre autres un de Montréal, recommandent ce Traitement.

Les femmes et les hommes de tout âge, souffrant d'obésité, ont un remède sûr contre l'excès de graisse avec les célèbres TABLETTES LEROY qui ont obtenu des milliers et des milliers de guérisons, souvent dans les cas les plus désespérés.

CE TONIQUE MERVEILLEUX EST EN VENTE DANS TOUTES LES PHARMACIES

Les Tablettes LeRoy sont vendues en bouteilles. Pour avoir de plus amples explications, demandez le livret illustré qui vous sera envoyé **Gratuit**, contre 4 cents pour frais postaux, par

M. JULES LeROY, Fabricant, Tiroir Postal 2094, Montreal, Que.

DISTRIBUTEUR: PHARMACIE DELISLE, 3964c NOTRE-DAME EST, (Mercier), MONTREAL, QUE.
Téléphone Lasalle 1186

VOS SOURCILS ET VOS CILS SONT-ILS AUSSI CHARMEURS QUE LES MIENS ?

LE CILOGENE épaissit, allonge et embellit les cils et les sourcils. Suivez nos instructions très simples et ajoutez 100 pour cent à votre beauté, à votre charme et à votre grâce. **Absolument inoffensif.** Envoyé par la malle sur réception du prix (3 grandeurs) 25c, 50c et \$1.00.



M. JULES LeROY, Fabricant, Tiroir Postal 2094, MONTREAL, Can.

Distributeur: Pharmacie Delisle, 3964c, Notre-Dame Est, (Mercier) Montréal, Qué. Téléphone Lasalle 1186.

mais peut-être n'est-il pas connu de tout le monde.

M. Griffon l'a imaginé en voyage, une nuit où il était obligé de coucher dans une petite auberge de campagne, la porte de sa chambre se refusant obstinément à se fermer. Pas d'appareil spécial; mais il avait avec lui son réveille-matin, objet bien connu. Il remonta la sonnerie tout bonnement, l'"alarm", en mettant l'aiguille du réveille-matin sur l'heure actuelle; et pour l'empêcher de sonner, ce qui aurait eu lieu infailliblement, il appuya contre le marteau le butoir d'arrêt, puis il relia l'arrêt par un simple fil de coton, au bouton de la porte d'entrée. Il est clair que, dans ces conditions, si l'on ouvre, le fil se tend, dégage l'arrêt et la sonnerie retentit bruyante.

Et c'est ainsi que le réveille matin se transforme en avertisseur.

LES BONS INDICES

M. Jean van de Woestyne, correspondant à Londres de "Belgische Standard", publie dans ce journal des lettres trouvées sur un général tué par les Russes.

En voici quelques extraits:

"Il est absolument indispensable de faire tout ce qui est en nos moyens pour affaiblir l'armée russe; elle nous échappe et elle nous entraîne on ne sait vers où.

"Le jour est proche où notre situation sera intenable et où nous serons obligés à accepter les conditions de paix que l'ennemi nous dictera.

"Ceux qui rêvaient encore, il y a peu de temps, de reconquérir le monde, ne songent plus actuellement à l'occupation de Paris, de Londres ou de Pétrograde. Cette tâche est réservée à nos petits-fils, et non aux vaillants soldats allemands

qui journallement, et en grand nombre, font le sacrifice de leur vie dans ces immenses plaines de Russie."

Un général d'état-major écrit cette autre lettre, qui révèle la plaie secrète de l'Allemagne, celle dont elle mourra:

"...C'est terrible! Nous ne disposons plus du nombre nécessaire d'hommes. Savez-vous ce que cela signifie? Les Russes ont été assez malins pour déjouer nos plans et sans accepter une bataille décisive, ils nous attirent toujours plus loin, et leur retraite nous coûte des pertes incroyables!

"Guillaume a tiré de l'Allemagne tout ce qu'elle pouvait donner, et dans les rues de nos villes, il n'y a plus actuellement, que des vieillards, des femmes et des enfants. Nous n'avons pas assez de réserves. Nos pertes sont terribles et bientôt nous ne pourrons plus y suppléer. Il y eut un temps où les Russes ne disposaient plus d'artillerie lourde; mais, maintenant, hélas!..."

En voici une autre enfin qui montre quel est l'état d'esprit dans les rangs de nos ennemis:

"...Votre communication relative à la révolte qui s'est déclarée dans plusieurs régiments allemands a fait l'objet d'une conversation personnelle que j'ai eue avec le kaiser. Les révoltés doivent naturellement être fusillés; toutefois, en ce cas, nous détruisons nous-mêmes notre armée.

"Songez à d'autres moyens et envoyez-moi un rapport détaillé. Mais n'oubliez pas d'envoyer les proclamations aux soldats russes, quoique je sois de plus en plus convaincu que les soldats russes, qui sont pleins de courage et de confiance, sont résolus à se battre jusqu'à ce qu'ils nous aient vaincus."

Celui-là est clairvoyant.

ABONNEZ-VOUS

— A —

LA REVUE DE LA MODE

Le Seul Journal de Mode en Français

POUR

50 cts par an.

VOUS AVEZ DROIT

1. A 12 cahiers de mode, un paraissant tous les mois — grand format 14 x 10, couvert en couleur, illustré de nombreux modèles de nouveaux patrons de la saison. Renseignements sur la mode, coupe, broderie, coiffure, chapeaux, cuisine, roman, etc., etc.

2. A 12 patrons-primés, un paraissant dans chaque numéro du mois.

3. A 2 numéros spéciaux de Saison. Un paraissant en mars et en septembre de chaque année.

A LIRE ATTENTIVEMENT

Sur réception de 5 cents il est adressé un No Spécimen de la **Revue de la Mode** à toute personne nous en faisant la demande.

ADRESSEZ VOS COMMANDES

La Revue Populaire,

Département des Patrons,

200, Boulevard St-Laurent, Montréal.

COUPON-MODE "REVUE POPULAIRE"

Ci-inclus veuillez trouver la somme de 50 cts pour un an d'abonnement à **La Revue de la Mode**. L'abonnement commence le mois suivant celui où l'ordre est envoyé.

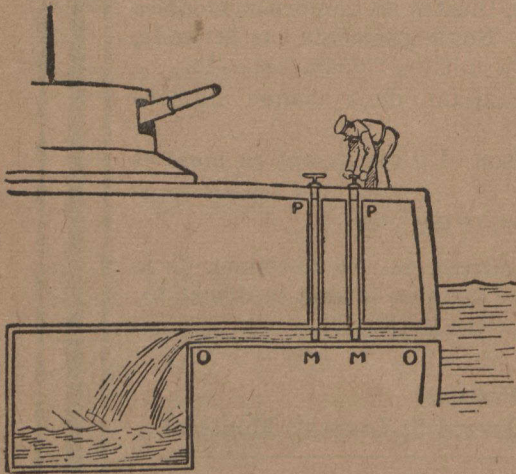
Nom M., Mme ou Mlle. (Bien spécifier votre qualité)

Adresse

LE DANGER DES POUDRES A BORD DES NAVIRES DE GUERRE

A bord des navires de guerre de l'ancienne marine à voiles, on conservait la poudre à canon dans des barils. Ces barils étaient enfermés dans un compartiment placé à l'intérieur du vaisseau, en dessous des ponts: c'était la "soute aux poudres".

Les poudres d'autrefois étaient beaucoup plus maniables que celles d'aujourd'hui. Elles étaient moins sujettes aux



Comment on noie les soutes.

explosions spontanées ou accidentelles. C'est pourquoi on se contentait de cette installation rudimentaire. En cas d'incendie à bord, on jetait les barils de poudre à la mer et tout était dit.

A notre époque, toucher aux poudres, c'est les faire sauter. On a donc les installations spéciales qui opèrent automatiquement, si l'on se trouve dans la nécessité de noyer ces explosifs.

En outre, par surcroît de précaution, au lieu d'une soute à poudre, chaque cuirassé en a plusieurs, disséminées dans différents endroits du bâtiment.

Les soutes sont disposées sur les côtés du navire et au-dessous de la ligne de flottaison. Notre croquis vous montre comment on peut les inonder en un tour de main. Vous voyez, en effet, le tuyau "OO" qui peut mettre la soute à poudre en communication avec l'eau de mer. En temps normal, ce tuyau est bouché aux points "M, M." Pour permettre de noyer les soutes, il suffit de tourner les deux robinets "P, P".

Cette manoeuvre est exécutée en vingt secondes par un matelot qui se tient sur le pont du navire. Au moment critique, on poste un homme à proximité de chaque soute et toutes les poudres contenues à bord peuvent être rendues inexplosibles, presque aussitôt après que l'ordre en a été donné.

— 0 —

Des expériences ont démontré que les germes ne se reproduisent pas aussi rapidement sur la toile que sur la laine, la soie et le coton. C'est la raison pour laquelle la toile est d'une si grande valeur au point de vue chirurgical, et aussi pour laquelle plusieurs personnes pensent que les sous-vêtements en toile sont plus hygiéniques.

ABONNEZ-VOUS A

La Revue Populaire

Magazine mensuel illustré de 148 pages
pour \$1.00 par an, ou 50 cents pour 6 mois

Poirier, Bessette & Cie, Editeurs-Props.,

200, Bld St-Laurent, Montréal.

Chaque numéro contient d'intéressants articles très documentés sur les moeurs des peuples peu connus, les animaux étranges, les monuments remarquables ou les faits curieux du monde entier.

Vous y trouverez également des nouvelles sentimentales et humoristiques choisies avec soin.

A chaque fois, également, un beau roman complet et qu'il serait souvent difficile de se procurer ailleurs.

Le tout, dû à une collaboration choisie, est illustré de nombreuses et superbes gravures.

L'abonnement pour un an est le plus avantageux pour vous, il vous fait gagner deux numéros puisque pour un dollar vous recevez douze numéros à dix cents.

N'hésitez pas à découper et à envoyer le coupon ci-dessous.

COUPON D'ABONNEMENT.

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$1.00 pour un an, 50c pour six mois (excepté Montréal et banlieue) d'abonnement à la **Revue Populaire**.

Nom

M., Mme ou Mlle. (Bien spécifier votre qualité).

Rue

Localité

Adressez comme suit: MM. Poirier, Bessette & Cie, 200 Boul. St-Laurent, Montréal.

RIEN NE SE PERD

Sait-on ce que deviennent les débris, déchets, résidus qui représentent une bonne partie de la sardine mise en boîte? Non seulement, en effet, on doit enlever la tête, qui n'est pas utile ici, mais encore on coupe au poisson une portion même du corps pour qu'il puisse tenir dans les petites boîtes, de dimensions toujours les mêmes, qu'on utilise pour cette fabrication des sardines à l'huile.

D'ordinaire, ces résidus sont livrés à des fabricants d'engrais, qui les mélangent à de la chaux, ce qui empêche la décomposition de se faire aussi rapidement; mais cela fait une préparation d'une odeur forte et qui demande à être employée le plus tôt possible. Il ne faut pas perdre de vue, d'ailleurs, que ces débris de sardines contiennent une proportion assez élevée d'une huile qui, comme toutes les huiles, est susceptible de se vendre un bon prix, quand ce ne serait que pour l'usage industriel.

Au Portugal d'abord, et maintenant dans plusieurs autres pays se livrant à la pêche de la sardine, on a inventé et l'on met à contribution une méthode tout à fait pratique, scientifique même, pour traiter les débris de sardine, en extraire l'huile et la réduire en une poudre grossière qui n'a pour ainsi dire aucune odeur et qui conserve une valeur relativement élevée comme engrais.

On commence par faire sécher les résidus pour que l'eau qu'ils contiennent s'en évapore; on jette ensuite tous ces résidus dans un cylindre chauffé à la vapeur et

dans lequel on introduit de l'essence de pétrole.

Celle-ci a pour but de dissoudre complètement l'huile de poisson, et une opération assez simple permet de séparer cette huile, et de recueillir isolément l'essence qui reservira; on raffine légèrement l'huile qui est ainsi rendue propre à la vente.

Quant aux résidus débarrassés de leur huile, rien de plus simple que de les pulvériser grossièrement en une sorte de farine qui contient beaucoup d'azote et d'acide phosphorique, et que l'on peut employer comme engrais, ou bien pour l'alimentation des pores et de la volaille.



L'ECOLE BUISSONNIERE

Au moyen âge, chaque écolier payait une rétribution à son maître qui, à son tour, devait en payer une au chantre de sa paroisse. Quelques maîtres, pour se soustraire à cette redevance, eurent l'idée d'aller tenir leur école dans des lieux écartés, et même dans les champs et les bois qui environnaient alors la capitale: ces écoles prirent le nom d'"écoles buissonnières". Telle est l'origine de l'expression: "Faire l'école buissonnière", consacrée aux écoliers qui préfèrent aller se promener que de se rendre sagement en classe.

**Vous Aurez une Peau Satinée et les Points
Noirs, Comédons, Rides Disparaîtront**

AVEC L'EMPLOI DE
L'EMBELLISSEUR MYRRIAM
(*Crème de Beauté*)



Une jolie peau fait la moitié de la beauté. Cette moitié-là, il dépend de vous de l'acquérir ou de la conserver, en employant journellement le bienfaisant Embellisseur MYRRIAM.

Pour avoir le teint frais et clair, éviter rougeurs, boutons et autres petits désagréments dus à l'irritation de la peau, employez l'Embellisseur MYRRIAM après la toilette en lieu et place de poudre. Tout en goûtant

le charme exquis du parfum qui s'en dégage, vous ne tarderez pas à pressentir le bienfait de ses vertus hygiéniques et adoucissantes.

Les médecins recommandent celui-ci comme étant la préparation la plus efficace et la plus saine pour adoucir et blanchir l'épiderme, soit pour garder ou restituer au teint sa fraîcheur.

NE FAIT PAS POUSSER DE POILS FOLLETS

L'Embellisseur MYRRIAM est recommandé fortement aux messieurs pour les soins du visage quand ils se sont rasés; ils évitent, par son emploi, les boutons, les rougeurs et les inflammations.

Supérieur à tout ce qui s'est fait de mieux jusqu'ici en fait de crème.

Pour vous en convaincre, il suffit d'envoyer votre adresse avec 10 cts pour frais de poste et emballage et vous en recevrez un échantillon avec tout ce qu'il faut pour vous prouver son efficacité réellement prodigieuse.

En vente chez tous les pharmaciens à 50c la bouteille. Si vous ne pouvez pas vous la procurer, écrivez à Boîte 2353.

Myrriam Dubreuil, 44b Mentana, Montréal



MARQUE ALLIGATOR

La Garantie d'une plus Grande Satisfaction
EXIGEZ-LA SUR TOUTES LES MARCHANDISES
EN CUIR.

Malles - Valises - Harnais - Etc.
QUE VOUS ACHETEREZ.

— — — — —
 C'EST LA MARQUE DE COMMERCE DE LA MAISON

Saumontagne Limitée.

LES PLUS GRANDS FABRICANTS AU CANADA DE

MALLES, SUIT CASES,
SACS De VOYAGES, VALISES,
SACS A MAIN,
ARTICLES DE VOYAGES, ETC

— — — — —
 TOUJOURS EN MAIN ASSORTIMENTS COMPLETS d'articles en cuir
 de toutes sortes, porte-monnaie, portefeuilles, porte-musique, bourses,
 nécessaires de voyages, insignes militaires, etc.

A NOS TROIS MAGASINS

L'ALLIGATOR - BAZAR DU VOYAGE

413 STE-CATHERINE OUEST

452 RUE STE-CATHERINE EST

ET MAGASIN
 DE GROS

BLOG BALMORAL — 338 —
 NOTRE - DAME OUEST
 PRES DE LA RUE MCGILL, MONTREAL